192 pages.

LA TABLE RONDE

— Grande Revue européenne de la Culture et des Lettres —

ÉDITIONS PLON
8, rue Garancière — PARIS-VIe

●

A publié en 1959 :

RAYMOND ARON : Le savant et le politique.

JEAN ROSTAND : Sur divers types de recherches en biologie.

R. MENENDEZ-PIDAL : Le Romancero.

WILLIAM SAROYAN : « La cloche » de Guy de Maupassant.

JULES ROMAINS : Aspects et situations de la méthode scientifique.

RENÉ HUYGHE : Fondements d'une esthétique.

ÉTIENNE GILSON : Dialectique du portrait.

FERNAND BRAUDEL : L'apport de l'histoire des civilisations.

En 1960 :

GABRIEL MARCEL : « L'homme révolté » de Albert Camus.

DENIS DE ROUGEMONT : Le nationalisme et l'Europe.

MONTHERLANT : Notes sur « le cardinal d'Espagne ».

Nos abonnés trouveront régulièrement dans

LA TABLE RONDE

Le Journal d'un écrivain, d'EMMANUEL BERL.

Les vérités littéraires, d'ANDRÉ THÉRIVE.

Les chroniques dramatiques, de HENRI GOUHIER.

Le « Journal », de JEAN GUITTON.

Journal d'un biologiste, de ALBERT DELAUNAY.

Les livres d'Art, par RENÉ HUYGHE.

Les livres religieux, par A. HAMMAN.

Les livres d'histoire, par ALPHONSE DUPRONT et GILBERT CHARLES PICARD.

Les livres de sociologie, par JEAN CAZENEUVE.

Les livres d'archéologie, par JEAN DORESSE et RENÉ LOUIS.

Le cinéma, par GEORGES COLLAR.

Les essais, par GEORGES PIROUÉ et PIERRE SIPRIOT.

« *D'un livre à l'autre* », par ROGER DARDENNE et les lettres de nos correspondants étrangers : OTTO B. RŒGELE *(Bonn)*, R. CALVO SERER *(Madrid)*, RIVERS SCOTT et C. HOLLIS *(Londres)*, T. MOLNAR *(Washington)*.

L.P. — 1960. — 69651. M P. 1 T. R

Puis, c'est la mer...

Le Monde au sud de l'Équateur.

Envol de San Francisco, dans l'avion à réaction, à minuit moins une minute, en direction de Hawaï. La mer des lumières de la métropole la plus européenne, et hélas ! si éloignée de l'Europe, pâlit au nord et l'obscurité du Pacifique nous happe. A 5 heures du matin, escale de deux heures à Hawaï. A l'horizon le Diamond Head au clair de lune. Une affiche invite les touristes à survoler l'île principale et le Mauna Leoa, pour 27 dol. 50 cents ; le volcan crache précisément sa lave en larges rubans, et la tentation est grande, qu'il nous faut malheureusement refréner.

A l'aube, le vol se poursuit et pourtant, à cause du décalage des horaires, on perd tout un jour. Il tombe de ma vie, irrécupérable. J'ai décollé samedi et le lundi matin, nous atterrissons à Nadi, à Viti Levu. Première impression : atmosphère tropicale d'une mollesse inouïe, Mélanésiens (des « nègres », et pourtant pas nègres), enseignes en anglais et en polynésien. Je ne comprends qu'un mot, « tabou. » Deux jours et deux nuits à Lautoka. Brassage de peuples et de races. Masses d'Hindous, dues à l'unité de l'Empire britannique. Mélanésiens, Anglais, missionnaires irlandais, Chinois, formant une aristocratie nouvelle, mais qui se convertissent au catholicisme avec une rapidité frappante, et représentent les meilleurs élèves des écoles des missions. Menace tropicale planant sur la vie. Un peu de lèpre. A la suite d'une blessure causée par les fils barbelés, hospitalisation immédiate pour traitement antitétanique. (Gentilles infirmières noires aux énormes chignons qui manient allègrement les aiguilles des seringues, avec, malgré tout, on ne sait quoi d'inquiétant.) Admirables, les missionnaires et les sœurs, qui dans ce coin perdu d'une église œcuménique, soignent les âmes, sans poursuivre un rêve impérialiste universel, comme en Chine, en Inde ou même au Congo. Un paradis, ces îles ; mais aussi, une misère accablante et le spectre de la surpopulation, entraînant la haine réciproque croissante des races.

Puis de nouveau l'avion pointe tout droit vers le sud, vers la Nouvelle-Zélande.

Conservatisme et socialisme. Le Monde des Antipodes.

Une fois traversée la large ceinture romantique des îles polynésiennes, l'arrivée aux lointaines Antipodes produit une impression de calme et de réconfort. On se trouve en pays anglo-saxon. Mais dès que l'on se dirige en voiture vers la métropole de la Nouvelle-Zélande, on est forcé de se souvenir que la Grande-Bretagne est plutôt ajoutée qu'intégrée à notre continent, et qu'un fragment de l'essence britannique s'incarne précisément ici, à l'autre bout du monde, cultivé à l'état pur. L'Union Jack accueille le voyageur un peu partout, les affiches en anglais s'étalent avec insistance. Les haies, les moutons (55 millions), les prés humides, interminables, les rues enchevêtrées rappellent l'Angleterre ; mais tout à coup, un arbre se dresse, un bosquet, qui ne rentre pas dans le cadre, jusqu'à ce que l'on atteigne une région où plus aucun doute ne peut subsister : la couverture européenne est déchirée et le visage de l'océan Pacifique le plus austral apparaît — dans la zone de Rotorua, par exemple, où aujourd'hui les Maoris prolifèrent à nouveau, où les geysers éructent leurs eaux, les forêts d'une végétation exotique surgissent, et des portails étrangement sculptés surprennent le touriste...

Non seulement la terre instable, agitée par d'innombrables petites secousses, nous avertit que nous sommes sur un sol étranger, inquiétant, mais aussi le soleil qui brille au nord, la chaleur, qui annonce l'approche de Noël, ou même la faucille inversée au ciel vespéral, l'exubérance de la végétation et une faune neuve, créée artificiellement. Il y a cinq siècles, quand les Maoris vinrent de Polynésie, il n'y avait ici aucun mammifère, rien que quelques espèces d'oiseaux bizarres. Ces émigrés apportèrent avec eux un chien sans queue et un rat noir, qu'ils mangèrent l'un et l'autre ; parfois aussi, il est vrai, des « Long Pigs » (c'est-à-dire des humains, encore que pour des motifs rituels religieux.) Mais aujourd'hui, la Nouvelle-Zélande regorge de moutons, de cerfs, même de chamois, si abondants qu'ils sont devenus un fléau. Ce serait ici le paradis des chasseurs, car l'État paye une prime de trois balles par queue. (La cause de cette abondance de gibier tient à la maigre population de 2 millions d'habitants répartie sur une aire plus grande que la mère patrie.)

Non seulement les bêtes mais les végétaux (importés d'Europe) prolifèrent étonnament dans ce climat frais mais humide, sur cet humus vigoureux. Certes, beaucoup d'arbres ont été abattus inutilement, mais l'État a veillé au reboise-

ment, et des forêts entières, magnifiques, ont été créées presque en une nuit.

Ce remodelage de la Nouvelle-Zélande a également lieu sur le plan purement humain. Au début du siècle, les Maoris semblaient en voie de disparition, décimés par les maladies, mais depuis les années 20, la démographie est en hausse. L'*apartheid* est pour ainsi dire inconnu ici... Selon une tradition établie, l'un des postes ministériels est toujours réservé à un Maori.

Les Néo-Zélandais appartiennent à une nation à la fois jeune et ancienne, très nivelée, avec des différences de classe très minimes, fort peu de conflits religieux, mais tout aussi peu de rapports interconfessionnels et une politique des moins orageuses. Rarement les « nationalistes » — plutôt conservateurs — détiennent le pouvoir, leur conservatisme est d'ailleurs assez tiède ; le plus souvent, comme aujourd'hui, c'est le Labour Party qui gouverne et applique une forme de socialisme particulière, encore qu'elle ne connaisse Marx que par ouï-dire. D'où les rares investissements du capital étranger, et aussi la faiblesse de la livre néo-zélandaise, le manque de convertibilité.

La Nouvelle-Zélande reste néanmoins le pays classique du bien-être, qui concilie le maximum de *security* personnelle avec un attachement à la tradition et une puissance d'application étonnantes. D'une part, dans tout le pays, l'on ne compte que quatre médecins privés, l'assurance sociale prévoyant toutes les éventualités, les salaires d'ouvriers — débutants, expérimentés ou hautement spécialisés — sont étrangement proches, ce qui paralyse les ambitions ; mais d'autre part, beaucoup d'institutions sont périmées. On vit au cœur de l'Océan, on se moque du jugement des étrangers et l'on n'admet pas volontiers les immigrants non britanniques, sauf les Hollandais qui ont découvert l'île et lui ont donné son nom.

La belle vie réglée, point trop luxueuse, mais d'une dignité bourgeoise et admirablement organisée du point de vue syndical, la vie royaliste et morale de la Nouvelle-Zélande, s'écoule sans heurts. Certes, l'alcoolisme menace et la statistique des maladies mentales est fort alarmante, mais on ignore l'anarchie et la bohême des pays catholiques et méditerranéens. Le style architectural est rarement moderne, un bar ouvert après 6 heures est inimaginable.

Dans ce pays, c'est vraiment le millenium du *common man*, avec presque un minimum de naissances. Des communistes? Pour ainsi dire pas, car que pourraient-ils offrir? L'exploitation de l'être humain par un autre est également inconnue ici.

La formule magique est : *L'État, c'est nous. L'État, c'est tout* (1).

L'esprit de compétition est en veilleuse. Si les magasins restent ouverts le vendredi soir, le samedi tout trafic cesse, y compris le trafic ferroviaire. Mais le dimanche, le jour du Seigneur se manifeste dans toute sa rigueur britannique, datant de la reine Victoria dont les nombreuses statues veillent encore sur les mœurs.

Parfois l'oreille attentive surprend un léger frémissement de colère souterrain. On se plaint que tous les esprits originaux désertent l'île pour l'Australie, l'Amérique, l'Angleterre, voire, comme sir Edmund Hillary, le mont Everest. On rencontre constamment des gens qui ont mis de côté, pendant des décennies, l'argent nécessaire à un voyage en Europe... et qui pendant de nouvelles décennies, vivront sur leurs souvenirs...

Merveille des Alpes néo-zélandaises et des fiords au sud-ouest, admirable vue sur Wellington, superbes vols au-dessus des volcans, par-dessus les golfes, les presqu'îles et les moraines. Les comparaisons fréquentes avec la Scandinavie ne sont pas déplacées, non seulement quant au paysage, mais, comme dans les pays nordiques d'Europe, la satisfaction est générale — ou presque. Le seul élément de trouble viendrait d'Australie. Si ce pays passe ici pour vulgaire, étranger et « américanisé », on envie cependant les jeunes gens qui trouvent à se caser à Sydney ou Melbourne. Et plus loin, l'Asie fait signe, cette Asie dont parlent de plus en plus les journaux qui par le style et le contenu se distinguent de la presse anglaise. Pourtant, Élisabeth II nous sourit dans un cadre sur la commode. Il est des liens que les océans et les continents même ne sauraient détruire. Le sang est plus épais que l'eau.

***

De Christchurch à Sydney, le trajet par avion passe au-dessus des Alpes néo-zélandaises, avant d'atteindre la mer de Tasmanie — aventure unique, car au sortir du pays aux collines d'un vert foncé, on survole des déserts dépeuplés, dans une région de moraines, de falaises et de fiords, sans routes, qui préfigure la zone arctique. Puis c'est la mer, obscurcie par la nuit, et l'arrivée à Sydney, minuit passé.

Australie. Le plus nouveau des mondes.

Disons-le tout de suite, l'Australie est fort différente de l'image que l'on s'en fait. Quand on arrive d'Occident, on se

(1) En français dans le texte.

rend compte qu'en dépit de sa personnalité plus rude et plus fraîche, de sa population irlandaise plus dense, elle eût pu devenir une gigantesque Nouvelle-Zélande. Si ce ne fut pas le cas, c'est grâce au choc qu'elle a reçu au cours de la deuxième guerre mondiale.

En 1942, l'Australie risquait d'être submergée par l'invasion militaire japonaise. Après la fin des hostilités, on se demanda sérieusement si la politique d'immigration fort antilibérale, que les syndicats préconisaient, ne risquait pas d'avoir des effets catastrophiques, en raison de la surpopulation de l'Asie. Il est à l'honneur de l'ancien gouvernement du *Labour* qu'il se soit opposé au vœu de ses électeurs égoïstes, pour se prononcer en faveur d'un assouplissement radical des conditions d'immigration. Les syndicats australiens étaient pourtant, à cette époque, non seulement repus — (l'idéal était de travailler quatre jours par semaine avec le double du salaire d'un professeur d'Université) — mais dirigés par des communistes. Au début, l'immigration eut à surmonter toutes sortes de difficultés humaines et administratives. La pénurie des logements obligea les premiers immigrés à subir un « dressage » dans des camps, pour apprendre l'anglais. Le provincialisme d'une nation à l'écart des grands centres mondiaux joua contre les *migrants*.

Puis la page fut tournée. Les statistiques démontrèrent que la criminalité des immigrés était fort inférieure à celle des anciens Australiens... Aujourd'hui, les « Néo-Australiens » ont fondamentalement modifié le continent. Les banques, les hommes politiques, les commerçants, voire les écoles, surtout les chefs d'entreprise se les arrachent, et comme les anciens Australiens, en dépit de leur isolationnisme, ne sont pas des nationalistes à tous crins, les immigrés ne sont nullement traités, comme ailleurs, de quémandeurs admis par faveur à qui l'on demande de faire leurs preuves. L'expression *New Australian* est presque devenue un titre d'honneur...

Par l'expérience australienne et surtout si l'on a vu au préalable la Nouvelle-Zélande, on comprend ce qui forme la véritable force et le dynamisme des États-Unis. L'explication de tant de sociologues, selon laquelle l'essor des U.S.A. est uniquement dû à l'éthique calviniste du travail, n'est qu'à moitié vraie. En Australie, on constate toutefois que l'apport européen, qui en Amérique ne se traduit presque jamais sur le plan culturel mais se manifeste très fort dans le tempérament, produit ici des effets fort analogues. L'Européen a une sensibilité, une ardeur de vivre plus grandes que l'Anglo-Saxon, plus de méchanceté et d'esprit, moins de self control,

souvent aussi une soif de gain plus forte. Il s'extériorise beaucoup plus et savoure sans vergogne les avantages de l'existence. Tels sont les aspects de la vie américaine, que l'Anglais réprouve comme vulgaires. Or, l'Australie est par rapport à la Nouvelle-Zélande ce qu'est l'Amérique à l'Angleterre. Et dans ce processus intérieur, ce sont sans nul doute les Irlandais (catholiques) qui servent de catalyseurs entre l'élément britannique et le continental.

Qui traverse les rues de certaines grandes villes australiennes, se croit positivement en Europe. Les beaux arbres, les vitrines décorées avec goût, les friandises appétissantes des confiseurs, les kiosques pleins de journaux de Vienne, Francfort, Amsterdam, Milan, les bribes de conversation en croate ou polonais happées au passage — partout, nous nous sentons beaucoup plus près de notre mère patrie qu'à New York ou même à Londres (qui pourtant s'européanise rapidement). En 1946 il n'y avait en Australie que quatre sortes de pain, aujourd'hui on en compte trente et une ! Il y a quinze ans le mouton dominait dans les menus, aujourd'hui non seulement Sydney et Melbourne, mais Adelaïde, Brisbane et Perth regorgent de restaurants hongrois et italiens. Dans la Macquarie Street de Sydney, à voir les plaques des médecins, on se croirait en Europe centrale. Tel chantier appartient à la firme hongroise Tarjan, une autre société hongroise présente un ballet, les noms des collaborateurs de journaux rappellent Vienne et Budapest, Rotterdam et Copenhague. Toute l'Europe se donne rendez-vous ici, au sud de l'Équateur.

Car l'éveil de l'Australie, tirée de son sommeil de Belle au bois dormant, présente aussi un aspect économique. La conjoncture durable d'un pays n'est possible que s'il possède une classe ouvrière laborieuse et bien payée. Pour les travaux d'adduction ou d'urbanisme, on manquait d'ouvriers autant que de spécialistes pour les industries chimiques et automobiles. L'immigration européenne a fourni à l'Australie à peu près tout... sauf peut-être des filles nubiles que les compagnies d'immigration recherchent désespérément. Elle a également permis de remettre sur pied l'économie australienne et de la libérer de sa servitude quant à l'élevage des moutons. Il y a quelques années, lorsque les prix de la laine tombèrent fortement, la répercussion fut à peine sensible comme elle l'eût été dans le passé, où la crise lainière entraînait fatalement une vague de chômage. Aujourd'hui l'Australie exporte déjà des autos en Nouvelle-Zélande et en Asie méridionale. Au nord-est de Melbourne se construit un des plus grands barrages du monde. Les ouvriers sont bien payés, 117 000 francs légers représentent un salaire de début, et 164 000 francs ne

constituent pas une rareté. Pour cinq cents francs on peut faire un repas substantiel. Bref, le niveau de la vie « par en bas » n'est peut-être pas supérieur à celui des États-Unis, mais il est en quelque sorte nivelé. On ne subit pas la même tension qu'en Amérique du Nord et le climat, lui aussi, ignore les extrêmes du Nouveau Monde.

La fausse image que nous nous faisons de l'Australie tient à ce que nous savons que l'accent australien ressemble au *cockney*, ce qui fait que nous l'assimilons volontiers aux quartiers populeux de Londres. Grave erreur, outre que l'accent anglais distingué n'est pas rare en Australie. Le cœur de Sydney rappelle certes Londres, mais cette ville de 2 millions d'habitants avec ses îles, ses ponts, ses jardins et ses villes prolongées à l'infini, ce centre commercial mais aussi culturel, a un caractère méridional, le climat de Marseille, alors que Brisbane, par sa température, rappelle Naples ou Palerme. Sydney est la ville des théâtres, des ballets, des tennis et des canots automobiles, de l'eau et des petits promontoires aux baies sablonneuses. Sa grande ambition, en voie de se réaliser, est la construction au bord de la mer, d'un somptueux opéra qui coûtera 4 millions de livres. Il y a en outre, à Sydney, le quartier mal famé et romantique, le quartier de la bohème, plus deux universités à l'échelle européenne, et tout autour de la ville, une épaisse ceinture d'eucalyptus magnifiques.

Au sud-est se trouve Camberra, la capitale née d'un compromis avec Melbourne détrôné, et comptant également 1 million d'habitants. Mais on se tromperait fort en imaginant que Melbourne a capitulé. Cette métropole n'est peut-être pas plus intellectuelle que Sydney, mais plus cultivée, plus sociable. Alors qu'à Sydney on vous invite au restaurant, à Melbourne on est accueilli dans l'intimité familiale. Les rivalités entre les deux villes s'infiltrent jusque dans la hiérarchie catholique, la politique, l'art. Sydney aura son opéra, mais Melbourne s'enorgueillit d'un musée de peinture d'une célébrité mondiale. Les rues tortueuses de Sydney, aux vieilles maisons historiques, contrastent avec les artères rectilignes de Melbourne. Au sud de cette ville se trouve la Tasmanie, exclusive sous le rapport mondain, mais à l'écart de la grande vie. Adelaïde, en Australie du Sud, vaste cité propre et claire, se pare de la plus belle ceinture de parcs, où l'art des jardins écossais atteint à son apogée. A Sydney, on vous demande : « Combien gagnez-vous? » A Melbourne : « Quelle école avez-vous fréquentée? » mais à Adelaïde, on sonde le tréfonds des âmes : « A quelle confession appartenez-vous? » A Brisbane seulement, on ne demande rien. On s'accroche à l'étranger et on lui dit : *Have a beer?*

Derrière les cinq grandes villes s'étend l'Australie agricole avec ses fermes immenses. J'en ai vu où un employé unique surveillait 3 000 hectares de pâturages ; parmi les bergers, de nombreux aborigènes, souvent des métis, très inférieurs culturellement aux Maoris.

L'Australie occidentale est presque un monde en soi — en grande partie un désert qui, joint à l'Océan, donne à l'homme un sentiment profond de l'infini, de la liberté et l'absence de contrainte. A Perth le regard est tourné vers l'Occident, non vers l'Orient. Mais à Perth aussi, subsiste le désir de conserver le souvenir de l'Angleterre, de compenser par le maintien d'une tradition arbitraire l'animosité jamais tout à fait éteinte contre les *pommies* (Anglais) jugés arrogants.

Pays rude et dur, l'Australie s'est transformée en une demi-génération. Le souvenir des colonies pénitentiaires n'est pas tout à fait aboli, mais les Australiens parlent avec humour de ce chapitre de leur passé.

En quittant Perth le soir, on arrive à 1 heure du matin aux îles Cocos, d'où l'on gagne l'île Maurice, aussi belle que déprimante, où demeura jadis le bon Bernardin de Saint-Pierre. Aujourd'hui encore, la « société » et la classe moyenne de ce paradis sont françaises, mais l'administration est anglaise, l'église officielle catholique, la masse se compose d'Indiens, prolétariat infini, sans cesse accru et d'une couche moyenne inférieure qui rêve d'indépendance, voire d'un rattachement à l'Inde.

Partis à minuit, on survole en vrombissant Madagascar nocturne, et l'on s'éveille dans la tragique Afrique du Sud. Terre rouge, herbe d'un vert vénéneux, collines dorées, nègres à la dérive, policiers froids et rassis : l'aérodrome de Johannesburg.

***

Apartheid ou Assimilhação.

Quiconque juge ses semblables, doit d'abord essayer d'approfondir s'ils agissent avec équité, objectivement, et si leurs actes sont défendables. Mais la question se pose aussi, de savoir en outre si ces actes, lors même que nous les désapprouvons, se justifient devant leur conscience, s'ils croient pouvoir en répondre devant Dieu.

Ces considérations sont de mise lorsqu'on parle de la question raciale en Afrique du Sud. Je dirai tout de suite que la vie rurale dans l'Union sud-africaine m'est inconnue. Les conditions y sont sans doute plus satisfaisantes que dans les villes.

Je connais seulement les réalisations sociales extraordinaires de maintes entreprises industrielles, mines et usines, qui font vraiment beaucoup pour leurs travailleurs noirs. Je suis d'ailleurs convaincu qu'en général le nègre sud-africain, comme travailleur, ne supporte pas la comparaison avec le blanc. Je conviens qu'intellectuellement, il lui est en moyenne inférieur (les motifs de cette infériorité ne résident d'ailleurs pas dans la race en soi). En outre, je connais trop bien l'histoire pour oublier que les Zoulous furent des immigrés et des conquérants, presque au même titre que les Boers, les « Afrikanders » qui ne purent subsister sur ces terres lointaines qu'à force de labeur et de peine. Il est impossible d'appliquer le régime démocratique à l'Afrique du Sud, aujourd'hui comme dans un proche avenir. Concédons du reste que la liberté bourgeoise peut, même là-bas, s'appuyer sur une presse indépendante. Les journaux anglais d'Afrique du Sud forment une opposition solide — ce qui ne signifie d'ailleurs pas que l'élément britannique soit ici dépourvu de préjugés et qu'une fois au pouvoir, il introduirait l'égalité démocratique.

Au surplus, la critique globale que l'élément britannique formule à l'égard des Boers n'est pas toujours équitable. Les Afrikanders, en dépit de leurs défauts, ont souvent produit des hommes de grand format, et l'histoire eût suivi un autre cours si Jean Smuts avait pu jouer un rôle prépondérant. Certes, il est des Boers qui penchent pour le parti de l'Union, et des Anglais qui peut-être soutiennent en secret les nationalistes, mais au Parlement de Capetown le fatidique rapport de forces en faveur des Boers ne semble guère appelé à se modifier dans un proche avenir. L'immigration blanche est endiguée, car les Boers, non sans raison, craignent que l'immigrant ne s'anglicise plus qu'il ne s'« afrikandise ». Mais la proportion des blancs et des noirs devient chaque année plus défavorable pour les premiers.

Il faut prendre tous les facteurs en considération : le rêve historique des Boers, leur isolement, leur crainte des Anglais et des Bantous. N'empêche que leur actuelle politique raciale est doublement coupable, non seulement peu chrétienne, mais aussi parce qu'elle constitue une sorte de suicide. Un aspect particulier de cette politique qui subit actuellement une orientation nouvelle, fatale, consiste en ce qu'elle peut encore « faire ses preuves » à une époque où en d'autres parties de l'Afrique, la suzeraineté des blancs a fait son temps. Pour les vrais Boers nationaux, le premier ministre de la Rhodesia-federation, pourtant point très libéral mais qui voit loin, sir Roy Welensky lui-même, est l'objet de « noirs » soupçons. L'abdication des Belges au Congo fut saluée avec joie, les

difficultés des Anglais au Kenya et à Tanganyka font sourire d'aise ; mais ce sentiment des Afrikanders radicaux ne rappelle que trop les premières victoires de Hitler, dont la fin fut d'autant plus terrible, que l'outrecuidance avait été plus grande. Et je crains que la tragédie sud-africaine ne suive un cours analogue.

A son arrivée à Johannesburg dont la population est plutôt britannique (et juive) que boer, le voyageur est d'abord impressionné par cette énorme métropole, unique au monde, qui semble un fragment de New York avec ses gratte-ciel et ses enseignes en anglais. Les pyramides jaunes des mines d'or à la périphérie de la ville, n'y changent rien. Cette cité qui, à la lettre, repose sur l'or, dégage une atmosphère de ploutocratie, comme Pretoria dégage une atmosphère de stabilité bourgeoise.

Mais les noirs qui travaillent dans les villes et les secteurs industriels forment — si dure que soit l'expression — en grande partie une pègre criminelle, dépouillée de dignité humaine, avec peu de droits et moins encore de responsabilités. A chaque pas, ces malheureux rencontrent des écriteaux qui leur assignent leurs limites. « Européens, Réservé aux Blancs, les Blancs par ici, les non-Blancs par là », etc., les bureaux de poste sont distincts, les gares ont des entrées différentes, les bancs des parcs sont marqués comme au temps de Hitler, les autobus pour *niet blankes* ont des arrêts spéciaux. Les gains des noirs représentent une fraction de ceux des blancs. Dans beaucoup de magasins, on les met à la porte ; d'autres arborent une carte de l'Afrique avec l'inscription en anglais : « Les Africains sont polis », pour signifier qu'ils n'entendent pas renoncer à l'argent des clients de couleur. A partir de 10 heures du soir, couvre-feu pour les nègres. N'empêche que la sécurité de la vie nocturne est nulle à Johannesburg (A une heure tardive, la ville semble frappée par la peste, et si des amis vous ramènent en voiture, ils attendent à la porte que vous soyez rentré sain et sauf.)

De plus en plus, le gouvernement nationaliste serre la vis. Même les Indiens, ce peuple d'antique civilisation, sont assimilés aux Bantous. Les employés, d'abord parqués dans des pavillons séparés, sont à présent de plus en plus maintenus à une distance de 2 à 10 kilomètres. Leurs patrons les font reconduire en car au cœur de la nuit à leur ghetto. S'il en va demain selon les vœux du D[r] Verwoerd, le successeur du pasteur Malan, l'Union sera scindée en deux réservoirs immenses : « Pour blancs », « pour non-blancs. » Un ami de Verwoerd lui a déclaré de but en blanc que son plan d'un « Bantoustan » entraînerait aussitôt l'effondrement économique de l'Union.

Verwoerd posa sur lui, sans le voir, un regard fixe, en murmurant : « Pour l'*apartheid*, je ferais tous les sacrifices. »

En quarante-huit heures, j'ai vu deux noirs souffletés pour des vétilles (à dire vrai, pas par un Afrikander). Un prêtre européen a presque pleuré sur mon épaule, il ne parvient pas à s'accommoder de cette situation, il voudrait supprimer ces humiliations, cette misère, cette ignorance, avant qu'il ne soit trop tard.

J'ai eu de nombreux entretiens avec des Sud-Africains des deux races. Un Afrikander intelligent m'a dit : « La politique de notre gouvernement? A mon avis, ces gens sont comme des enfants, ils espèrent en un miracle qui résoudrait le problème. » Un autre : « Une chose est certaine, dans cinquante ans tout aura changé, ne me demandez pas pourquoi ni comment. » Un Britannique : « Hier, notre mécanicien noir a traversé la rue pour chercher un pneu. Comme il ne revenait pas, j'ai cru qu'il avait détalé. Ce matin je téléphone à la police, on l'avait cueilli à 20 mètres du garage, parce qu'en raison de la chaleur, il avait omis de mettre sa veste. Dans la poche de la veste, il y avait sa carte d'identité. Punition, le salaire d'une semaine, ou la tôle. » Le jugement que l'on porte sur les Noirs est très dur : ils volent, mentent, forniquent, paressent, boivent, assassinent et propagent les maladies vénériennes. Il y a là beaucoup de vrai, mais l'on se demande : « Pourquoi? » Ils se font communistes. « Pourquoi? » Nous parlons des mines de diamant, où des barbelés séparent les travailleurs de leur famille. Des milliers d'hommes sans femme, et qui n'ont pas fait serment de chasteté. « Oui, mais ce sont des volontaires, ils ne sont pas astreints au travail obligatoire comme chez les Portugais. » « Oui, mais les Portugais... » « Nous recevons chaque année des milliers d'ouvriers du Mozambique, heureux d'être bien mieux payés ici. Que diriez-vous, Européens, vous qui en avez plein la bouche, si vous aviez trois Noirs contre un Blanc, chez vous? » « Mais les Portugais ont cent Noirs contre un Blanc et ignorent l'*apartheid!* » « Mais nous ne sommes pas des Portugais ! Le Mozambique est un autre monde. » Réponse plus sensée qu'elle ne le semble à première vue.

Je me rendis donc à Lourenço Marquès (une nuit de chemin de fer, mais en vérité une autre planète.) De la « démocratie » transplantée des Européens du Nord, on passe à la dictature de la Rome antique. Dans cette capitale de l'Afrique orientale portugaise, la presse est censurée, point d'élections libres, la police domine et l'on m'a dit à la frontière que je devrais me présenter le lendemain au bureau des étrangers. Mais comme tout de même, ici commençait le domaine de l'humanité, je

déclarai en riant que je n'en voulais rien faire. A partir de la station de contrôle Resano Garcia, plus de signes de *sleg Blankes*. Je me sentis comme chez moi.

Laurenço Marquès est une très grande surprise. Ville aérée, bien située, subtropicale, ultramoderne, style architectural coloré, des plus extravagants, au moins quinze petits gratte-ciel en construction, et pourtant, extrêmement sympathique ; des cafés, aucune ségrégation, sécurité absolue, Chinois de Macao, Pakistanais, Portugais de la mère patrie, métis de partout. Certes les *Nâo-civilizados* sont astreints ici à un service de travail obligatoire, et en revanche les « civilisés » font leur service militaire. Tout *indigena* peut d'ailleurs se faire « assimiler » et assumer tous les droits, mais aussi les devoirs du *civilizado*, non seulement servir dans l'armée (ce dont les indigènes raffolent à cause de l'uniforme) mais payer le médecin, les impôts et autres corvées analogues. Néanmoins, comme tous les autres *civilizados*, les « assimilés » sont rémunérés, peuvent entrer dans l'administration, échapper au contrôle des chefs ou même se fixer au Portugal. (Pour cela, on exige l'acte de baptême, la connaissance du portugais courant, des mœurs réglées, la monogamie, le passage par l'école primaire.) Mais l'indigène aussi est convenablement vêtu à L.M. Il peut choisir sa place dans le train, son contrat de travail est établi, visé et contrôlé par la police. Patron et employé sont également soumis à la loi.

« Voyez-vous, m'a dit au café un vieux Portugais, nous sommes des réalistes et nous ne nous faisons pas d'illusions. Nous avons conquis ce pays et comme nous sommes des Européens chrétiens, nous avons introduit une civilisation supérieure, à laquelle aspirent également les indigènes. Les Africains veulent s'assimiler à nous et nous les y aidons. Il en résulte un avantage pour nous comme pour eux. Nous ne considérons pas la couleur de la peau, mais le cœur. »

Ici les indigènes vous sourient aimablement, aiment plaisanter avec les Blancs, portent des chemises fraîches, se lavent, n'ont jamais le sentiment d'être traités comme des bêtes immondes, et fréquentent volontiers les écoles, dont le nombre est d'ailleurs limité. (On compte beaucoup d'analphabètes.) Le fort sentiment national ethnique des Portugais facilite la situation, alors qu'en Afrique du Sud elle se complique à cause de la dualité de langue qui pose un dilemme pour l'assimilation. En outre, au Mozambique, l'unité de la foi contribue à cette assimilation, tandis qu'en Afrique du Sud le domaine religieux se répartit en une mosaïque de religions nationales.

Mais le Mozambique est pauvre et chaque année des milliers

de Noirs s'en vont travailler dans l'Union, où le mineur, même avec de maigres salaires, peut réaliser des économies. Ces années de dur exil sont considérées comme un acte de bravoure et l'on dit que les filles du Mozambique refusent un garçon, tant qu'il n'a pas subi cette épreuve.

J'ai souvent demandé à des Afrikanders, qui séjournaient à L.M. pourquoi l'expérience portugaise ne pouvait servir d'exemple à leur pays. Ils ont haussé les épaules. Devant nous, dans un parc, une famille portugaise campait, avec un grand boy qui surveillait la petite fille blanche. Dans l'Union, ce spectacle serait tout à fait choquant. Et les soldats noirs? Très, très risqué. Je compris alors que dans l'Union, ce n'étaient pas les Bantous qui étaient prisonniers des Blancs, mais les malheureux *Blankes*, victimes de leurs passions, de leurs inhibitions et de leurs craintes. Pauvres *Blankes* — qui vous tirera de votre tragique impasse?

***

Congo indépendant.

Disons-le tout de suite, au « Congo indépendant », s'il n'y a pas, derrière chaque fonctionnaire supérieur, un Blanc qui le conseille et se fasse écouter de lui, l'on peut s'attendre à une réédition du Ghana.

Aujourd'hui le Congo a de nombreux prêtres et cinq évêques indigènes, mais pas un ingénieur diplômé ni un médecin ou un avocat noir. Beaucoup d'indigènes en font un grief aux Belges. Les Français, dès qu'ils avaient une poignée de bacheliers africains, les embarquaient pour la mère patrie, pour faire d'eux des intellectuels français. Les Belges se dirent qu'il fallait construire le temple de la culture systématiquement, petit à petit. (Sans parler du fait que la civilisation de la Guinée dépassait beaucoup celle du Congo, peut-être l'une des contrées les plus primitives du globe après l'Australie et le centre du Brésil.) Un immense réseau d'écoles s'étendit donc bientôt sur le pays soixante-quinze fois grand comme la Belgique. Puis vinrent les écoles professionnelles, et enfin les universités. Ainsi le Lovanium, fils géant de l'Université de Louvain, inauguré en 1955. Un an plus tard, l'Université d'Élisabethville ouvrait ses portes. Dans ces écoles de premier ordre, fréquentent des jeunes femmes et des jeunes hommes, ces derniers exclusivement indigènes, car on n'attend pas les premières « bachelières noires » avant 1962, tant est encore grande la résistance des Congolais à l'enseignement féminin supérieur.

Cette absence d'une classe « universitaire » et par là pro-belge a fiévreusement hâté le développement politique du Congo. Le visiteur non prévenu subit toujours deux impressions, celle du grand charme personnel des Congolais, et celle de l'œuvre remarquable accomplie par les Belges. Leur « naïveté », précisément, dans la question de la formation universitaire, démontre leur étonnante absence d'égocentrisme. Ils se voient en administrateurs, mais pas en impérialistes assimilateurs des cultures locales. Le mérite des Belges ne réside pas dans leur rôle éducatif, mais dans l'immense travail de construction — voies ferrées, aérodromes, routes, lutte contre les maladies, jardins d'enfants, foyers sociaux, dispensaires, cliniques et institutions publiques. Ainsi les indigènes ont vu sortir du néant un pays assurément point encore assez « mûr » pour se gouverner mais offrant les virtualités d'une vie policée et d'une adaptation au modernisme, si nécessaire et si difficile. Car seuls quelques rares romantiques veulent faire retour à la *négritude*. Les indigènes ont pour objectif de transplanter au cœur de l'Afrique tous les apports occidentaux, y compris la langue française, appelée avec le temps à remplacer les différents dialectes.

Le dynamisme des indigènes congolais est en grande partie un nationalisme point ethnique, avec très peu de sentiment racial sous-jacent. Exception faite du parti d'Abako au Bas-Congo, qui milite pour une résurrection du vieux royaume éphémère du Bas-Congo, jadis sous l'influence portugaise, et dont la résurgence aboutirait à une catastrophe économique. Le Haut Katanga, avec ses mines et ses carrières, représente deux tiers du revenu national. Grâce à l'Union Minière du Haut Katanga, à son esprit social et très ouvert, les rapports entre Blancs et Noirs restent excellents dans le Sud-Est industrialisé. Aucune de deux races ne manque d'enthousiasme pour assurer à l'avenir, altruistement, la prospérité du lointain Bas-Congo. A Élisabethville, les tendances centrifuges sont encore plus accentuées et comme on l'imagine, les exigences centralistes se manifestent avec le plus de rigueur parmi les partis de la région la plus pauvre. On se demande si la diversité tropicale des partis n'exercera pas une incidence fâcheuse. Un autre handicap est l'incompréhension de l'Africain à l'égard de l'abstraction et de la théorie. Les mathématiques, la philosophie et le droit sont ses points faibles.

Le Congolais, l'Africain, n'éprouve-t-il pas de reconnaissance pour les Belges? Seuls quelques naïfs Européens se figurent que la plupart des peuples primitifs étaient plus satisfaits de leur sort avant l'arrivée des Blancs. Si l'Occident a apporté quelques maladies (d'ailleurs avec le correctif de

la médecine moderne), avouons aussi que la grande inquiétude chrétienne, le sentiment révolutionnaire que l'existence humaine n'est pas une simple fatalité, transposés outre-mer, ont sapé l'État et la société indigènes. Mais d'autre part, n'oublions pas que la vie des primitifs est souvent un enfer de terreur, d'angoisse et d'épouvante, génératrices d'une cruauté bestiale (toujours un signe de peur) ! Je n'oublierai jamais le brave surveillant de parc belge, forcé de rassurer ses employés affolés par les tours d'un prestidigitateur et suspendus à ses lèvres, tandis qu'il leur expliquait qu'il ne s'agissait pas d'un véritable acte de sorcellerie. Sur quoi, soulagés ils respirèrent. Le christianisme les affranchit de leurs superstitions.

Malgré tout, les Africains n'éprouvent aucune gratitude à l'égard des Européens. Les sacrifices financiers, les dangers et les maladies dont ils ont été libérés, les miracles de la technique, tout cela ressortit simplement au « répertoire du Blanc ». Le respect de la machine est d'ailleurs inexistant. Ce à quoi les Congolais aspirent peut-être le plus, c'est... à être *aimés*. Pas la parité des droits, le respect humain ou des salaires identiques, mais un amour fervent. « *Ils ne sont pas gentils avec nous* », est une plainte souvent exprimée, et pourtant, comment les fonctionnaires belges surmenés pourraient-ils se défendre parfois d'un peu de nervosité? Comme des enfants, les Congolais veulent être estimés et aimés. Intellectuellement, ils restent fort en arrière de l'Européen.

Le négrillon de deux ans est en avance sur le petit blanc du même âge mais son développement subit un temps d'arrêt et à sept ans, il a la mentalité d'un enfant blanc de cinq ans. Cela tient à ce que de sa cinquième à sa septième année, âge où se forment les facultés de compréhension, il est délaissé par sa mère, négresse primitive qui se désintéresse de lui dès l'instant où il est sevré. L'émancipation de la femme noire est encore lointaine, et il n'est pas rare de voir un « évolué » en pantalon à pli, suivi de sa femme en pagne qui porte sur la tête 60 kilos. Tant que cette situation durera, l'Afrique restera toujours, mentalement, une enfant...

Dans ces conditions, on se demande comment, sans l'assistance belge, un État constitutionnel autonome pourrait jamais exister? Comment le Congolais, avec son incompréhension de l'abstrait, comment ce pur pragmatique, défendra-t-il une forme de gouvernement législative basée sur des principes? On a peine à croire que si jamais la multiplicité inquiétante des partis congolais se cristallisait en une véritable coalition, ou qu'un parti unique obtînt la majorité absolue, les journaux de l'opposition continueraient à échapper à la

censure. Fatalement, sans l'assistance belge, le Congo adopterait la forme dirigiste ou totalitaire de la démocratie, qui n'en est plus une.

L'évolution précipitée dans le bassin du Congo fait penser à ces familles où les parents se trouvent devant l'alternative de sévir avec trop de rigueur contre des enfants qui veulent s'émanciper, ou de leur laisser toutes les responsabilités, pour pouvoir un jour s'exclamer, avec un sourire satisfait : « Je te l'avais bien dit ! » Le désir, fréquent en Afrique, de planter là ces ingrats Africains et de les abandonner à leur destin n'est pas rare, mais en l'occurrence ce serait remplacer le « colonialisme occidental » par la combinaison classique de négriers orientaux et de tyrans locaux. Trop souvent, l'ère coloniale apparaîtra rétrospectivement comme un âge d'or à jamais révolu. Je garde, inoubliable, le souvenir d'un entretien avec un jeune Congolais qui réclamait le départ collectif des Belges. « Mais que ferez-vous, si vous avez une rage de dents? demandai-je à ce jeune évolué. « Miséricorde ! répondit-il, je n'y avais pas pensé ! » Car il n'existe aucun dentiste de couleur entre Matadi et Usumburu.

Nous, Européens, devons reconnaître en frémissant combien nous nous sommes écartés de nos idéaux chrétiens, et les avons trahis. Mais vues de loin, nos fautes s'estompent avec le sentiment d'avoir forfait à notre mission. Les valeurs éternelles du concept de l'État constitutionnel, jusqu'en remontant à l'Église du Sauveur, et les choses minimes, depuis le stylo à bille jusqu'aux antibiotiques, sont ce qui assure sur cette terre la gloire de l'Occident et fait sa noblesse. L'Europe peut être refoulée, mais en un sens plus profond, elle ne saurait être remplacée.

ERIK VON KUEHNELT-LEDDIHN.

(Traduit de l'allemand par Louise Servicen.)

Comme un explorateur

SUR JEAN COLIN D'AMIENS

Jean Colin était peintre. Sa peinture dense, concrète me paraît de la qualité la plus rare parmi celle des peintres de sa génération. Ce jeune homme dont les deux expositions à Paris et une à Amiens avaient trouvé un écho inattendu, averti de tout ce qui se passait dans l'art, me semble avoir été un des créateurs les plus libres de sa génération, le plus dégagé des modes, des engouements de ses contemporains. Il est facile de méconnaître aujourd'hui une peinture si discrète, si proche de l'étude de la nature, si étrangère aux formes volontairement abstraites ou demi abstraites. Dans une génération où Pollock et Mathieu font loi, où chaque peintre croit ou feint de croire que les énormes musées imaginaires d'un Picasso ou d'un Malraux l'ont inspiré tout aussi directement, Jean Colin enraciné en son terroir, qui pour lui comptait plus que tout, se nourrissait d'une tradition infiniment plus restreinte, avant tout européenne et française.

Il avait une prédilection spéciale pour La Fresnaye, (était-ce leur grande affinité de tempérament ou un sourd pressentiment d'un destin analogue?); toute la tradition française depuis la Piéta d'Avignon jusqu'à Corot, Cézanne, Seurat, Bonnard et Villon; les Flamands de Breughel, de Bosch (il les retrouvait dans la lignée de ses ancêtres); et aussi l'Espagne de Zurbaran et de Cotan plus que l'Italie.

Frappé à vingt-neuf ans par un mal devant lequel toute la médecine mondiale est impuissante, Jean Colin mène jusqu'au bout un combat précis, raisonné, acharné contre la dernière lassitude de son corps qui de plus en plus se refuse de servir.

Incapable de peindre, depuis l'automne tardif 1957, il tente encore de dessiner avec une ligne déjà tremblante.

Puis, ce n'est que l'écriture.

Souvent la plume ne quitte pas sa main de toute la journée, jusqu'au moment où il n'aura plus la force de la tenir. Dans ses notes, le même goût de précision, de clarté, le même goût de la matière — ses dernières lectures : J. Green, Jouhandeau, Pascal, Proust. En écriture comme en peinture, quel sens de la

touche juste, jamais forcée, quel dégoût pour la facilité! Joie, oubli de son supplice journalier dès qu'il peut écrire!

Mais il me parle de son angoisse dans une des dernières lettres qu'il m'écrit de sa main (mai 1958) : « ... Je dois savoir maintenant que chaque nuit, je dormirai mal, chaque jour je serai autant privé de forces. Vivre au ralenti, interrompre sans cesse tout effort suivi, voir ma capacité de travail diminuer, ne pouvoir rien achever, être fatigué après n'avoir écrit que des espérances, des approches, entasser des notes dont on ne sait à quoi elles serviront, ni dans quelle direction encore cachée elles s'inscrivent — la correction me devenant impossible, il faudrait écrire du premier jet, ou le faire sur une feuille de papier avec des marges très larges pour établir corrections et surcharges sans être dans l'obligation de recopier. Je n'ai même pas le courage de relire, car je sais qu'une fois la relecture commencée, des passages entiers devront être récrits et je n'en ai pas la force... »

Il se rabat alors sur la lecture : « ... J'ai supprimé les cigarettes, ce qui n'est pas facile car c'était un *plaisir* — mais j'ai maintenant trop peu de forces pour ne pas chercher tout moyen de les économiser. Plaisir auquel j'ai substitué un autre : lire Proust. J'en poursuis la lecture entrecoupée comme tout ce que je fais. Comme je peux être heureux passionné à le lire... J'ai terminé *Contre Sainte-Beuve* où j'aime ce côté manuscrit inachevé parce que cela me montre l'exemple. Certaines phrases lourdes, impossibles vraiment mais *avoir quelque chose à dire* qui vous force tant qu'on n'ait pas le temps de se poser la question : comment l'écrire... »

« Avoir quelque chose à dire » *est souligné par lui — tout son journal mené depuis plus de dix ans gonfle en proportion du lent envahissement de son corps par sa maladie. Ces textes permettent de suivre le mûrissement fulgurant d'un être condamné. Profondément religieux et avec cela doué d'une rare capacité de jouir de la vie, d'aimer la vie, il était hanté par la mort depuis des années, la mort dont il ne pouvait accepter l'existence, en ces années où, à l'insu de tous, la maladie couvait en lui, étonné, s'interrogeant sur cette lassitude de plus en plus envahissante et si étrange à son âge.*

Bien avant la naissance de son mal, en plein dans sa peinture il note dans son journal : « Je suis pourtant épuisé physiquement et nerveusement, et il y a si peu de résultats visibles de cette dépense d'énergie, je crois que beaucoup de mes forces s'usent dans cette quête, cette observation, cet état d'attente et d'attention continuelle ; ce que je vois dans ma chambre, ces natures mortes passées,

futures, proches qui mûrissent, je les interroge plusieurs fois chaque jour, mon image dans chaque glace, dans tous les éclairages du jour et de la nuit, ce qu'on voit par ma fenêtre et cette interrogation continuelle, elle est presque inconsciente, en ce sens que je ne remarque plus cet acte, tant il est ordinaire, normal, habituel... Je n'additionne jamais cette énergie dépensée dans le total de la fatigue car il n'en reste pas de traces palpables, pour ainsi dire... Je n'aime pas brusquer les choses ni les expériences, les couleurs, je regarde chaque chose qui m'entoure ; même si j'enlevais tous les objets et les miroirs de ma chambre, il me resterait chaque pouce du mur et comment la lumière glisse dessus suivant les heures. »

Toute son œuvre est noyée dans la contemplation, dans cette attention si parfaite qu'elle devient prière. Ce qui frappait en lui c'était précisément cette capacité d'attention silencieuse, continue et admirablement compréhensive. Chaque être humain y était pris : depuis les plus proches, qu'il aimait d'un amour vigilant, toujours actif, jusqu'au passant qu'il croisait dans la rue. La même attention, une réelle communion le liait à la nature, les oiseaux qu'il épiait de sa fenêtre encore les derniers jours de sa vie et dont il suivait avec ravissement les habitudes et les trajectoires dans le ciel, le ciel avec ses nuages, les arbres qu'il chérissait, mais aussi chaque objet dans sa chambre choisi, caressé, contemplé.

L'œuvre d'art : cette forme des choses au-delà de la forme des choses, comme dit un vieux poème chinois, il ne l'atteignait aussi que par une attention soutenue et minutieuse. Il savait bien que c'est le choc premier de la sensation devant l'objet qu'il voulait rendre, mais il savait aussi que vouloir l'exprimer immédiatement, sans approfondir l'objet, ne lui donnerait qu'un « cri ridicule de pitre ».

Il m'écrit dans une de ses lettres anciennes : « Souvent, tu m'as parlé des dernières toiles de Goya, mais as-tu pensé à la virtuosité de Goya à trente ans? des portraits avec des gazes et des dentelles noires sur le rose de la peau. Il pouvait dessiner tout ce qui lui traversait l'esprit, il n'avait pas besoin de consulter de modèle, il avait tout fait au point qu'il avait le champ libre pour dessiner avec les signes les plus ramassés et violents, les plus simples : une horreur humaine qui le révoltait et qu'il avait vue (sous ses dessins, il a écrit : « J'ai vu cela »). Les mots signifiaient : accusation, révolte, amour. Les anciens pouvaient mépriser la virtuosité, aller au-delà parce qu'ils l'avaient possédée, et c'est un signe de la peinture moderne de mépriser une virtuosité qu'elle ignore. »

Une publication paraîtra prochainement (1) *contenant des reproductions de ses toiles et de ses dessins accompagnés de ses textes concernant la peinture.*

J'en connais peu de plus riches en analyse, en suggestion, en expérience picturale, prises sur le vif du travail.

Ce jeune peintre de faible santé, engrené dans mille difficultés de la vie, vivant entre Amiens — sa maison natale, ses proches à l'ombre de cette cathédrale qu'il connaissait et aimait comme l'être le plus cher — et la Corrèze, qui avec ses bois, son paysage violent et grandiose, était aussi sa patrie, ce jeune homme nous a quitté à trente-deux ans, après trois années d'une lente torture.

Qu'a-t-il donné à ceux qui l'ont connu dans cette vie? Une lumière dont lui-même n'a jamais été conscient, et une générosité unique.

Il s'agit qu'à travers sa peinture, à travers ses textes, d'autres puissent aussi se nourrir de lui.

JOSEPH CZAPSKI.

***

Cette feuille de châtaignier que je vois sans m'arrêter sur elle, glissée depuis plus d'un an entre les pages de ce carnet, je l'ai ramassée dans le sentier de Chaumeil alors que je pouvais encore y aller seul à pied.

C'est un cadavre, une momie de feuille, tannée, desséchée, ne me causant aucun dégoût, privilège de la mort sans pourriture.

Plus, une sorte d'éternité fragile de sa beauté :

Courbe splendidement tracée de la nervure centrale, symétrie mystérieuse et vivante des deux bords de la feuille par rapport à cet axe. Symétrie bourrée d'irrégularités, de fautes envers celle des géomètres, — celle que possédaient les gothiques quand ils bâtissaient une cathédrale imperceptiblement asymétrique sous une ordonnance régulière apparente.

Crochets cadençant les bords de cette feuille, comme les crochets d'un pinacle, petites flammes toutes pareilles, toutes individuelles, parce que chacune est née nouvellement d'une secrète loi inflexible qui dit crochet mais laisse à chacun sa naissance particulière.

Nervures parallèles issues de l'axe, venant mourir à la pointe de chaque crochet : non parallèles tout à coup, l'une est

(1) Éd. Quatre Chemins-Éditart.

un peu de travers comme si la grande main du dessinateur avait glissé. C'est bien ainsi. Frêle charpente comme celles de nos maisons picardes où les bois tracent encore leur force vivante et soutiennent de cette âme les toits de tuiles et les murs de terre.

5-7-57.

***

Ce soir, je me suis assis à l'emplacement de la vieille maison, au bord de la vallée, la surplombant. D'où je suis, je n'en vois pas le fond, ce pré où coule le ruisseau de l'étang, mais seulement la partie haute de la pente d'en face, les bois de Chaumeil. Échine mousseuse de frondaisons, éclairée par les derniers rayons jaunes, presque rouges, du soleil couchant, comme si un projecteur me l'indiquait, la désignait à mon attention, moi, le spectateur dans l'ombre et aux places de balcon.

Au début de l'après-midi, à la même place, la côte de Chaumeil devenue tapis de haute laine : le sommet des brins un peu inégalement coupés et bourrus, forme des plages irrégulières vert bleu, les chênes, ou vert à peine jaune, les hêtres. Sous le soleil vertical, ces deux couleurs si proches s'étendent en masse uniforme, avant que l'œil ne les ait reconnues. Alors, il ne voit plus qu'elles et s'efforce à suivre leurs dessins mystérieux : étendues aux contours imperceptiblement accidentés comme ceux engendrés par la rencontre de laines teintées différemment, en bandes sinueuses, interrompues, en masse d'une couleur piquetée de taches plus petites d'une autre couleur. Par endroits, les mites ont fait des puits d'ombre.

Les bois sont jetés comme un tapis sur le dos de cette longue côte rocheuse, allongée, dont la crête s'incline d'abord doucement, tente de se relever à plusieurs reprises, puis presque soudainement, descend vers les gorges de la Luzège ; tapis profond dont la surface épouse, redit, décrit fidèlement le corps caché. Celui-ci a la ressemblance d'un immense dormeur couché de tout son long à plat ventre, et la ligne tracée sur le ciel par la saillie des épaules et du dos, creusée aux reins, se relève à la croupe, puis décline, le long des cuisses et des jambes jusqu'aux orteils, là-bas, baignés en l'eau fraîche de Luzège.

Au déclin du jour, l'arbre devenu immense monde par l'œil affolé à la recherche de l'oiseau, à peine vu, disparu — attente.

26-7-57.

***

Le matin.

La faiblesse du corps tire en avant, dans le sens de la chute, l'esprit, dès le réveil. Dans de tels moments la pensée de ce qui pourrait nous sauver, le travail, par exemple dessiner, tout ce que nous savons si bien par expérience intime, apparaît comme un être de peau ridée et flasque, dégonflé, que rien ne peut animer. Tout est à recommencer, jamais de recette.

Il faudrait rester là, assis sur le lit, après l'exercice épuisant de l'habillage, à regarder ce que je viens d'apercevoir, la cime du gros chêne, montée au ras de la fenêtre, déployant ses gros bras au soleil, où les gris lichens étincellent dans l'or vert des mousses. Forces unanimes, surgies, bien qu'une mystérieuse ressemblance évoque la forme même de rivières gonflées et lutteuses, toutes instinctives vers la mer.

Où sont dans l'air, ces rochers invisibles qui forcent les branches à ces détours, les obligent à ces coudes, à ces méditations, à ces resserrements après lesquels elles repartent vers l'air bleu et haut.

L'après-midi.

Dehors — Ils sont repartis après m'avoir installé.

Maintenant, seul pour les noces, seul avec celle que j'aime.

Ils se sont éloignés de moi, ils se sont retirés, avec pudeur, comme on laisse seuls, l'amant et l'aimée. Dans leur tremblante extase, nous ne pénétrerons jamais. Nous devons sur la pointe des pieds, disparaître, non que nous soyons attendris ou connaisseurs, mais simplement parce que la honte, la confusion, nous envahit. Nous savons alors que nous sommes en dehors, et ce bonheur qui n'est pas le nôtre jette une lumière aveuglante sur notre état présent de banni. A cet instant, beaucoup envient, jalousent, deviennent amers. Ici, ne vaudrait-il pas mieux connaître notre inattention à cet état de grâce enviable. Pourquoi s'étonner que l'amour nous fuit ; dans le meilleur des cas, nous ne savons que le désirer et l'exiger, au lieu d'attendre sa venue sous la forme qui lui plaira.

A mes oreilles parvient le bruit des milliers de petites lèvres humides que le soleil rend à la terre gelée. Plus imperceptible, mais le même, que tu entendis, la première fois, près du

baquet surpeuplé de petites carpes recueillies dans l'étang vidé. Revois ces mille bouches pressées exigeant l'air.

Bruit bulleux, crépitant et doux : ces lèvres seront, cette nuit, scellées de gel.

Ronflement léger, dans l'air la bergeronnette voltige, rendant visible l'insecte qu'elle poursuit, son vol collé au sien. Ainsi, elle dévoile un oiseau jaune caché sous l'oiseau gris d'hiver. Vois dans les yeux de la mouche ce jaune déployé qui lui signifie mort.

Reposée, repliant sous elle ses pattes, elle fait taire cette queue oscillante qui trahirait d'une mince ligne jaune, cette tueuse redevenue grise. Seule, une tête alerte, dressée, attentive, prospecte l'air ensoleillé qui plaît aux mouches.

Là-bas, la crête des bois de Chaumeil, déclinante vers la vallée bleue, est mon domaine. Adossée au soleil, sa masse grise où le bleu sombre grillage le brun rouge, pousse sur le ciel une cime mille fois branchue qui peigne le soleil.

Puits ardents où monte, distincte et obscure, la silhouette d'un grand chêne.

Deux vieux sapins en pyramide verte et frangée de lumière sont désignés.

Derrière moi, le bruit des voix dans la maison, je le perçois comme le signe de mon évasion, comme un point éloigné de mon existence, là où mon œil aime, est aimé, là où est sa demeure.

1-1-58.

***

L'arbre est un poumon. Cette constatation, du dégoût et de l'effroi, me mène au bonheur. Identité révélée par l'hiver quand l'arbre est nu et que la lumière du matin se fait complice de l'homme immobile.

« Artériolé » précède tout et s'impose et se redit avec une telle insistance que je dois l'écrire pour m'en débarrasser ou par peur de le perdre c'est commencer par la fin, par les terminaisons de l'arbre. Fines et turgescentes, celles-ci, relevées vers l'air, formées en mille petites mains, paumes entrouvertes, sont la résolution des gros bras et des branches noueuses. Partout, mais surtout à la cime. Là-haut, en paquets chevelus, elles perdent leur épaisseur et semblent un réseau de capillaires sanguins étalés sur la plaque de verre, ou l'algue aplatie sur le papier bleu d'un album.

Mais c'est un peu plus bas que l'œil découvre la fibrillaire épaisseur des jeunes brindilles. Elles forment un ensemble aérien de fins vaisseaux rouges silencieusement immobiles dont le port, seul, dénonce l'avidité de puiser dans l'air et le soleil. Signalées par la vie transparente sous leur épiderme, elles apparaissent d'un gris rose très léger sur le chêne qui m'occupe. Je me souviens aussi de la sanglante chevelure d'un bouleau sur le bleu dur d'un ciel d'hiver.

Juste sous elles, le manchon mousseux des lichens verts épaissit les premiers rameaux qui rayent d'un bref dénudement d'or sombre la grisaille claire et bruissante de cet ensemble.

Dépouillé de ses alvéoles dont le schéma sur les planches d'anatomie dessine la feuille même du chêne, le poumon dévoile une puissante trachée, issue du sol, qui se ramifie en branches depuis les plus grosses jusqu'aux branchioles les plus ténues. La cime, qu'on prend pour la tête, alors qu'elle est l'ultime aboutissement de la respiration de la terre, tapie sous sa fourrure d'herbe jaunie ; un instant on vit à l'envers et l'on découvre avec terreur un paysage planté d'arbres pulmonaires, habilement dissimulés par une nomination séculaire.

Que de vaisseaux surgis de toutes parts. Est-ce dehors ou à l'intérieur d'un corps sans nom, l'air, qu'avancent et pénètrent les fins canaux de la vie?

Êtres étranges, sommes-nous, ambulants dans ce corps immense, libres et pourtant liés à ces grands poumons immobiles. Mieux que deux amants nos bouches sont jointes. Aux lèvres innombrables de l'arbre, nous avalons le souffle, elles, en réponse, aspirent le nôtre.

Et ce que nous appelons la terre, sous nos pieds, à l'encontre de toute raison, n'est-ce pas la limite extérieure de ce corps. La vie en ouvre la porte devant son cadavre inconciliable qui s'enfuit sans laisser de trace ou si peu. Mais peut-être, mis à la porte, le mort rentre-t-il subtilement par une autre, par les patientes racines, par cet autre arbre caché à l'envers, et revenu, demeure-t-il bienveillant et silencieux sous l'écorce.

5-1-58.

***

Immobile, je pars de mon lit où j'ai posé mon corps.

Ma fenêtre est à la cime des arbres : comme si un ange me soutenait à bonne hauteur pour mieux voir ce que les

hommes ne voient jamais, ce qui appartient à la vie des oiseaux.

Pour un homme, l'arbre apparaît d'en bas. Ainsi il le reconnaît et dit : c'est un chêne quand c'est un poumon renversé, c'est un sapin quand c'est une tour de cathédrale terminée par un vert clocher. Pas si mal, déjà, quand il s'aperçoit d'eux sous cet angle de vue traditionnel, car beaucoup ne voient rien du tout.

Léonard dit qu'un peintre doit prendre soin, s'il veut dans un portrait produire la ressemblance parfaite, de représenter le visage un peu par au-dessous si l'homme est grand, à hauteur moyenne s'il est de taille normale, par au-dessus s'il est petit ; de façon à restituer les conditions habituelles où se montrent les traits de ce visage.

Ainsi dans la plupart des peintures représente-t-on les arbres vus d'en bas parce qu'ils sont beaucoup plus grands que nous.

Mais le bon ange, aujourd'hui, me tient suspendu à la cime d'un chêne ; pas tout à fait la cime, celle-ci me domine encore, disons à cette place où le tronc éclate de toutes parts pour épandre de grosses branches éperdues qui, parvenues à l'extérieur de l'arbre, éclatent une seconde fois pour se ramifier encore plus vite en petites branches et celles-ci en brindilles. Cela ressemble à la renaissance infinie d'une image prise entre deux miroirs parallèles, où l'œil s'avoue vaincu dans une perspective inexorable : encore, il perçoit un arbre plus petit dans l'arbre précédent.

Au ras de ma fenêtre surgissent mille bras : les plus forts entrevus par intervalles, en profondeur, sous leur descendance, leurs terminaisons folles et ténues au-dehors. Activité fébrile des brindilles muettes, repartagées.

La pluie sans fin vole entre elles et moi. Gouttelettes subtiles, innombrables, qui traduisent un ordre secret réglant leurs mouvements d'ensemble, dociles toutes, de droite à gauche, de gauche à droite, un instant devenues fines bulles ascendantes avant d'être précipitées, rendues à la pesanteur. Ainsi, un vol d'étourneaux, l'hiver, incarne par l'obéissante chorégraphie de cent points noirs, un esprit habitant de l'air.

Le vent ébranle et repousse au bout de chaque branche les bouquets de brindilles. Ils lui résistent et se débattent comme un homme lui faisant front recule un instant, le souffle coupé. L'œil inquiet supplie la branche maîtresse d'un léger acquiescement garant de sa résistance souple, de sa participation à

la lutte où sont là-haut ses petits. Mais au contraire du sapin qui le domine, oscille et vibre tout entier comme un navire, le corps du chêne reste immobile et secret.

6-1-58.

***

Ce matin, il fait très froid, un vent glacial. Je rentre de la messe où j'étais entre Maman et Hervé pas très sage, mais quand même adorable. Je ne le lui dis pas, je lui fais les gros yeux.

Le moment que j'aime le plus : quand l'église se vide. J'attends que tout le monde soit sorti et que Maman ait amené Papa avec la voiture. Hervé fait le messager : « Bon-papa fait sa toilette. » On s'imagine que cela m'ennuie d'attendre. Au contraire.

Le silence que j'aurais tant aimé pendant la messe, le voilà. Je suis tout à fait bien, le poids des présences de tous ces gens derrière moi a disparu. Il ne reste que quelques fidèles. Même ridicules ou attendrissants, ceux qui ne sont pas pressés de quitter ce lieu, ils me deviennent chers. Car tous, j'en suis sûr, perçoivent à leur manière ce moment de silence, cet accord : « Seigneur, on est bien ici. » C'est une chose étrange. L'Église signifie assemblée, et je n'y suis bien que lorsqu'elle est presque vide. Alors, seulement, son âme devient perceptible, libérée, elle ose se montrer pour que nous nous mettions à son soleil.

Deux rangs devant moi, une jeune fille est restée. Elle a mon âge, je le sais parce qu'enfant, ma marraine m'emmenait le dimanche ou le jeudi chez ses parents. Leur maison est si loin dans mes souvenirs qu'elle est plutôt suspendue nulle part. La seule chose dont je sois sûr, est une théorie un peu effrayante de poupées et de masques javanais, suspendue aux poutres de la salle où l'on nous donnait un goûter. Et puis il y a eu un intervalle si long que nous ne nous saluons plus, bien que nous sachions l'un et l'autre qui nous sommes. Elle a un visage, « Madame de Staël », épithète que je place, je ne sais pourquoi, sur certains visages féminins dont la beauté ne réside pas dans les traits, mais dans un affleurement mobile et vif de l'intelligence prête à saillir comme une flèche volontaire.

Pourquoi demeure-t-elle? Ce sont plutôt les dames âgées et noires qui restent après la messe. Je baisse le nez dans mon missel pour éviter de la regarder quand elle partira.

Tout à coup sans aucun signe précurseur, sans préparatifs,

elle quitte sa place. Et ce bruit m'est délicieux car il est celui du sabot délicat et nerveux d'un cheval de sang. On n'entend plus jamais cet appel joyeux sur les pavés des rues et il faut, pour le connaître maintenant, qu'une certaine femme, de ses talons fins, frappe légèrement et précisément, avec un juste rythme, les dalles d'une église déserte pour que cette sonorité existe.

Un peu plus fort eût été grossier. C'était juste l'équilibre et un fort joli cheval.

Décembre 58.

***

Des rectangles intensément sombres crèvent la façade d'en face, par-delà les jardins.

Toutes les couleurs semblent avoir froid et la muraille laisse deviner un sang venu, monté à sa peau grise que dore d'un jaune à peine vert le pollen du soleil. La neige, tombée cette nuit, a surpris mes yeux entrouverts et gainé mon cœur de cette même joie inexplicable qui fait courir et s'exclamer mes neveux, d'une fenêtre à l'autre, comme moi-même enfant. Les femmes n'enfantent que la nuit, ou presque. Ainsi, le plus souvent dans son mystère, la neige est mise au monde, et la terre nouvellement née, le matin, nous emplit d'un bonheur pur et fragile. Quelques heures d'activité, quelques heures de jour suffisent pour la blesser, pour que nous assistions, navrés, à cette déchéance, à cette maladie, à cette lèpre qui enlève aux toits, aux arbres, à la terre son épiderme céleste.

Pourtant, ne détourne pas les yeux de la maison ensoleillée qui revient à son apparence habituelle. Là, dans un rectangle où le noir découpe durement la tendresse du soleil, il se passe quelque chose. Une main tenant un chiffon, le secoue, puis tire à la lumière l'homme occupé de son ménage. Il regarde penché en avant. A-t-il vu? Personne ne le saura jamais. A nouveau le rectangle immobile est rendu au silence obscur. Mais tu sais maintenant que l'ombre n'est pas l'ombre, celle enseignée jusqu'ici. Tes yeux ont vu, ont palpé sa surface, ce voile ténu à l'inimaginable, dur et précis comme une lame de cristal noir où l'homme, aventuré, fut découpé en un clin d'œil, comme « la femme en morceau ».

20-1-58.

***

Cette mince ligne noire sur la toile blanche. On s'avance dans un paysage qui n'a l'air de rien, anodin, une petite rue

déserte qui tourne là-bas, au fond, après l'arête du dernier mur éclairé sur le rideau d'arbres noirs.

C'est là qu'elle est. Cette petite ligne stridente, isolée, étrangère, méconnaissable sur le blanc de la toile, intolérable, incroyable, et pourtant c'est elle que je dois poser. Comme un explorateur dans une forêt immense, inconnue et hostile dénombre l'innommé, l'arbre qu'on prendrait pour un arbre et n'en est plus un, comme le premier homme tout nu, tout seul devant ce monde, devenu familier après des siècles que les hommes de génération en génération en hochant la tête ont répété : « C'est bien ça, c'est bien ça », pour se rassurer devant cette terre à jamais inconnue, son domaine.

Juillet 57.

JEAN COLIN.

« La Roue »

LE CORPS

Cette machine
hantée
par les coups sourds
des turbines,
d'un moteur babylonien, péruvien, asiatique,
unique,
et plus lointain, perdu dans la chair
qu'une histoire antédiluvienne ;
cette très ancienne
roue qui tourne et qui entraîne
les secondes dans les catacombes
d'un gouffre intérieur ;
ce corps battu, meurtri, pétri
du dedans où tout s'engrène,
se noue et se dénoue
à huis clos selon
des rites hypodermiques, interstellaires
où sont célébrés les mystères,
sans nous.

***

AGATE

Quand il fut midi sur l'étang
d'un bleu sec, altier, d'étincelle,
le héron s'envola.
Alors deux hommes se glissèrent
par la Porte de l'Est
où les feuilles tombées des érables
bruissaient comme une fourmilière.
Leurs pieds de gong funèbre
battirent le bois des planchers ;
ils abordèrent dans l'île
de mon sommeil
et refermèrent le piège
d'un lacet de soie.

***

XXVIe VARIATION GOLDBERG

Sur des falaises de cristal
où le vent déploie des voilures de soie,
de pures membranes, comme de songes
la pulsation ouverte et refermée entre deux eaux
logiciennes, désertiques, païennes,
l'ombre d'un loup-cervier.

***

Fleur mouchetée, orchis vénéneux,
il bâille son bâillement perfide
de fille ennuyée, il argumente
de sa voix muante jetée comme un pont
sur des abîmes, comme fil d'araignée infaillible
qui accroche dans l'air son corps sans support ;
il fait vibrer des zones maudites.

***

Son poitrail de neige frôle le vide ;
sur la cime, Orphée-Morphée, sa silhouette grandit ;
son sourire dévorant pateline
et tend l'oblique de l'œil clos à demi.
L'ire dont il jouit oriente vers le « non »
de la condamnation
son oreille qui vire en arrière,
avec les dards noirs
de la houppe mortuaire.

***

Il expose, il impose
les abyssales modalités de sa beauté
et de sa perfection les lois.
Il est plus clair que l'évidence.
(Affres et stupeur de damné !
Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?)
Et quand se défont les termes
de ce persiflage de sirène,

louvoyant, il en reprend le déroulement implacable
qui, de cours en décours, remonte et gagne,
avec l'aisance de la mémoire et de la connaissance
jusqu'au détroit du souffle,
jusqu'au nœud même de l'agonie.
(Tel le vîtes-vous à Gethsémani?)

***

Sa voix couvre
le chant des cataractes dissonantes,
faussées, tordues, aveuglées
comme des clefs qui ne vont plus.
Dans le silence de forge,
dans la fumée tournoyante,
les sommets sifflent, montrant
la ruée des crocs, l'instrument
de l'extase immense.

***

Cette face interdite, ces mots limpides, cette faim-mélodie
que la neige recueille comme dans un surplis
et gardera purs, à travers le charroi, l'arroi,
le bruit des voix, des limes, des fers,
des chavirements, des trépassements et des convois funèbres,
cette Face serait-elle
celle de la vision ultime?

SIMONNE JACQUEMARD.

Villages et villes

La feuille d'octobre sur l'abreuvoir
Où surnageaient aussi des pommes.
Autour d'un pressoir
Vineux quelques hommes.
Des nuages blancs dans le ciel bleu,
Une douceur à laquelle il faut croire.
Sous une vitre un chat, une femme, du feu...
Des vaches venaient boire,
Les yeux fermés ; une église aux murs froids,
Furtive la prière
Comme le sable aux doigts.
Un enfant jouait avec une pierre

***

La face du vent dans les feuilles
Violette comme l'orage
Et quelque abeille sans courage
Aux doigts jaunes des chèvrefeuilles.
Écoute s'il pleut, dit l'oiseau,
Mais on n'entend que le ruisseau.
Aux chèvrefeuilles dort l'abeille,
Une fille dort sans corsage,
Son bras nu cachant son visage,
Beau fruit dont l'ombre est la corbeille.

***

L'odeur et le rythme des trains,
Et de plus loin qu'il me souvienne
Jusqu'au jour où, serrés les freins,
Il faut que de tout l'on revienne.

***

Près de l'église sans dimanche
Sous un préau de vieux tilleuls
Se serrent, se serrent bien seuls
Une amoureuse en robe blanche,

Un amoureux vêtu de noir,
Et l'amoureuse est toute rose
Et l'amoureux reste morose,
Une rose aux ombres du soir.

***

Le vieux cocher coiffé du melon noir
Descendait l'escalier... Depuis combien d'années
Était-il mort?... Que de robes fanées
Sur les chevaux et du matin au soir

Combien de jours à travers nos demeures
Sans rien pouvoir à leur écoulement!
Je me souviens de son enterrement,
Vieux cocher gris... les mites et les leurres.

***

Dans les vignes une maison
Et trois cyprès indifférents à la saison,
La maison du vent et des pierres
Sous ses volets, mortes paupières.
Un soc rouillé,
Un mur souillé
De fientes blanches. Personne
Mais sous le poing du vent résonne
Comme la route sous les fers d'un cavalier
Un vieux couvercle suspendu dans le figuier.

***

J'ai rencontré dans la rue
Avec ses bas de travers
La démente aux rubans verts
Et l'averse tombait drue
Comme du ciel des hivers.
Des bois cernent ce village,
Toute une nuit de feuillage
Que traversent les piverts.
Le granit de la fontaine
Plaît aux doigts et l'œil pervers
Au lavoir surprend l'envers
D'une jupe de futaine.

***

L'oiseau cinglant vers l'Espagne
Et la fleur rouge qui gagne
Chaque jour sur le ravin
L'automne approche et au vin
Qui semble ainsi se répandre
L'autre fleur mêle une cendre
Plus sensible à nos regards
Sous le couvert des fayards.

***

Demander à la scabieuse
Le secret de ses propres pensées,
Au grillon le déni d'une journée heureuse
Quand toutes lampes sont baissées
Et que l'automne est là, les adieux, mains pressées...
Une feuille peureuse
Sous la porte, grillon des tristes confidences,
Et le vent au grenier frappant sourdes cadences.

***

Les fauteuils du jardin sont vides.
Les mères, les tantes en robes d'autrefois
Sont là pourtant et je les vois.
Si le ciel est trop bleu sur les vignes
C'est de tristesse peut-être
Comme la lueur à la fenêtre
De la chambre qu'on n'habite plus
Et où l'on met le maïs qui s'égrène.
Le vieux parc étouffe... Il y traîne
Des odeurs sèches, des vols de draine...
Cercles de hauts buis où tout est reclus.

***

Alors que l'air a goût d'absinthe
Les colchiques
Anachroniques
En robe de Semaine Sainte
Veillent l'automne et ses octobres.
De mots superflus soyez sobres,

Poètes, car le temps vous presse
Et la fleur mauve est vénéneuse
Dont meurt le bétail qui la paisse
Sur le pré qu'ombrage l'yeuse.

***

Dans le cloître ombre d'absence
Et la rose du silence...
Robes noires au soleil
Où tout insecte est vermeil.
Se pourrait-il que la pierre
Elle-même fût prière,
La pierre nue où ma main
Se repose?... Dur chemin...
Avec l'épine c'est elle
Qui nos efforts renouvelle...
Rose, pierre et tout ce bleu
Où se dérobe le feu.

***

Arles d'automne.

Parmi le feuillage doré
Qui sous le vent mouillé frissonne
La nudité d'une colonne
Apparaît... n'est-ce un corps moiré?...

Tandis que la ville d'automne
Au soir du marché peu à peu
Se retrouve seule et le feu
De ses arbres sous un ciel jaune

S'éteint lui-même mais encor
La blanche colonne refuse
L'ombre où quelque face camuse
Contemple l'antique décor

***

Ouchy.

Blondeurs au restaurant du Port
Tandis qu'il pleut sur la Savoie.
Le ciel est noir, le vent est fort,
Sur le lac la barque louvoie

Et l'un de nous dit un poème
Où des jeunes filles en blanc
Se couronnent de chrysanthème,
Mais le poème est moins troublant

Que la serveuse qui l'écoute,
Si charnelle, au regard absent...
Dehors le feuillage s'égoutte,
Et la barque toujours dansant.

***

Saint-Flour.

Tard à la porte du couvent
Se pressaient des pensionnaires.
La lune dansait dans le vent,
Des offices du soir sonnèrent.

Éliane avait quatorze ans,
Sous l'uniforme bleu marine
Rose était drue... Aux cieux luisants
Dans un silence de clarine

Comme un grand-duc se profilait
La cathédrale sous la roue
Des étoiles et à la proue
Du haut bord que la nuit moulait

Tandis que la fête foraine
Sous ses vertes bâches dormait,
Que la porte se refermait
Sur Éliane, Rose, Irène.

***

C'était peut-être à Chambéry...
La rue était blanche, il neigeait
Et sous un beau porche songeait
Un être sans âge qui rit

A mon approche. Des bas noirs
Emplissaient toute une vitrine.
De sa main sous la pèlerine
L'inconnu me les faisait voir.

Dans le vertige des flocons
C'était comme le french-cancan...
Un vieux à toque d'astrakan...
La neige fourrait les balcons.

JEAN LEBRAU.

Attente du salut et collectivisme

Nous ne considérons pas ici le collectivisme comme système économique opposé au capitalisme et entrant en concurrence avec lui, et notre dessein n'est pas de comparer, du point de vue du rendement, deux ordres économiques. Sur ce terrain, la seule réponse valable est celle des faits eux-mêmes ; le combat homérique concernant les progrès du communisme comparés à ceux de la libre entreprise demeure par conséquent antérieur à notre problème, car il s'agit essentiellement, à ce niveau, de confronter des productions, de considérer des questions de technique et d'investissement. On ne peut méconnaître cependant que le jeu des pourcentages d'accroissement obtenus par le communisme conduise à supposer que, dès lors que l'avenir du communisme se cherche et se trouve sur le terrain économique, c'est sans doute le signe que ses motivations idéologiques perdent de leur force affective et que la prétention du collectivisme à sauver les hommes se réduit à la promesse de leur assurer un niveau supérieur de bien-être. Dans la terminologie de Karl Mannheim, on dira qu'à mesure que l'utopie originelle est davantage aux prises avec le réel, elle prend davantage le caractère d'une idéologie flottante, encore utilisable pour le travail d'agitation et pour les discours de Jubilés, mais sans portée immédiate en ce qui concerne les faits réels. A la longue, sous l'influence des événements, l'idéologie se dégrise, et elle connaît, elle aussi, une sorte de sécularisation. A un certain stade d'évolution, elle n'apparaît plus que comme une « fièvre de croissance ».

Une preuve nous en est fournie aujourd'hui par l'attitude nouvelle de la social-démocratie occidentale et du travaillisme anglais, qui renoncent aux mots d'ordre de la socialisation et du collectivisme. Lorsqu'ils s'efforcent de trouver pour le socialisme de nouvelles formulations, sociaux-démocrates et travaillistes renoncent à leur ancienne attente du salut. Dans ses *New Fabian Essays* (Londres, 1952), Crossman, par exemple, définit le socialisme comme un humanisme critique en action. Pour des générations de travailleurs le collectivisme avait représenté une religion sécularisée ; il a renoncé désormais à pareille prétention.

On ne doit pas méconnaître que, de son côté, la conception libérale du monde a subi un destin analogue. Même les partisans les plus radicaux du « laisser-faire » ont cessé aujourd'hui de se référer à la « main invisible » dont parlait Adam Smith, au finalisme providentialiste d'un Frédéric Bastiat, aux « harmonies préétablies » qui devraient s'instituer « d'elles-mêmes » sous l'effet des intérêts individuels et de la concurrence. C'est sur le terrain de l'expérience et de la réflexion qu'un auteur tel que Ludwig von Mies cherche des arguments en faveur du « laisser-faire ». Le même destin semble réservé, pour les collectivistes, aux thèmes du salut et de la libération. Aucune supériorité matérielle par rapport au capitalisme, de quelque façon qu'on la mesure et qu'on l'apprécie, ne saurait valider la croyance dans le collectivisme en tant que rédemption de l'humanité. La chose est sûre pour les pays du monde occidental ; chez les peuples sous-developpés d'Asie et d'Afrique, le collectivisme garde encore son prestige utopique et eschatologique. En U.R.S.S., le jour approche, selon toute vraisemblance, où le communisme perdra sa saveur idéologique et finalement jusqu'à sa respectabilité. Il n'y a là rien de fortuit ; aujourd'hui comme autrefois, l'infortune particulière de toutes les théories collectivistes du salut tient à ce qu'elles cherchent la libération de l'homme sur le terrain économique, c'est-à-dire à un niveau où, par nature même, on rencontre la pénurie. Même une économie aussi riche que l'américaine prend conscience aujourd'hui qu'elle ne saurait échapper à cet horizon de pénurie ; à peine une limite franchie, elle se heurte à une nouvelle. Dans son effort incessant pour en venir à bout, elle use elle-même de la pénurie et de la cherté croissante du travail comme d'un moyen requis pour étendre le bien-être. Mais le travail est le facteur capital de toute richesse sociale ; en le restreignant, on rétrécit les limites du bien-être possible.

***

Le thème de cet exposé concerne les poussées et les promesses utopiques et idéologiques par lesquelles, depuis cinq générations, la houle collectiviste a tenu en haleine le monde occidental. L'objet de notre discussion, c'est le collectivisme en tant qu'il constitue, à titre de théorie sécularisée du salut, l'une des formes tardives du pélagianisme occidental. Les théories de ce genre n'ont pas manqué depuis la fin du Moyen Age ; en ce temps-là, elles se nourrissaient encore de thèmes religieux et moraux. Il suffit de rappeler Thomas Münzer, les Anabaptistes, les Lollards, et surtout la « Jacquerie » de 1358, ce grand soulèvement des paysans de l'Ile-de-France. Mais,

depuis l'époque des Lumières, en France et en Angleterre, la référence aux thèmes chrétiens s'est fait de moins en moins sentir ; la foule des visions du monde apparues depuis lors a trouvé son orientation au sein des *data* temporels et spatiaux.

Jules Monnerot (*Sociologie du communisme*, 1952) voit essentiellement dans le collectivisme, dans le communisme actuel, un « nouvel Islam ». Effectivement le communisme est une foi fanatique, qui, armée du feu et du glaive, menace les frontières du monde non-communiste, tandis qu'à l'intérieur même du communisme, grâce à des liquidations massives, à des camps de concentration, à des « lavages de cerveau », elle impose la soumission et le conformisme. Comme l'Islam, elle ne connaît qu'un seul Dieu, le matérialisme dialectique, qu'un seul prophète, Karl Marx, qu'un seul Livre saint, *le Capital*, qu'un seul peuple saint, le prolétariat. Comme l'Islam, elle dispose d'une vérité infaillible et sa mission est de répandre cette vérité à travers le monde entier. Un seul trait distingue le communisme de l'Islam : son caractère gnostique. Sa foi est un savoir. La dialectique lui fournit la clé magique de tous les mystères de l'être.

Le collectivisme moderne est l'un de ces mouvements historiques qui sont nés originairement d'une protestation. Son front d'attaque est dirigé contre le capitalisme libéral. A cet égard il importe cependant d'être prudent. Voici longtemps déjà que Fedor Stepun définissait le libéralisme et le socialisme comme des frères de lait ; l'un et l'autre se nourrissent, en effet, aux mêmes sources. S'il est certain que le communisme a trouvé une stimulation dans les phénomènes concomitants que représentent la percée du capitalisme libéral et la destruction, par ses soins, des anciens ordres, il n'est pas moins certain que lui-même, exactement comme le libéralisme, doit sa force première à la philosophie des Lumières et à l'attente messianique qu'elle implique. Mais, puisque la « main invisible » qu'invoquait Adam Smith a échoué dans l'institution d'une harmonie préétablie, qu'elle n'a pas réussi, par conséquent, à obtenir, par le jeu des intérêts égoïstes et de la concurrence, le juste prix des marchandises et des salaires et que la raison de cet échec fut attribuée à la propriété privée des moyens de production, alors naquit la protestation collectiviste. Ainsi, dès l'origine, le collectivisme, comme religion sécularisée de l'Occident, portait en lui le même virus infectieux dont souffrait le libéralisme : la croyance que l'homme et la société peuvent se sauver par leurs propres forces, soit au moyen de la raison, soit, comme le pense Marx, parce que le processus même de l'histoire

mène à la délivrance. La propriété privée, dont toute l'expérience historique montre qu'elle constitue la sauvegarde de la liberté humaine, apparaît ici dialectiquement comme la source originelle de la servitude ; sa suppression signifie, dans la perspective communiste, le règne de l' « émancipation », grâce à laquelle, libéré de l' « aliénation », l'homme se retrouve lui-même.

Les idées et les valeurs essentielles du marxisme appartiennent à l'arsenal des Lumières, dont le père de Marx était profondément imbu. Il suffit au fils, étudiant à Berlin, d'entrer en contact avec Hegel et la gauche hégélienne pour apprendre que la « raison », chère aux philosophes des Lumières, n'était pas une puissance créatrice ; cette puissance, Marx la découvrit alors dans la dialectique matérialiste. A Paris les socialistes français lui apprirent à considérer la propriété privée comme le foyer des contradictions sociales. Le Musée britannique lui enseigna l'économie politique de l'époque. Il avait ainsi rassemblé tous les éléments de son système.

Comme le libéralisme, le collectivisme a pris, dans l'ordre des visions du monde, des formes très variées. Du tronc de la philosophie des Lumières sont nés beaucoup de rejetons. Certains se sont flétris, comme l'anarchisme ; mais le tronc lui-même, entre temps, a succombé au désenchantement. Dans son livre *El Espectador* (Madrid, Bibl. Nueva, 1950), Ortega y Gasset parle des « grandes phrases » qui, depuis la fin du XVIIIe siècle, avaient tenu en éveil l'esprit occidental ; elles ont fait leur temps ; nous sommes dégrisés et mûrs pour le règne de la « sinceridad », de la franchise à l'égard de l'être. En parlant de « désenchantement », Max Weber exprime une idée analogue ; les professeurs américains Dahl et Lindblom parlent du « dead alley » — de l'impasse — où se trouvent aujourd'hui libéralisme et collectivisme. Ainsi les pseudo-religions séculières des XVIIIe et XIXe siècles ont-elles connu à leur tour une nouvelle sécularisation. Elles vivaient encore de puissances issues d'une foi et d'une bonne volonté religieuse qui n'ont cessé depuis lors de s'affaiblir dans le monde occidental. Le flux de cette interprétation purement séculière de l'être, pour laquelle le XIXe siècle a forgé le terme « vision du monde », s'est perdu, ou est en voie de se perdre, dans un delta plus ou moins stagnant. C'est une simple question de temps que le communisme lui-même soit mûr pour un pareil destin, et finalement tous ces peuples dont aujourd'hui le communisme ou le capitalisme occidental dissolvent des liens religieux, sociaux et culturels datant de plusieurs millénaires.

La conception purement séculière du salut de l'humanité est fort bien résumée par le terme même de « vision du monde ». Dans son livre *le Danger religieux* (Fribourg, 1904, pp. 106-107), Albert Maria Weiss s'est occupé quelque peu de l'histoire de ce terme. Il affirme qu'au temps où il étudiait dans les universités allemandes, entre 1860 et 1866, et entre 1869 et 1870, ou bien on ne le connaissait pas du tout, ou bien on ne l'employait que de façon exceptionnelle. D'après ses souvenirs, le mot « Weltanschauung » n'est devenu à la mode que vers 1880. Weiss convient cependant qu'on le rencontre déjà sous la plume de David Friedrich Strauss, au deuxième paragraphe de son livre *l'Ancienne et la nouvelle foi*. Quoi qu'il en soit, en face de la religion, laquelle signifie liaison avec le surnaturel, en face, par conséquent, du fait objectif de la dépendance de l'homme par rapport à une puissance qui le dépasse et qui transcende les ordres et relations institués par l'homme à son propre niveau, la « vision du monde » met l'accent sur l'élément subjectif, sur l'homme comme mesure de toutes choses, sur l'homme qui affirme son autonomie, considère le monde comme un être physique et cherche à l'interpréter selon ses propres étalons. Mais comme l'homme, même limité au plan terrestre, est une catégorie équivoque et ambivalente, il existe nécessairement une pluralité de visions du monde ; au début du siècle, Karl Lamprecht parlait à bon droit du « bazar des visions modernes du monde » ; et, dans son livre *Vision du monde*, à la veille de la première guerre mondiale, Bruno Wille présentait un arc-en-ciel étonnemment varié et contradictoire. Pour reprendre un mot de Spengler, la pluralité des visions du monde modernes trouve son correspondant « homologue » dans cette bigarrure des cultes religieux qui caractérise la Rome post-républicaine et singulièrement le Bas-Empire.

***

Comment se fait-il que des philosophies sociales du genre du libéralisme et du collectivisme aient pu atteindre à la dignité d'une théorie du salut? Pourquoi le collectivisme à ses débuts a-t-il pu assumer les caractères d'une religion séculière, d'une gnose libératrice? Il ne suffit pas d'invoquer les tendances métaphysiques toujours vivantes au cœur de l'homme ; c'est passer à côté de ce qui est ici l'essentiel. On touche davantage à la véritable réponse en se rappelant que le collectivisme, sous sa forme occidentale, constitue une vision du monde dont le caractère déterminant profond est la *sécularisation*. C'est dans le processus de sécularisation

qu'on trouvera évidemment l'explication ; il vaut la peine d'y regarder de plus près.

Le concept de sécularisation n'a de sens que si l'on saisit que par lui des idées et des représentations appartenant à un domaine non-séculier sont transférées dans le domaine séculier. Sous la Rome républicaine *sæculum* désignait une longue période de temps ; avec les empereurs, cette période se concrétisa pour désigner un siècle. Lorsque les communautés chrétiennes rencontrèrent, à Rome et dans l'empire, une vive résistance du pouvoir laïque, le concept de *sæculum* prit le sens de « monde », c'est-à-dire de réalité temporelle hostile, sinon à fuir. Opposé à *Æternitas*, c'est-à-dire à la communauté ecclésiale des saints, le *sæculum* devint le *temps du monde*, en face du *temps sacré* de l'Église. Lorsque l'Église l'emporta finalement, avec Constantin, l'ancienne opposition entre *sæculum* et *æternitas* fit place à la distinction entre le *temporel* et le *spirituel*. Le *sæculum* fut à son tour investi par l'Église ; l'éternité dès lors apparut comme *omnia sæcula sæculorum*. Le moine devenu clerc dans le monde fut un prêtre séculier. C'est en ce sens que le droit canon a entendu, et continue d'entendre la sécularisation. Au traité de Westphalie, le délégué français usa du terme de sécularisation pour désigner le transfert de biens ecclésiastiques aux princes, et cet usage est encore en vigueur. Depuis la fin du XIXe siècle le terme est de plus en plus souvent appliqué aux domaines spirituel et moral ; sécularisation désigne aussi maintenant le processus par lequel l'esprit occidental se détourne du spirituel pour s'attacher aux choses qui sont liées au temps et à l'espace, au *sæculum*. Usage légitime, car, du point de vue formel, c'est bien le même processus qu'on trouve dans la sécularisation des biens de l'Église comme dans ceux de l'esprit. Sécularisation signifie toujours transfert dans le siècle de quelque chose dont le lieu naturel n'appartient pas au siècle. Ainsi la sécularisation se présente aujourd'hui sous deux formes : comme translation (passage de biens ecclésiastiques entre des mains laïques) et comme transcription (report de domaines et de valeurs de l'ordre de la foi sur le plan, purement spatial et temporel, de la nature et de l'histoire).

C'est cette seconde forme qui nous intéresse ici, en tant que cette transcription tend au collectivisme. Nous voudrions comprendre les origines de cette prétention de salut et de libération qui porte et qui accompagne la vague collectiviste. Il est bien clair que cette prétention ne saurait se déduire du collectivisme à titre de simple système économique, dans un domaine par conséquent qui exige une attitude raison-

nable en face de moyens limités. Là, on ne peut attendre ni salut ni délivrance, mais plutôt une lutte pour le partage de biens en quantité insuffisante.

Il importe de noter quel est le porteur de la transcription. Alors que, sous le règne de l'universalité catholique, le *clericus* était le personnage principal, dominant la vie et l'esprit, et déterminant les valeurs, c'est bien entendu l'*anti-clericus* qui incarne ici la protestation. En règle générale, il s'agit donc d'un laïc. Par son entremise, à la figure cléricale du monde se substitue une figure laïque. Nous le définirions lui-même comme un *clericus laicus*. De la sorte, au lieu d'insister sur l'élément d'antagonisme nous mettons en lumière l'élément positif du personnage, l'aspect laïque du monde. Entre les deux figures sociologiques du clerc et du laïc, la tension et le conflit ont constitué un processus de longue haleine avec des fortunes variables, et ce processus appartient au grand drame qui caractérise la naissance de l'esprit occidental.

Le *clericus laicus* se contente originairement de protester de façon occasionnelle, dans des cas particuliers ou sous le manteau ; ensuite de façon plus ouverte, surtout lorsqu'il bénéficie de la faveur et de la protection de tels ou tels princes ; finalement, à l'époque des Lumières et sous le règne du scientisme moderne, il émet la prétention souveraine d'exercer une primauté quant à l'orientation des esprits. Dans ce processus, le marxisme joue un rôle particulier : c'est par lui que la plus grande partie des travailleurs a été gagnée, elle aussi, à la sécularisation de l'esprit et au scientisme. Ce n'est point un hasard si Marx a prétendu que le socialisme était une « science ».

***

Si c'est donc le *clericus laicus* qui effectue la transcription au profit du *sæculum*, quels sont les éléments et les thèmes de la sphère religieuse et théologique qu'il vire au compte du temps et de l'espace, de la nature et de l'histoire? On ne peut le dire en quelques mots et les possibilités, à cet égard, sont multiples. Quoi qu'il en soit, on osera l'affirmer, la chrétienté latine a marqué le monde occidental d'une empreinte fondamentale, et c'est à l'intérieur de cette empreinte que le *clericus laicus* lui-même se meut spirituellement. Sans doute pouvait-il trouver sa propre détermination dans la philosophie grecque, mais le plus profond de cette philosophie avait passé lui-même dans le christianisme et s'y était fait sa place sous une empreinte chrétienne. C'est seulement à une phase très tardive de sécularisation, à mesure que la pensée séculière s'éloignait de ses origines pour obéir à sa

logique propre, et surtout lorsqu'elle eut pris clairement conscience de sa propre dépendance par rapport à l'héritage religieux du passé (Nietzsche, Sartre), que l'esprit séculier brisa presque complètement avec l'empreinte chrétienne fondamentale. Mais, à ce niveau, la sécularisation a perdu sa substance et son élan.

Abstraction faite de cette phase tardive, on peut admettre que, formé et pénétré par plus de mille ans de christianisme, l'esprit occidental a été marqué d'une certaine empreinte, que je propose d'appeler *catégoriale*. C'est, par conséquent. *à l'intérieur même de cette empreinte catégoriale* que s'effectue la sécularisation de l'esprit occidental. Nous pouvons maintenant revenir à la question que nous nous étions posée : parmi les éléments très variés qui constituent la religion chrétienne, quels sont ceux que le sécularisme occidental a transcrits dans le *sæculum?* Notre réponse ne peut être qu'une esquisse et nous la présentons sous toutes réserves :

1º Ce qui a été emprunté à la théologie judéo-chrétienne et versé au compte du *sæculum*, c'est d'abord l'idée que l'homme vivait originairement dans le statut de la justification, que le péché originel l'a arraché à ce statut, le condamnant à la douleur et à la peine, au conflit et à la lutte, mais qu'il a reçu en même temps la promesse d'un jour de gloire où il serait sauvé et délivré. John B. Bury (*The Idea of Progress*, McMillan, Londres, 1932) a montré que la conception d'un progrès linéaire de l'humanité était inconnue de l'Antiquité classique comme du Moyen Age. Sans doute les Grecs (Eschyle, Euripide, Platon) ont-ils admis l'idée d'une croissance de la civilisation, mais non celle d'un progrès linéaire. Nous connaissons mal les spéculations d'Héraclite, de Pythagore et d'Empédocle ; mais l'ébauche, chez Platon, d'une philosophie de l'histoire met en lumière la marche et les notions fondamentales de la pensée grecque. Pour lui, le monde a été fabriqué par Dieu et c'est de là que vient sa perfection ; mais c'est un monde périssable et qui porte en lui le germe de la déchéance. Lorsque ce germe se développe, la divinité perd le contrôle des choses ; l'ordre se défait et le chaos s'installe progressivement, jusqu'à ce que la divinité remette en place les conditions originaires. Le processus historique est donc conçu ici comme *cyclique*. Chez Aristote aussi, le changement dans l'ordre des choses apparaît comme dangereux : il faudrait qu'il fût aussi rare que possible et de minime portée. D'où l'admiration des philosophes grecs devant la cité spartiate (*République* de Platon). Cette conception antique du cycle trouve son expression la plus rigoureuse

dans la quatrième Églogue de Virgile. On lit chez Marc-Aurèle : « Un homme de quarante ans, même moyennement doué, a fait probablement l'expérience de tout ce qui est passé et de tout ce que l'avenir peut apporter, tant le monde est uniforme. »

L'irruption de la théologie judéo-chrétienne a mis fin à l'interprétation cyclique de l'histoire humaine. Dès lors, cette histoire est orientée vers une fin ; elle devient un « procès » dans l' « économie » du salut humain. La venue du Christ dans l'histoire, sa Passion et son Retour sont les épisodes dramatiques essentiels de l'histoire humaine. La Providence apparaît comme la puissance rectrice de l'histoire. L'histoire devient un phénomène unique, qui se réalise dans *cet* éon et ne recommencera pas.

Cette interprétation théologique de l'histoire trouve sa transcription séculière dès la dernière période de la Renaissance, mais surtout depuis la fin du XVIIIe siècle. L'idée d'une « perfectibilité » de l'homme s'applique désormais à l'homme qui cherche sa perfection dans le temps et l'espace. Vulgarisée, cette notion devient plus tard celle du « progrès » : c'est Condorcet qui, pour la première fois, l'applique à l'humanité, et elle est ensuite élaborée de façon systématique par Comte et par Spencer. Chez Marx, sous l'influence de Hegel, l'idée de progrès prend le déguisement de la dialectique matérialiste ; il ne s'agit plus dès lors d'un mouvement linéaire, mais, grâce à la thèse de la nécessité historique, la signification matérielle du progrès est encore plus fortement soulignée.

Dans sa *Tragédie de l'humanisme* (*Vérité et Mensonge dans l'image occidentale de l'homme*, 2e éd., p. 54), Heinrich Weinstock fait observer qu'à travers l'idée d'un « Empire millénaire » la tentative reparaît toujours d'instituer sur terre le Royaume de Dieu. De Joachim de Flore et des Anabaptistes à Marx, Staline et Hitler, il s'agit toujours de tenter d'instaurer un « saint Empire » séculier. L'eschatologie augustinienne dégénère en millénarisme ; mais, avec ses promesses utopiques, ce millénarisme remplira le vide insupportable que devait nécessairement produire la destruction de la Promesse chrétienne : « Même une fois disparu ce qui en était la vraie substance, la conception augustinienne reste formellement vivante ; le rythme ternaire de l'état paradisiaque, du péché et de la rédemption s'est seulement sécularisé en état de nature, en corruption civilisatrice et en réconciliation de la nature et de la culture, selon le schéma de Rousseau, auquel ses successeurs n'ont apporté que des retouches » (*loc. cit.*, pp. 171-172).

Toute la philosophie sociale moderne reste, de façon ou d'autre, liée à l'empreinte catégoriale, soit par l'idée de perfectibilité humaine, soit par celle de progrès, soit par celle d'une lutte de classes conduisant progressivement à l'émancipation, soit par toute autre voie. Le moteur du salut séculier peut se trouver dans la raison éclairée, dans la dialectique historique, dans l' « esprit du monde » hégélien revenant sur lui-même, dans le prolétariat, dans la race ; de toute manière, il exprime, héritée de la théologie de la rédemption, l'idée directrice — sécularisée — d'un salut de l'humanité dans l'espace et dans le temps, dans la nature et dans l'histoire. La dialectique de cette sécularisation implique que la foi en l'émancipation de l'homme, la croyance qu'il sera sauvé ici-bas, se heurte violemment à la réalité. De ce heurt naissent des courts-circuits comme le pessimisme et le scepticisme, mais qui ne brisent jamais la masse du flot principal. Il est remarquable que ces courts-circuits appartiennent à la phase tardive de la sécularisation (Schopenhauer, Eduard von Hartmann).

La transcription de la théologie dans les catégories de l'espace et du temps entraîne l'élimination progressive du surnaturel, le rejet hors de l'histoire de la Providence divine et de toute destinée transcendante promise à l'homme et à l'humanité. L'espace et le temps apparaissent dorénavant comme les seules limites à l'intérieur desquelles se puisse concevoir l'homme. La catégorie dominante devient celle du mesurable, du quantitatif. Dans cette perspective, le monde des idées et des valeurs humaines se présente comme une simple superstructure surajoutée au réel, comme une simple *doxa*. Ce n'est pas à dire que ce monde soit nécessairement dévalorisé ; le débordement de l'individualisme a mis tout au contraire l'accent sur la valeur du subjectif. Mais ce subjectivisme a sa dialectique propre, précisément parce qu'il se heurte aux limites spatialo-temporelles de l'homme. Et la chose est particulièrement vraie lorsqu'on insiste davantage sur les valeurs correspondant aux choses qu'on peut posséder, qu'on peut exploiter, dont on peut jouir, qui appartiennent par conséquent à l'ordre économique. Lorsque la pauvreté et le besoin apparaissent comme des péchés sociaux, c'est la « société » qui, pour la vie que mènent les hommes les uns avec les autres, devient le pivot de toute critique et de toute réorganisation.

Dès lors, à l'horloge de l'histoire, l'heure du collectivisme a sonné. Dans sa rencontre avec le réel, il déchaîne un ensemble de thèmes pathétiques applicables à tout ce qui est pondérable, mesurable et dénombrable, à tout ce qui se possède,

tout ce qui s'exploite, tout ce dont on jouit. Ce faisant, il prend au sérieux le privilège exclusif de l'espace et du temps, la quantification de l'être. Désormais l'homme, lui aussi, et les rapports humains deviennent des quantités, des variables dépendantes dans le processus collectif. Le collectif, de qui l'on attend le salut, engloutit dans sa prétention universelle l'ultime sens de ce salut.

2° A l'héritage de l'empreinte catégoriale d'origine chrétienne appartient, en second lieu, l'idée d'humanité. Elle est donnée, pour les chrétiens, comme la totalité des hommes née de l'acte créateur de Dieu et ordonnée à une même fin transcendante. Elle procède de la Paternité divine et se situe dans la Fraternité du Christ ; elle est vivante dans l'unité du baptême et de la « sainte attente ». Le même ordre sotériologique unit les générations passées, présentes et futures. La sécularisation fait passer cette idée chrétienne de l'humanité sur le plan de l'espace et du temps, de la nature et de l'histoire. Au lieu d'être ordonnée à un au-delà, l'humanité n'a plus désormais qu'une quelconque destinée immanente : la perfection de l' « humanité pure », le progrès, l'évolution, que sais-je encore? Pour se moquer de l'idée de progrès telle que la professent libéraux et socialistes, Max Scheler évoquait l'image d'un joyeux garçon de courses « qui court et court sans savoir où il va ». On pourrait ajouter : « sans savoir au service de qui il travaille et quelle est sa mission. »

C'est ici précisément que se manifeste la variété des finalisations séculières. S'agit-il du règne de la raison, du saut dans le royaume de la liberté, de la future société communiste, de la société des êtres libres et égaux, affranchis de toute aliénation? S'agit-il du sur-homme? Quelles sont les exigences éthiques requises pour que s'effectue l'émancipation? Donoso Cortes fait observer que le socialisme a transformé l'éthique de la charité et de la fraternité en amour du lointain ; la morale ne vise plus, en effet, le prochain, la personne humaine et ses liens naturels, mais l'unité la plus vide et la plus abstraite, conçue dans une perspective de théologie sécularisée. Il suit de là que le lointain ignore délibérément la personne humaine et ses relations naturelles et collectives, qu'il les dévalorise, si même il ne les liquide point — au nom de l' « humanité » !

L'enthousiaste religion de l'humanité, telle qu'elle s'est manifestée au XVIIIe et au XIXe siècles, ne saurait avoir pour origine l'expérience même de l'homme et de l'humanité. Il y a là une transcription à partir du domaine de la théologie chrétienne. C'est un point que, dès 1849, Proudhon a bien

mis en lumière, dans ses *Confessions d'un révolutionnaire.* Il faut admettre que, à travers cet enthousiasme humanitaire, le *populus sanctus Dei* et la *respublica christiana* ont vécu leur transfert séculier. Pour de multiples raisons, ce processus a été lent. Au XVIIIe siècle, il se condensa en déisme. Au XIXe siècle, il abandonna ce déisme en chemin.

3° Corrélativement au concept sécularisé d'humanité, il faut noter, en troisième lieu, le concept, également sécularisé, de société. Qu'on songe, par exemple, chez Comte, chez Marx et chez d'autres auteurs marxistes, à la puissance magique de ce concept. Marx déclare que « la société ne s'impose aucune tâche qu'elle ne puisse remplir » ; chez d'autres marxistes, comme Bebel ou Strachen, nous lisons que la société socialiste de l'avenir fait ceci et cela, qu'elle permet ceci et qu'elle défend cela ; bref la société collective apparaît ici comme une hypostase, comme une entité, qui pense, qui sent, qui veut. Elle est l'humanité séculière, l'*homme quelconque* en action. La société dont il s'agit est la collectivité élevée à la dignité de personne. Ici encore on doit supposer une transcription : celle de l'Église comme communauté de personnes, comme unité de la chrétienté. La société, dès lors, est la communauté (émancipée par rapport à tous liens sociaux, à toutes institutions) des hommes voulant et agissant librement ; tout ce qui n'est pas société — au sens purement sécularisé du terme — disparaît ; il reste des individus libres, émancipés.

4° Des individus, non des personnes. Ce n'est point un hasard si, depuis le XVIIIe siècle, le concept de personne est de plus en plus séparé de celui d'individu. C'est là une conséquence de la sécularisation. Le concept de personne s'est formé d'abord dans la philosophie stoïcienne ; il a trouvé son achèvement dans la théologie chrétienne d'un Dieu personnel vivant en communauté avec lui-même. C'est à l'image et à la ressemblance de ce Dieu trinitaire et personnel que l'homme a été créé. Il faut donc qu'il porte en lui des traits essentiels analogues, ceux d'une personnalité dans la communauté des personnes. C'est ce qui rend la personne humaine irremplaçable. Ce concept de personne ne se réalise pas *au moyen de la polis,* à laquelle il s'oppose et qu'il transcende, mais bien *dans la polis,* dans la structuration et la hiérarchie que, sous toutes ses formes, exige la cité. La *polis,* qui n'est pas elle-même une personne et qui, à ce titre, n'est pas destinée au salut, doit servir la personne humaine et sa destinée transcendante. Ce service est nécessaire et essentiel à cause de

l'imperfection de la personne humaine ; c'est pourquoi l'État et d'autres institutions sociales peuvent exiger d'elle obéissance, sacrifice et collaboration en tout ce que requiert de façon nécessaire le salut temporel de la communauté des personnes.

Ici la transcription détache le concept de personne de son enracinement et de sa destination théologiques. La personne émancipée se présente d'abord comme absolue, autonome et consciemment enthousiaste de son émancipation (Giordano Bruno). C'est, dans le processus de sécularisation, la phase de la Renaissance. Mais le problème est de concilier la société avec cette autonomie absolue de la personne. C'est alors que la sécularisation de la *respublica christiana* se heurte à la sécularisation du concept de personne. Ce conflit s'est traduit sous bien des formes ; nous nous limitons ici à ses répercussions dans la pensée économique. Le père de l'économie politique, Adam Smith, avait tenté de résoudre l'antinomie en admettant une harmonie préétablie. Bentham repousse cette échappatoire ; il cherche à démontrer que le calcul bien entendu de l'intérêt égoïste inclut pour ainsi dire l'intérêt d'autrui. Mais ce n'est non plus une solution, Bentham lui-même s'en est avisé et il lui a fallu se retourner vers l'État pour lui assigner des tâches positives et exiger ses interventions en vue d'assurer le maximum de bonheur au plus grand nombre d'hommes. John Stuart Mill est allé plus loin encore. Parti du libéralisme et de l'utilitarisme, il est arrivé finalement tout près du collectivisme. Chez Marx le problème de l'accord entre la société et l'individu est escamoté par une vague formule, selon laquelle, dans la société socialiste, « la liberté de chacun » deviendra, pour la première fois, « la condition de la liberté de tous ».

Au cours du développement économique et social de l'ère capitaliste, l'individualisme n'a cessé de s'estomper : les groupes qui ne réussissent pas, ou qui ne pensent pas réussir, à faire valoir leurs droits dans le processus du marché délèguent leur autonomie et leur responsabilité individuelle à des associations. Dans la mesure où ces associations obtiennent des résultats et se renforcent, elles absorbent les devoirs et les responsabilités de leurs membres. Et plus s'étend cette absorption, plus la collectivité partielle assume la dignité d'une personne collective. Le processus conduit progressivement à une société pluraliste, en tant qu'unité, reposant non plus sur des individus autonomes, mais sur des associations plus ou moins autonomes. Or l'anarchie latente qu'implique pareil état de choses risque toujours de conduire à une totale collectivisation. Alors la dignité de la personne

est attribuée aux corps centraux et à leur direction : le *duce*, le *Führer*, le secrétaire général du Parti communiste deviennent des personnes absolues. Ainsi se trouve dépassée l'opposition entre le concept sécularisé de société et celui d'individu autonome : la société (ou son représentant) devient personne absolue. C'est à elle que conviennent maintenant les attributs de la raison et de la liberté, mais également ceux qu'elle hérite, par sécularisation, de la *respublica christiana :* le caractère quasi-sacré, la catholicité, l'infaillibilité, la science du salut et l'absolue prétention à le réaliser.

Le cercle est alors bouclé. La dissolution de l'image du monde fondée sur la religion et tenant d'elle son intégration engendre, à la phase finale de la sécularisation, une société totalitaire. A cette société appartiennent en propre tous les attributs de Dieu, — tous, à l'exception de la *caritas* et de la *misericordia Domini*.

GŒTZ BRIEFS.

(Traduit de l'allemand par Maurice de Gandillac).

Les avantages du pire

La maîtrise amoureuse du langage semble devoir être l'exigence première du poète. Parce que chez lui la science charnelle des mots va de soi, elle apparaît comme un miracle aux yeux des autres. Ceux-ci tendent à en exagérer l'importance dans la création poétique, souvent confondue avec le jeu mystérieux de la magie verbale. Mais plus que la possession intime des vocables, la souplesse ou l'assurance des articulations syntaxiques (sans lesquelles rien ne saurait s'entreprendre), c'est la connaissance ouverte du monde, la plongée directe du regard dans le réel sensible qui est décisive pour le poète. A cette rare coïncidence de l'esprit avec l'être apparaissant des choses, l'usage mécanique et correct, c'est-à-dire aveugle, d'une langue doit être sévèrement soumis. Sinon la vérité simple, mais fugitive, de la *présence* fait place au mensonge habile et arrogant du *discours*. Que si peu d'êtres humains sachent les distinguer l'une de l'autre, et se garder ainsi de l'imposture, révèle la détresse d'un monde voué au faux semblant.

Or, depuis la grande Révolution (au moins), se célèbre en France, par le truchement des écoles, des salons, de la vie publique, un culte stérile du langage tout fait, considéré comme une fin en soi, de la parole *a priori* ordonnée et formelle. Quels qu'en soient par ailleurs les mérites intellectuels ou politiques, dans un État centralisateur à outrance, ce langage uniformisé avec toute la perfection administrative imaginable expose aux plus graves périls l'épanouissement de la sensibilité poétique, que certains hérétiques peuvent préférer à celui de l'esprit bureaucratique et de la cuistrerie.

Toute l'histoire de la poésie française moderne est celle d'une défense contre l'abstraction et l'inflation mortelles du langage. La « logolâtrie » débilitante qui est de rigueur chez nous éclipse la perception spontanée et totale du réel, auquel elle substitue avec complaisance les idoles creuses de la rhétorique. Du fait de celle-ci, la rencontre vivante de la conscience avec les êtres dans l'expérience sensible, seule source de connaissance du monde humain qui est le nôtre, se trouve rem-

placée par celle des mots : tour de passe-passe aussi facile que néfaste à la pensée créatrice. Pétrifiés dans leur moule abstrait avant d'être confrontés à l'existence particulière de l'individu, les mots sont conçus d'emblée comme des entités autonomes ; ils forment au départ un système clos. A l'aide de ce clavier on tentera de traduire, en les transposant à l'intérieur du mécanisme, les événements uniques de l'expérience humaine. Dans cette opération, ils sont d'avance condamnés à perdre leur saveur essentielle, le poids même de la réalité. Le nominalisme moderne, qui n'est qu'une conversion frauduleuse du vif en mort, constitue la plaie de notre vie psychique : là se situe peut-être l'origine véritable de l'aliénation à la réalité qui accable l'homme de notre temps.

La poésie seule oppose une résistance continuelle à l'invasion d'une rhétorique aussi froide qu'insidieuse, qui est devenue, pour la plupart des hommes, une seconde nature. Depuis Nerval, Baudelaire, Mallarmé, Rimbaud, son effort consiste à « donner un sens plus pur aux mots de la tribu ». Dénonçant l'illusionnisme verbal entretenu par une idéologie du « beau langage », dont la plate correction est, dans le meilleur cas, l'unique vertu, la poésie moderne tend à contrecarrer une inflation qui est en même temps dépréciation des mots *et* de la réalité. Cette usure interne aboutit à la destruction du langage dans la logomachie et la futilité (si bien dévoilés dans l'œuvre théâtrale de Beckett, d'Ionesco ou d'Audiberti), — mais aussi à la ruine des liens qui unissaient l'homme concret au monde réel, dissous dans un verbiage insensé.

La France officielle post-révolutionnaire, bonne élève en cela de ses anciens maîtres jésuites, n'a cessé de propager cette rhétorique exsangue dans ses provinces pour y étouffer tout vestige d'originalité culturelle ou d'existence linguistique autonome. Elle l'a fait, hélas, bien au-delà des besoins raisonnables d'uniformité fonctionnelle qu'exigeait, vers 1800, un État national fort et efficace, en train déjà de se consolider à l'excès. Il ne s'agit plus là, de nos jours, que d'un processus de sclérose et d'intimidation gratuite, dont les effets sur le pouvoir créateur de l'esprit se révèlent particulièrement nocifs dans notre province-frontière, dépourvue de toute assurance intérieure en matière linguistique, ballotée entre deux univers culturels, repoussée par cet apeurement même dans son mutisme séculaire et dans l'abdication de sa puissance expressive : ces hommes, dont les aïeux construisirent la cathédrale de Strasbourg, s'estiment heureux s'ils perdent un peu de leur accent, et connaissent l'emploi du subjonctif.

C'est vraiment pécher par excès de modestie. Que cache-t-elle? Sous couvert d'une lutte pour l'hégémonie du « bon français » se laisse discerner une véritable maladie d'ordre linguistique, au progrès de laquelle la persistance dans les provinces françaises d'un vigoureux élément patoisant, local, pourrait seule s'opposer avec quelque chance de succès.

Patois et dialectes, reliquats d'une existence proche du sol natal, sont de bonnes *écoles de silence*. On y fait, mieux qu'en Sorbonne ou dans les cocktails des grands éditeurs parisiens, l'expérience originelle de l'être-au-monde humain. Cette réalité première affleure, avec une peine et une lourdeur qui sont l'indice de l'authenticité, dans notre dialecte fruste, pauvrement articulé, au vocabulaire réduit à l'essentiel (c'est-à-dire à l'immédiat quotidien), inapte à la formulation de toute notion abstraite. Langage de la présence : à peine un langage en somme... Dans la période où se forme l'esprit, nous sommes affligés là d'une sorte de pré-langage, enfantin par nature, qui conserve, à travers la désignation naïve du visible, une partie de leur dignité aux choses d'ici-bas. L'usage de ce dialecte dans nos jeunes années nous marque au sceau de l'inachevé, de l'informe, qui est aussi celui de l'origine vitale et du devenir indéterminé, béants sur l'avenir. Don ambigu, qui nous entrave ou nous mutile dans l'ordre de la manifestation formelle, autant qu'il nous comble dans la sphère de la réalité ontologique, en nous initiant au réel concret et sensible. Par son humble entremise, la découverte éblouie et hésitante du monde se prolonge en nous. Une approche plus intense des objets remplit notre âme de leur rayonnement sensuel, avant que le jeu prématuré d'un discours trop compréhensif ne la trahisse en l'absorbant dans ses formules toutes faites. Véhicule maladroit mais prégnant de la pensée à l'état naissant, le patois décourage le frivole — car trop rapide — « passage aux mots » (Valéry). Son effet de frein, et la tension psychique qui résulte de cette stase de l'expression, ont pour conséquence *l'aggravation* des vocables du dialecte. Ceux-ci, déjà si peu nombreux, se chargent du poids des êtres matériels trop proches, écrasants, presque indicibles. Inversement, une langue prompte et retorse, fertile en tours de phrases, fait écran à la rencontre première des sens avec les choses. Elle la dénature en interposant ses parfaites mises en scène avec un automatisme désolant, rançon de l'artifice. Il faut nous déprendre de cet emploi trop *léger* de la parole, de la jactance que nous confondons aisément avec l'assertion du réel ; nous défendre en quelque idiome que ce soit (et fût-ce dans le dialecte, mais sa pauvreté essentielle déjà nous en préserve) de la brillante

gymnastique des marionnettes verbales. Cette menace n'est que trop évidente en français, vieille langue de culture, glissante, articulée, affinée et usinée à l'excès, soumise à un polissage formel qui, en des mains sans scrupules, fait d'elle l'instrument de prestidigitations intellectuelles coupées des racines sensibles, seules authentiques.

Vue dans cette perspective inhabituelle, la situation du poète alsacien d'expression française, si difficile à tant d'égards — ce serait aveuglement ou mauvaise foi de le nier — comporte peut-être de grands avantages intérieurs. Son manque total de moyens à l'origine, sa longue paralysie expressive due à la carence des éléments fondamentaux du langage, la lutte qu'il doit soutenir au départ contre le mutisme dans l'ordre de l'art, ces douteuses richesses négatives peuvent, s'il ose en saisir le sens spirituel, dur mais purifiant, lui servir un jour de garantie de vérité humaine et poétique. Il sera moins tenté de se payer de mots, car il les aura gagnés chèrement sur un exil linguistique complet, — le dialecte étant, plutôt qu'une autre langue, l'absence de toute langue adulte capable d'exprimer la condition humaine, — en renversant des obstacles à première vue insurmontables. Un mot qui est d'abord vécu en creux, comme une souffrance et un combat acharné, ne sera pas galvaudé à la façon d'un héritage gratuit. Le langage nouveau ainsi conquis sur le silence comptera, au lieu de conter seulement.

Avantage de poète? Sans doute, et à revendiquer fièrement comme tel. Mais victoire aussi de la sensibilité tout court, gain de quiconque ne méprise pas encore le fait d'être, sur les bords du Rhin, un homme entier et vivant. Peut-être est-ce là une piètre consolation pour ceux qui voient la vie de l'esprit sous le seul aspect publicitaire, ou s'en tiennent à la triste manipulation des gens et des choses : les philistins se ressemblent partout. Il reste heureusement parmi nous des êtres sensés qui placent l'épanouissement de la personnalité humaine au-dessus du savoir-faire technique. Ils exaltent plus haut que d'utiles mais appauvrissantes abstractions la communion immédiate avec ce qui est. Pour ces frères en esprit, le seul don de l'efficacité, l'éloquence au sens bas du terme, le contrôle des articulations verbales, se dépouillent vite de leurs sortilèges. Ils cessent alors d'être intimidés par le vain mirage de la perfection langagière. Ceux-là sauront apprécier à sa juste valeur *l'écart* critique et menaçant, donc fécond, que la situation dialectale crée nécessairement à l'intérieur de la conscience poétique alsacienne moderne. Écart entre notre expérience sensible, d'abord quasi muette, de la réalité du monde, — et sa manifestation linguistique

ralentie, sa forme plus profondément médiatisée, plus humblement soumise, en sa pauvreté première, à ce qui est, parce que vouée longtemps au regard nu et au silence. La valeur positive de ce gouffre, qui d'abord nie l'acte du poète (l'incarnation verbale), réside dans son infranchissabilité même. Il s'agit d'affronter l'abîme sans paroles, de le surmonter en s'y lançant à corps perdu, dans un élan de liberté invincible et sans conditions, *qui est l'essence du geste poétique.* C'est pourquoi Messire Hans-im-Schnookeloch, ce porte-parole cervantesque du destin provincial, dépasse le conflit insoluble entre son désir d'infini et l'étroitesse du présent en se jetant par la fenêtre ; ainsi rejoindra-t-il Don Quichotte et les autres paladins de la poésie universelle dans le paradis perdu de la folie, celle qu'en vain croient pouvoir enfermer les gendarmes, les médecins et les professeurs :

Drum schpringt er üss' em Fenschter nüss
Un kummt sofurt ins Narrehüss.

Hans est notre seigneur et maître à tous. Sous la tutelle de cette Triste-Figure locale, dérisoire et sinistre, les enfants-poètes alsaciens font l'apprentissage de ce qui les attend, après... Quelques réminiscences personnelles me permettront de situer ces remarques.

Je suis né, comme tant d'autres, d'une famille de drapiers intègres et patriotiques, piliers du « Souvenir Français » de ma petite ville bas-rhinoise entre 1870 et 1918. Dans la maison de mon aïeul (que j'ai gardée, intacte jusqu'à ce jour, dans la Grand'Rue à Bischwiller), la langue française était à l'honneur. Trop, en vérité. Car on l'élevait à une hauteur sublime, d'où elle ne descendait que dans les grandes occasions ; ainsi planait, au-dessus du coffre-fort, la haute canne de tambour-major de feu mon grand-père Jules, au pommeau d'argent terni et bosselé. Il avait appartenu, en 1869, à la dernière classe des conscrits appelés sous les drapeaux français avant Sedan et l'annexion allemande. La loyale phalange des guerriers bischwillériens se serrait en silence autour de la canne de son tambour-major, emblème d'une gloire impériale flétrie comme sa cocarde de soie tricolore, et du rêve évanoui de leur jeunesse. Dans ma famille on parlait surtout le « français du dimanche », — celui de la nostalgie. Chaque dimanche, parapluie fermé sur l'épaule, le capitaine Lieb, chef en retraite des pompiers municipaux, immense et raide dans la redingote noire qui le sanglait, rendait sa visite protocolaire à ma grand-mère Coralie, déjà fort âgée et impotente. Sans quitter le bord de son fauteuil Second-Empire au dos de velours vert, le capitaine lui proposait

cérémonieusement, dans la langue de Voltaire, de « danser avec elle la valse assise, ou la polka pour pieds seuls ». Déplaçant leurs jambes en mesure sur le parquet fait de larges planches noueuses luisantes de cire sombre, les deux vieillards se livraient, dans l'obscurité montante de l'après-midi d'hiver, à leur ballet immobile.

La situation n'était pas si différente au collège. La plupart de mes maîtres appartenaient alors à l'ancien « cadre local ». Ils se colletaient, avec l'héroïsme que l'on sait, et un succès des plus relatifs, avec une langue qui n'était la leur que par un décret fort récent du ministre de l'Instruction publique à Paris. Cela n'allait pas sans quelques surprises pour tous les intéressés, professeurs ou disciples. Ma grande chance fut la présence dans l'établissement, en ces années cruciales pour ma formation linguistique, de mon maître et ami Gaston Viaud qui, jeune licencié, faisait ses premières armes vers 1931 dans notre petit collège campagnard. Il m'initia tôt aux Lettres françaises, me fit goûter pour la première fois le charme rigoureux de la langue, et m'incita ainsi à l'écrire. Je lui dois l'acquisition de l'instrument littéraire, et l'exigence du style, sans lesquels mon évolution ultérieure eût été impensable. Ce qu'entendirent, pour le reste, nos jeunes oreilles en ces temps homériques suffirait à soulever le fou rire de cent générations de potaches. Cependant ce n'était pas si drôle pour nous, à l'époque... Nous nous sentions pris, déjà, au même piège que nos aînés, tombés sans défense dans la crevasse, coincés entre deux univers culturels également inaccessibles. Quoique nouveaux sur les bancs de l'école, nous nous devinions les victimes insignifiantes et prédestinées de l'Histoire.

Ce douteux privilège, longtemps réservé dans l'Occident moderne aux Alsaciens, se fait moins rare aujourd'hui dans le monde. Notre triste condition spirituelle d'avant-guerre devient enfin communicable aux tiers. Du même coup elle s'éclaire à nos propres yeux, plus que jamais auparavant. Notre premier devoir est de parachever cette découverte, sans fausse honte ni complaisance à l'égard de notre destin. Divers groupes humains commencent à s'y reconnaître étrangement. Dans la mesure où notre situation ambiguë se généralise dans l'Europe entière, l'Alsacien, précurseur et spécialiste d'abord rougissant en ce domaine trop proche de son angoisse, présente un cas d'intérêt public. La victime incurable d'un accident local, négligeable à l'échelle des continents, se réveillera-t-elle un de ces jours muée en personnage universel, citée en exemple aux nations étonnées? Hans im Schnookeloch est l'archétype de l'inadaptation pla-

nétaire. « Ce qu'il a, il n'en veut point » (il ne saurait s'en contenter pour vivre en homme) ; « ce qu'il n'a pas, seul le point », qui le rendrait égal enfin à lui-même.

La vérité du refrain fameux se manifeste jusque dans les affres du poète qui a l'audace de naître chez nous. L'aspiration, vers la parole, qui le soulève et l'anime s'est d'abord sentie coupée de la langue où s'incarnera son effort créateur. Jadis, ce manque d'air intime allait quelquefois jusqu'à l'asphyxie. Qui d'entre nous ne se souvient d'une pareille agonie? Cette dure contrainte dicta, pour une bonne part, le choix de notre vie d'artiste, — la volonté d'affirmer notre nature formatrice dans ses droits inaliénables, en dépit, sinon à cause, du bâillon primordial. Notre sensibilité, mise à vif par le défi continuel, reflue chaque fois sur elle-même à partir de la nudité impitoyable des choses. S'éprouvant plus intensément à l'état pur, elle nous revient mêlée au reflet brut des êtres extérieurs, sans autre intermédiaire qu'une parole élémentaire ou qu'un bégaiement : ceci, toujours, du fait de notre exil hors d'un langage rigoureux. Pour les Alsaciens bilingues de ce temps, il existe en général deux langues séparées. L'une, acquise surtout à l'école, est l'instrument des opérations abstraites de l'esprit, des enchaînements, des rapports et des passages. L'autre idiome, familier mais archaïque, souffre de sérieuses déficiences au point de vue morphologique et sémantique ; il est à peine capable d'un discours suivi. Mais il participe encore, à la façon des gestes corporels, de la désignation enfantine et substantielle des choses de l'existence. Le réel est affleurement obscur en nous de l'origine sensible, jaillissement, vers notre conscience débordée, de la vie opulente des choses non proférées ; — mais en même temps, détermination cristalline des Figures soustraites à la totalité de l'expérience par le travail de l'analyse. Lorsque le langage « relationnel » de la culture française et le langage « déictique » du dialecte alsacien parviennent à s'unir par-dessus l'abîme *mental* qui d'abord les sépare (et qui est, sinon pire, du moins différent de l'abîme *verbal* existant entre deux langues de culture pareillement évoluées), le poète alsacien se découvre assez bien armé pour exprimer le monde réel.

Témoigner du réel *hic et nunc* est la tâche, nouvelle dans l'Occident nihiliste moderne, autant que dans la tradition chrétienne et humaniste, que s'assigne la génération montante des poètes français, d'Yves Bonnefoy à André du Bouchet, de Philippe Jaccottet à Pierre Emmanuel, de Jean Grosjean à Lucien Becker. Loin d'être exclus de cette tentative de l'esprit européen en voie de renouvellement, nous nous trouvons virtuellement placés, par notre conjoncture linguistique

et spirituelle particulière, au centre d'une entreprise littéraire qui est d'ordre universel. Ne laissons pas cette chance historique échapper à notre génération, par indifférence, par veulerie, ou l'effet de notre terreur secrète à l'égard du langage, séquelle d'une intimidation qu'exerce encore sur la plupart des frontaliers de l'Est le tyran imaginaire de la rhétorique d'école.

Le défaut d'aisance verbale et de liberté formelle spontanée a fait longtemps l'infortune des poètes français (ou allemands) de chez nous. L'insuffisance de moyens linguistiques élémentaires n'a laissé d'autre choix à notre conscience jugulée que de témoigner solitairement, hardiment, du réel. Il est bon d'assumer et d'explorer ces douloureuses richesses, de mesurer à quel point la pénurie première de la parole nous a purifiés et préparés pour la tâche poétique, qui est de dire l'être unique au sein des apparences sensibles. Mais il convient tout autant que nous surmontions ce *manque*, par la pratique intime et constante du français. Dépassé, il pourrait bien devenir entre nos mains, libérées des entraves anciennes par l'acquisition de l'instrument culturel, un atout décisif. Grâce à celui-ci l'Alsace serait de nouveau mêlée, pour la première fois depuis la Renaissance, à l'aventure poétique de l'Occident.

Par un apparent paradoxe, le succès de cette tentative originale dépend de la conservation du dialecte en nous-mêmes. Il nous faut à tout prix garder aussi la maîtrise de ce pré-langage, étouffant pour qui s'y réduit, providentiel si l'on en tire force et subsistance pour de plus hautes métamorphoses. Il est notre instrument de plongée ontologique et constitue, de ce seul fait, un héritage irremplaçable. Mais en même temps, nous ferons bien de briser ses bornes étroites, de transposer les ressources qu'il nous procure dans la sphère d'un langage adulte et suffisamment articulé pour dire le tout de l'expérience humaine. Enrichissons de notre verte sève rhénane l'alcool des vocables romans. Eux aussi sont pleins de vigueur et de flamme native, pour peu qu'on les décante, les libérant de la cendre d'une rhétorique qui en ternit périodiquement l'éclat. Il s'agit de greffer l'âcreté, le don de la couleur, la présence concrète des choses légués au terroir, au tempérament, et au dialecte alsaciens par des siècles de vie humaine, sur le tronc magnifiquement ramifié de la langue universelle. Alors l'inepte pré-langage natal, à moitié immergé encore dans les objets terrestres désignés du doigt et lourds des désirs de notre enfance, s'épanouira là-haut dans le chant. Il acquerra une forme unique, d'autant plus authentique qu'elle différera — au prix d'un

effort, d'une tension presque insoutenables — de ses obscures racines locales. Second paradoxe, qu'il importait d'énoncer.

La besogne n'est pas aisée ; j'en témoigne à bon escient. En Amérique, où je réside sans discontinuer depuis dix-huit ans, je n'ai jamais cessé, à côté du français et de l'anglais, de parler le dialecte alsacien ; je l'ai enseigné à mes proches, afin de pouvoir le manier à Boston sans trop d'artifices... Pourquoi? Je n'ai pas été mû par l'enthousiasme folklorique, assez déplacé au Nouveau Monde. La seule nostalgie du pays perdu, l'idéalisme régionaliste ne m'y ont pas davantage poussé. J'ai agi par réalisme psychologique, dans un esprit de conservation intransigeant et foncier. J'ai voulu, sans refuser par ailleurs de m'ouvrir aux univers neufs que j'affrontais, protéger mes assises intérieures. Sauver en moi le poète naissant. Il fallait, au cours de pérégrinations dissolvantes pour une personnalité encore fragile, maintenir mes attaches premières avec le monde sensible, telles que l'enfance les forgea, autrefois, en Alsace. Dans la grisaille d'un très long exil, je menais au jour le jour une existence précaire, infondée et désorientée par rapport au centre de mon être. Préserver l'accès à ma réalité primordiale, aux choses sacro-saintes du commencement, par le truchement de ce dialecte savoureux qui s'en sépare à peine, et que j'avais pu emporter en esprit par-delà l'Océan, alors que tout le reste cédait et s'écroulait : cela faisait partie pour moi du *combat des origines*. J'œuvrais, par l'entremise de ce patois, pour l'intégrité de ma nature, la permanence de mes racines vivantes dans les profondeurs irréversibles du temps. Rien ne nous est jamais donné pour acquis, tout doit être conquis et conservé de haute lutte sur un destin en apparence contraire. Il faut d'abord nous montrer son égal, pour qu'il daigne un jour nous révéler son autre visage — celui qui (mais où, mais quand, et comment?) nous annoncera peut-être notre accomplissement.

A la source de mon effort vers l'expression créatrice, il y avait, chose étrange à première vue, l'impossibilité de parler avec transparence. Par un décret absurde de l'histoire européenne, interdiction était signifiée à un enfant du Ried rhénan d'inclure dans sa parole la simple, mais englobante lumière, qui se déployait en espace dans le monde. Défense était faite aussi de témoigner de la réflexion intérieure de ce soleil, par laquelle ma conscience se révèlerait un jour à elle-même. Sous les apparences d'une réserve prudente, je cachais un caractère indépendant à l'extrême. J'ai toujours mal pris les mesures privatives arbitraires, émanant d'une autorité par définition contestable : celle d'Autrui... Je décidai vers

douze ans de réparer le tort poétique scandaleux que l'histoire européenne infligeait aux innocents natifs de Bischwiller. Mes compatriotes, sans doute, se préoccupaient moins que moi du dommage causé par Clio au génie littéraire de la cité. Qui sait, un peu, tout de même? Assez pour que chaque homme jeune et vivant, confronté à son mutisme, en souffrît dans le secret de son cœur, et se sentît déchoir en découvrant sa propre impuissance dans l'ordre de la parole. Car une véritable blessure psychique béait en nous, une sourde plaie aux lèvres jamais fermées, seulement remplies dans l'instant de l'épreuve par le jaillissement brusque du sang vital échappant à travers la déchirure. L'hiatus intime causé par le décalage de deux langues aux fonctions aussi différentes que le dialecte et le français se dérobait parfois sous les apparences d'une volubilité désinvolte, ou d'une exigence pédante de perfection langagière. Nous ne nous y trompions guère : là encore les symptômes transparaissaient du mal, masqué et surcompensé par ces mouvements inverses. Est-ce sous la menace d'un étouffement perpétuel que s'épanouit (ou dépérit) en nous l'être secret de la parole? Tels sont les avantages du pire.

La contrainte du manque linguistique n'est qu'une forme, à peine plus subtile que les autres, de l'écrasement spirituel. Je n'escomptais du sort aucun traitement de faveur, et n'en ai d'ailleurs point reçu. Après le déchirement alsacien, deux décades, déjà ! passées dans le Nouveau Monde ne firent qu'aggraver, — en la prolongeant à l'infini, et en la compliquant par l'introduction d'une tierce langue quotidienne, une contradiction plus qu'angoissante au départ. En un certain sens, et non sans ironie, les conditions de formation verbale que l'Alsace avait imposées à ma génération entre les deux guerres mondiales, me furent une dure et salutaire école, en prévision de mon avenir singulier. Elle m'apprit à survivre plus tard dans le Middle West américain, encore presque adolescent, et livré désormais à mes forces seules. Elle m'aida à faire surgir, de l'errant désemparé que j'étais dans les années 40 et 50, un poète français : pouvait-on honnêtement lui en demander davantage?

Écrire : tout, autour de moi, dès le berceau, conspirait à décourager pareille folie. Aussi est-ce sur ce défi à la raison, justement, que j'ai édifié ma vie. On accuse volontiers l'Alsacien d'être timide dans ses préférences, versatile ou instable en ses penchants, comme Hans, son modèle éternel. Il a pourtant de la suite dans les idées : mais à condition qu'elles lui paraissent, comme à son entourage, tout à fait irréalisables. (Témoin la flèche de Strasbourg, la plus haute d'Europe avant 1500, qu'il mit deux ou trois siècles à achever.) En

quoi l'Alsacien est poète, irrésistiblement : il sait bien que son existence même est improbable. Ce rôdeur de frontières n'est tout entier qu'un nœud de contradictions mortelles qui, au lieu d'étouffer en lui l'élan vers l'avenir irrespirable, le lui font désirer sans cesse plus ardemment. Nous avons la vitalité inattendue de ceux qu'on a voulu condamner un peu trop vite à l'inexistence. La patience muette des Chinois d'autrefois, la rancune proverbiale de la Mule du Pape, ne sont rien à côté de notre obstination désespérée à survivre. Puis soudain, gare à la détente ! Que cherchons-nous donc à guérir, quel besoin secret notre vie prisonnière espère-t-elle apaiser ou exorciser, à travers ces aventures sans issue, qui semblaient d'avance vouées à l'échec? L'inapaisable soif de tenter l'impossible...

CLAUDE VIGÉE.

Michel Déon ou l'émigration prévoyante [1]

La presse vient de louer le Déon de Tout l'amour du monde, *et de* La carotte et le bâton ; *elle a souligné l'avancement de son talent. Je n'ai pas été surpris de ce progrès; ayant vu vivre Déon, joyeux mais méthodique, depuis trois ans, j'étais certain de l'issue heureuse.*

« Un dangereux mentor... son avidité est contagieuse » écrit de moi Michel Déon. Bien sûr, j'ai été un goulu traverseur de la vie. Pressé de vivre avant que ça ne commence à se gâter trop, et, maintenant, avant que ça ne finisse — en ce qui me concerne — pour de bon. Déon a inauguré le voyage sédentaire; resté un an au Portugal, il sait le portugais; un an en Grèce, il sait le grec. Son enquête méditée est faite d'intimité affectueuse avec les gens et les paysages, surtout dans des pays pauvres où se cache, dit Chardonne, la dernière forme du bonheur. Campeuse désillusionnée, Michèle Perrein note avec mélancolie dans Bubastre : *« Je me sens touriste... je voudrais faire partie de ces endroits. » Ces regrets-là, Déon a su les maîtriser, faire partie de tous ses lieux de séjour.*

C'est un homme qui a appris la vie; il a oublié Paris. Client de la nuit, il est devenu prêtre du soleil. Déon a su filer à l'anglaise, comme je réussis à le faire en 1925, hors de ces soirées dont les héros déliquescents *(style parnassien) et les femmes ouvertes ne savent que « mettre un disque » en rentrant de la terrasse du* Fouquet's. *Sans se contenter de mettre le disque de son époque, Déon, poussé par un sérieux infaillible et par une honnêteté complète s'est fait son art; son style, d'abord délicieux, a pris de la profondeur; il a trouvé son assiette et su construire sa vie, alors que tant de ses camarades plus doués se défaisaient. Sur les plages de Nice, de Gênes, de Chirfa, Déon s'est bronzé l'âme, alors que les autres ne se bronzaient que la peau, à l'ambre solaire. Il a laissé sur place ces espaliers humains, ces carpes pâmées au soleil; il a constaté qu'il n'y avait plus rien à dire sur les femmes et il a parlé des hommes.*

Sa palette s'est simplifiée, ses portraits se sont touchés de

(1) Édit. Plon.

caractère, son trait a gagné en muscle, sans perdre de sa gaieté foncière. « Allégresse anarchique » dit Robert Poulet; les catastrophes décrites par Déon font penser, ajoute-t-il, à celle de La Princesse de Babylone *(indifférence narquoise et brutalité joyeuse). Bien sûr, les aventuriers blancs de l'Afrique de Déon ont des grand-pères; et le premier de tous, père de Malraux lui-même, Ernst von Salomon; jamais un aussi beau terrain de manœuvres ne s'offrît à leur joie désespérée que cette Afrique du Nord après notre départ; une Afrique qui retourne à son passé turc, en attendant l'ordre nouveau, venu de l'est, et d'être traitée, comme l'on disait déjà au XVII*e *siècle « de Turc à More ».*

« Une île déserte, quel ennui! » s'écrie l'Inès des Trompeuses espérances. *Déon s'est débarrassé des femmes qui s'ennuient dans les îles désertes. (L'île déserte, c'était Inès.) Il n'y a que lui et Nimier qui aient su trouver leur île; Nimier réussissant ce tour de force de la trouver à Paris. Déon, lui, nous revient râblé, bruni, toujours de plain-pied avec l'homme, sachant parler au peuple au lieu de parler du peuple, ayant largement ouvert son compas, agrandi son univers, sans rien perdre de son goût du tragique qui forme le fond d'une œuvre qu'il ne faut pas voir que charmante. Dans* la Mer, *Michelet recommandant dès 1860, d'aller chercher la santé sous des climats appropriés, écrit : « La médecine future sera* une émigration prévoyante. »

La fortune, parfaitement prévue par nous, de Michel Déon, vient de ce qu'il a su organiser sa vie, son talent, son bonheur suivant les règles, payantes et sûres, d'une émigration prévoyante.

Paul Morand.

Les romans

ANDRÉ FRAIGNEAU : LES ÉTONNEMENTS DE GUILLAUME FRANCŒUR (1)

Guillaume Francœur, le héros de M. André Fraigneau, a bien de la chance. Né — à la vie littéraire — en 1935 avec le premier roman de son créateur, *l'Irrésistible,* il s'épanouit — toujours littérairement parlant — jusqu'en 1941, dans *Camp volant* et *la Fleur de l'Age*. Depuis lors, il a vécu une vie secrète — celle de ses premiers lecteurs (ses fidèles) et de lecteurs plus jeunes au fur et à mesure que les années passaient. Il a eu aussi — sort enviable en littérature — une postérité, qui pour être voilée et discrète, n'en est pas moins de qualité. Les romans d'Antoine Blondin, Michel Déon, Jacques Laurent (l'auteur des *Corps tranquilles*), Roger Nimier, ne seraient sans doute pas ce qu'ils sont sans Guillaume Francœur. Non que ces écrivains, chacun personnel à sa façon, soient des disciples d'André Fraigneau (un écrivain aussi libre que ce dernier ne saurait avoir de « disciples »). Mais Guillaume Francœur leur a peut-être appris un style de vie, communiqué un certain goût du bonheur, où l'intelligence a sa part, comme les sens et la sensibilité. Et Fraigneau une certaine façon de voir et d'écrire.

Oui, Guillaume Francœur a bien de la chance. Introuvable (en librairie) depuis 1941, le voici qui émerge de sa vie secrète et morcelée, qui apparaît au grand jour en un gros volume de 450 pages. Il a maintenant cinquante ans (dans les « Propos romains de Guillaume Francœur », pages inédites qui terminent le volume paru chez Plon). Il a cinquante ans, mais toujours la même jeunesse : pas une ride, le même cœur, et la même lucidité. Quelle joie, pour ses amis, de le retrouver tel qu'ils l'ont aimé. A la relecture, Francœur demeure toujours « l'irrésistible ».

En 1925, il a dix-huit ans. Il est étudiant à Murs (comprenez Montpellier). Mais il a déjà vécu en Allemagne. Il a piqué une tête dans le Rhin (tentative de suicide) parce que vivre lui était difficile. *La Difficulté d'être*, ce titre d'un livre de Cocteau, telle est l'étiquette qu'il faudrait mettre sur bien des garçons de l'âge de Francœur. « L'irrésistible » n'est rien d'autre que l'histoire de « la difficulté d'être » de ce dernier. Et pourtant quelle vie facile ! Pas (ou peu) de soucis d'argent ; étudiant nonchalant (il suit les cours de la Faculté de droit quand bon lui semble), il est la coqueluche de la société de la ville, il a un ami merveilleux, Rolf le blond Polonais,

(1) Édit. Plon.

les femmes lui tombent dans les bras, la belle et inaccessible Sabine — Belle au Bois Dormant du château de Grenache — lui procure le plus exaltant souvenir de ses dix-huit ans, celui d'une nuit d'amour inoubliable. Tout cela, qui comblerait tout autre garçon que lui, le laisse insatisfait. C'est qu'il est essentiellement un être de qualité, que sa nature est foncièrement aristocratique, qu'il exige beaucoup de la vie et des êtres. Il a horreur de la vulgarité sous toutes ses formes, dans les actes de la vie quotidienne comme dans les sentiments. « Ce qui lui était difficile, héroïque, c'était l'exercice banal d'une existence quotidienne qui le surprenait, comme d'autres se fussent enchantés d'un hasard.

En vérité, le tragique naissait de ce que vivant pour s'étonner, il étonnait tout le monde, le peu de monde qu'il y a autour d'un homme et ne s'étonnait pas lui-même. Il vit » « par devoir » nous dit Fraigneau. « Au centre de cet intérêt qu'il avait suscité, Francœur conservait une indifférence d'objet. Il était là, présent, absent, efficace, comme une idole. » Il a la pudeur, la grâce et l'élégance chatoyantes de « l'indifférent » de Watteau. Et comme lui, il semble hors du temps. « Il ne pouvait imaginer l'avenir. Le passé lui faisait mal ou l'ennuyait. Et il dormait le présent. » Seul le sort de ce sommeil l'imprévu, le naturel, « l'ange de l'instant » qui fond sur lui, tout à coup, « avec son habit d'éclairs ». Ce sont des moments privilégiés : la rencontre de Sabine, puis la nuit — plusieurs mois plus tard — où elle se donne à lui. Alors, le temps n'existe plus, la banalité et l'ennui s'évanouissent, la vie prend un relief extraordinaire. Ce sont des moments de grâce qui foudroient. Hélas ! ils ne durent guère, et le plus souvent n'ont pas de lendemain. Après cette nuit sublime, la jeune Sabine épouse un imbécile, escroc de bonne famille. Et voilà Francœur rejeté à sa solitude. « J'ai souhaité que l'année nouvelle me donnât une fois de plus le courage de rester seul, plus seul que jamais. » Lui qui était prêt à se laisser emporter par « le romantisme de la passion », comme il avait raison de s'en méfier (sans compter le sentiment du ridicule). Rien ne vaut la lucidité, qui dissipe les illusions, et la liberté. Une seule règle : aller devant soi, l'esprit clair, les yeux ouverts. Et puis, qui sait? Peut-être est-ce là la meilleure voie pour rencontrer l'improbable, l'inespéré ; la réconciliation avec soi-même et avec le monde. C'est la chance qui échoit à Francœur lorsque, ayant quitté Murs à jamais, chaussé d'espadrilles, il escalade le cap Cerbère, à l'extrême pointe du Roussillon. A l'ivresse qui s'empare de lui, il comprend : « Je suis admis », se dit-il. Il reçoit, simplement et sans préparation, l'amitié du monde : « Francœur n'en pouvait plus douter : sous des espèces éclatantes, inexprimables et toutes simples, le monde venait de se donner à lui. »

Dès lors, les paysages joueront un rôle capital dans la vie de Francœur. Pour la plupart des êtres, ils ne sont qu'un décor plus ou moins agréable, regardé plus ou moins distraitement. Pour lui, ils font office de « révélateur » : très exactement ils le révèlent à lui-même. Et nulle part cette « révélation » ne sera plus intense, plus aveuglante qu'en Grèce (dans le récit *les Portes d'Arcadie*).

Cette époque meilleure, ce monde plus beau dont parle le poète (Hölderlin), c'est à Olympie, en Arcadie que Francœur les découvrira. Auparavant, il se sera confronté à d'autres paysages : ceux, ombreux, d'eau et de feuillage, de la Rhénanie où il accomplit son service militaire (façon de parler : il échappe à toute contrainte et à toute servitude avec la grâce et la désinvolture qui le caractérisent) ; ceux, secs, ardents et colorés du Roussillon. Partout, il reste fidèle à ce qu'il était à dix-huit ans : solitaire et lucide, aimé et détaché, merveilleusement disponible et sans lien. Lorsqu'à la fin (à cinquante ans) il rencontre à Rome son créateur avec qui il converse de façon éblouissante, il revient d'Amérique. Étonné? A sa manière : non par les gratte-ciel, mais d'avoir retrouvé l'Europe au Nouveau Monde. Après quoi, toujours aussi sémillant et sans illusion, Francœur s'en va vers une nouvelle aventure et de nouveaux « étonnements ».

Cher et séduisant Francœur ! Comme on comprend que son créateur ne l'abandonne pas sans regret : il lui ressemble comme un frère. André Fraigneau a écrit trois livres où il prête avec bonheur sa plume à d'autres : à Louis II de Bavière dans *le Livre de raison d'un roi fou*, à M. de Pontchâteau dans *le Journal profane d'un solitaire*, à Julien l'Apostat dans *le Songe de l'Empereur*. Mais, par l'entremise de Francœur, c'est de lui-même qu'il nous parle sous le couvert de la fiction romanesque. Et le dialogue des *Propos romains* n'est rien d'autre qu'un dialogue avec soi-même.

Ce qu'il nous livre dans *les Étonnements*, ce gros roman d'apprentissage, c'est le secret d'une éternelle jeunesse, liée à un style de vie. La quête du bonheur, la recherche des instants privilégiés, le goût d'une certaine « grâce humaine », telles sont les constantes de ce style de vie, que caractérisent par ailleurs la lucidité, la pudeur et par-dessus tout l'élégance, celle du cœur et de l'esprit.

Autant que du roman, *les Étonnements de Guillaume Francœur* tiennent de l'essai et du journal de voyage. Si l'invention purement romanesque est d'une grâce et d'un jaillissement qui enchantent, l'évocation des pays où ses pérégrinations mènent Francœur n'est pas l'élément le moins précieux de cette œuvre. Je ne vois personne dans la littérature d'aujourd'hui qui ait évoqué la Grèce avec plus de justesse, de naturel, d'ardeur et de transparence que Fraigneau dans *les Portes d'Arcadie* — admirable récit où l'art de l'écrivain trouve son plein épanouissement.

Le style de Fraigneau est l'un des plus personnels de ce temps. Brillante mais musclée, élégante mais précise, sa phrase a le don si rare du mouvement. Et elle ne craint pas l'adjectif, qui lui donne une saveur particulière et raffinée. Nous sommes loin, certes, du style terne et insipide des géomètres du « nouveau roman ». André Fraigneau, écrivain de race, est l'un des derniers à nous dispenser le pur plaisir du style. Hâtons-nous d'en jouir, avant le règne de « l'écriture au degré zéro ».

HENRI HELL.

Animus et anima

GASTON BACHELARD : LA POÉTIQUE DE LA RÊVERIE (1)
J. EVOLA : MÉTAPHYSIQUE DU SEXE (2)

La biologie, la psychanalyse, la psychologie, la sociologie ont abordé de différents points de vue le problème de la sexualité et ont contribué, par de savantes études, à faire progresser notre connaissance dans ce domaine qu'on avait souvent négligé d'explorer parce que la pudeur le fermait à la science. Mais peut-être une attitude trop systématiquement scientifique à l'égard de ce qu'on nomme aujourd'hui la sexologie présente-t-elle le double danger d'exagérer l'importance du sexe dans la condition humaine et d'en déprécier la signification en la dépoétisant et en la réduisant à son conditionnement positif. Aussi bien est-il plaisant de rencontrer deux livres qui, tout en étant écrits par des auteurs fort au courant des récents travaux en ce domaine, replacent la question dans un contexte qui la dépasse ce qui est peut-être un moyen de l'éclairer par ce qu'elle a d'éternel.

L'ouvrage de J. Evola s'appuie sur une riche documentation puisée dans les mythologies et les traditions parfois ésotériques des peuples qui ont accordé à la sexualité un caractère sacré ou qui ont voulu l'utiliser comme source d'expériences susceptibles de transcender la connaissance ordinaire que l'homme a de sa propre nature. Que ces interprétations soient parfois aberrantes, Evola ne le nie pas absolument, bien qu'il les prenne un peu trop au sérieux ; mais il était en tout cas intéressant d'en faire le bilan et de tirer quelques conclusions du seul fait qu'elles étaient possibles et que, dans des civilisations telles que celles de la Chine ou de l'Inde et même dans l'antiquité classique, elles avaient joué un grand rôle. On risque fort de ne rien comprendre à la phénoménologie de la sexualité si l'on en élimine par simple parti pris ou par méthode tout l'aspect mystique. Et, surtout, J. Evola, entre autres mérites, a celui de montrer que le problème n'est pas réductible au seul plan physique et qu'il appartient aussi à la métaphysique, celle-ci assignant à sa recherche deux directions, puisqu'il s'agit d'une part de remonter aux principes et significations ultimes du sexe et d'autre part d'examiner ce qui, dans cette expérience, comporte un changement de niveau ontologique ou un dépassement de la conscience ordinaire. Dans cette étude, l'opposition du masculin et du féminin ne constitue pas l'unique donnée de base ; mais elle est évidemment essentielle. Et c'est elle que nous retiendrons ici, pour la confronter avec le livre de Gaston Bachelard.

(1) Presses Universitaires de France.
(2) Payot.

Celui-ci ne traite pas à proprement parler de la sexualité. Mais il fait constamment appel à la distinction fondamentale entre la nature féminine et la nature virile pour en examiner les aspects qui, eux aussi, dépassent largement les fondements physiques. A ces deux natures, il donne les dénominations que les travaux du grand psychanalyste de Zürich, C. G. Jung, ont rendues classiques en les envisageant comme des archétypes de l'inconscient collectif et en leur restituant leur valeur d'idéalisation : anima et animus.

On sait qu'à côté de ses œuvres philosophiques sur la logique et sur l'esprit scientifique, Gaston Bachelard a consacré son talent à l'investigation méthodique et en profondeur de l'imagination poétique. Après les beaux volumes sur les créations littéraires en rapport avec le feu, l'air, l'eau et la terre, où il s'inspirait avec beaucoup d'originalité des analyses freudiennes et jungiennes, il avait récemment, dans sa *Poétique de l'espace*, (1) accepté la phénoménologie. Dans *La poétique de la rêverie*, il accentue et proclame sa préférence pour la méthode phénoménologique. Il y voit une « école de naïveté », une aptitude à prendre l'image poétique dans son être propre, dans son irréductible nouveauté. Cependant, il ne dénie pas pour autant toute valeur aux concepts psychanalytiques, et c'est pourquoi, en les interprétant à sa manière, il plonge les archétypes jungiens dans ce bain de jouvence qu'est pour lui la phénoménologie.

Du point de vue métaphysique tout comme dans le monde poétique, l'animus ou nature masculine et l'anima ou nature féminine sont envisagés comme à la fois des manières d'être, des aspirations, des pôles de valorisation qui ne sont pas définis par la simple différence des sexes. En fait, il y a dans l'homme et dans la femme une association plus ou moins harmonieuse d'animus et d'anima. L'homme n'est pas et ne peut pas être totalement viril ni la femme entièrement féminine. C. G. Jung croyait pouvoir affirmer que « plus les dehors de la femme sont féminins, plus son âme est virile et vice-versa ; plus l'extérieur de l'homme est viril, plus son anima, à lui, est féminine », et il concluait à la faiblesse caractéristique de l'homme particulièrement viril, du fait que son inconscient le détermine et joue de lui comme d'une femme. L'être réalisant vraiment l'intégration de sa personnalité est celui qui, tout en acceptant les déterminations de son sexe physiologique, maîtrise lucidement la nature du sexe opposé au lieu de la refouler dans son inconscient. Le psychologue Buytendijk affirme, d'une manière quelque peu arbitraire mais significative, que l'homme normal est masculin à cinquante et un pour cent, et la femme normale féminine à cinquante et un pour cent. De telles mises au point sont certainement utiles car elles ruinent de vieux préjugés qui, avant la découverte du rôle sournois de l'inconscient, tendaient à faire prendre pour des affirmations d'un caractère fort ce qui n'est qu'une fuite de la conscience devant son être véritable.

(1) P. U. F.

D'autre part, il faut certainement tenir compte de ces indications lorsqu'on veut apporter quelque clarté dans le problème complexe des attirances et des élections sexuelles ou, si l'on préfère, celui du couple idéal. Schopenhauer, dans sa *Métaphysique de l'amour sexuel*, avait déjà pressenti que le choix amoureux obéit à une loi des contrastes selon laquelle les deux personnes qui s'unissent doivent se neutraliser l'une l'autre, comme l'acide et l'alcali se combinent en un sel, l'homme le plus viril recherchant la femme la plus féminine. Weininger a précisé ces indications d'une manière presque mathématique. D'après lui, le maximum d'attraction se réalise entre deux individus tels qu'en additionnant les parties de virilité et de féminité présentes en eux on obtienne au total l'homme absolu et la femme absolue. Cette formule ramène, en y mettant plus de nuances, à la vieille théorie selon laquelle l'homme et la femme ne sont l'un et l'autre qu'une nature mutilée, la totalité n'étant réalisée que par le couple. De là, on arrive aisément à rejoindre les plus vénérables traditions qui voient dans la division bisexuée de la nature humaine une sorte de déchéance par rapport à un état primordial et idéal qui serait l'androgénéité. Le mythe platonicien de l'androgyne, que J. Evola évoque et commente judicieusement, représente une transposition philosophique d'une conception fort répandue dans les civilisations archaïque. A ce cycle se rattachent toutes les croyances relatives à une division du monde en deux natures opposées et, en particulier, la classification chinoise fondée sur les deux principes du Yin et du Yang, le premier étant, entre autres choses, celui de la féminité et le second celui de la masculinité. Mais J. Evola a raison d'ajouter que toutes les métaphysiques archaïques de ce type placent, au-dessus de la dualité, une Unité supérieure. De cela résulte que les deux principes opposés sont issus de l'Être parfait et qu'un seul des deux s'y rattache directement, comme dans la théorie platonicienne du « même » et de l' « autre ». Ontologiquement, c'est toujours le masculin qui, dans la diade, a la prééminence et représente l'aspiration vers l'unité. Simone de Beauvoir a montré avec beaucoup d'érudition comment cette conception a profondément marqué les diverses civilisations en faisant de la nature féminine l'inessentiel, en la subordonnant à la nature de l'homme. Weininger, d'ailleurs, accepte en partie cette manière de voir. Pour lui, la femme représente la nature privée d'être, tandis que l'homme incarne la transcendance. J. Evola, tout en acceptant certaines indications psychologiques liées à ces affirmations, en réfute les conséquences sur le plan de la hiérarchie des valeurs. Il n'y a pas, dit-il, une infériorité radicale d'un sexe par rapport à l'autre. Chacun d'eux a son domaine, son type d'être. De même, on commet des erreurs quand on veut caractériser la femme par la passivité et l'homme par l'activité. Cela n'est vrai que sur un certain plan, le plus extérieur. En réalité, la femme est « activement passive » et l'homme « passivement actif ».

Ce n'est pas à la psychologie de l'homme et à la psychologie de la femme que se réfère Gaston Bachelard, mais à la nature masculine et à la nature féminine, qui sont toutes deux présentes

en chacun de nous et représentent même deux manières différentes que nous pouvons avoir de vivre, de penser, de connaître le monde et nous-même. Le rêve est masculin, il est régi par l'animus ; la rêverie est féminine. Pour faire sentir cette différence, l'auteur présente une phénoménologie originale et attachante du genre des mots. Dans les langues qui, comme la nôtre, comportent deux genres, ce n'est pas par un simple effet du hasard que les mots sont masculins ou féminins. Ces derniers sont par vocation des « mots à rêverie ». Certes, une telle règle comporte bien des exceptions. Mais les poètes savent les corriger. Ainsi fait par exemple Mistral, quand il parle d'une berce au lieu d'un berceau. Les écrivains sensibles aux significations profondes des vocables savent user du balancement des mots masculins et féminins.

La rêverie, étant sous le signe de l'anima, est faite d'insouciance. Comme la nature féminine, elle se suffit à elle-même au lieu de s'épuiser en projets. Là est sa forme de passivité, qui n'est pas une infériorité. La poésie, cependant, n'est pas uniquement affaire d'anima. C'est à son animus que l'artiste demande le jaillissement des idées. Mais pour faire des idées un chant, il a recours aux rêveries de l'anima. De même, on peut lire un livre de deux manières. On peut le méditer l'examiner comme un ensemble d'impulsions pour la réflexion ; on a par là le loisir de s'abandonner à la lecture dans l'intimité de l'anima ; et c'est ainsi qu'il faut lire les poèmes.

Parfois, on pourrait croire que la rêverie, telle que la présente Bachelard, refoule entièrement l'animus. Cela n'est pas vrai. Bien qu'elle soit œuvre de l'anima, elle tend à créer chez le rêveur une communauté d'animus et d'anima, c'est-à-dire à lui restituer son être intégral. Car la rêverie, parce qu'elle est féminine, idéalise. Le masculin et le féminin idéalisés deviennent valeurs ; et la valeur de totalité apparaît alors dans une sorte de recherche onirique de l'androgénéité perdue. Il y a donc, dans la hiérarchie des évocations, une certaine prééminence de l'anima, qui contraste avec la prétendue suprématie ontologique de la masculinité que nous évoquions tout à l'heure. C'est en se laissant guider par l'anima de la rêverie, en revenant à l'intimité féminine de la nature idéalisante que l'homme-poète parvient à réaliser en lui-même l'équilibre harmonieux et, plus exactement, la réciprocité multiple de l'animus et de l'anima.

Cette totalité que magnifiaient le mythe de l'androgyne et les conceptions fondées sur l'unité dans la dualité, les alchimistes l'ont recherchée à leur manière. C. G. Jung a, dans quelques-uns de ses ouvrages, cherché à retrouver la psychologie profonde qui se cache derrière les « rêveries travaillées » des alchimistes, et il a puisé des enseignements que la psychanalyse peut prendre à son compte en transformant seulement le langage. Les archétypes de l'animus et de l'anima apparaissent nettement sous différentes formes symboliques dans le « grand art » ; et G. Bachelard esquisse une psychologie de l'alchimie pour soutenir sa philosophie de la rêverie. Aussi étranges que paraissent ces évocations d'une pseudo-science discréditée, elles ont le mérite, dans ce livre, (tout comme

dans celui d'Evola celles des pratiques sexuelles taoïstes, tantriques, magiques), de donner sur l'opposition et la conjonction du féminin et du masculin des vues dépassant de loin le niveau de l'observation banale. L'anima dans l'homme, c'est autre chose que ces défaillances de la virilité qu'on se plaît à signaler ironiquement chez le chefs de guerre dont l'épouse porte la culotte. La nature féminine, ce n'est pas simplement l'illogisme ; et le caractère viril n'est pas uniquement l'absence de fantaisie, la platitude. Ce qui importe c'est la totalité, l'union des tendances contraires qui se réalise sous l'égide de l'anima ou celle de l'animus, suivant que l'individu en cause est homme ou femme, et suivant aussi que cet être agit, réfléchit, ou se détend dans la rêverie.

A la phénoménologie de l'animus et de l'anima, il faudrait ajouter encore le symbolisme, dont on a vu que l'alchimie usait largement, et qui se retrouve aussi dans les mythes ou les productions littéraires. De la virilité, le phallisme ne constitue pas une évocation plus précise que le soleil ou les différentes allégories de la force. Quant au principe féminin, ses épiphanies peuvent se ranger, comme l'indique J. Evola, sous le signe de deux types fondamentaux : l'aphrodisien et le démétrien, qui correspondent aux archétypes de l'amante ou de la mère, celle-ci étant associée à la sacralisation de la terre. Cependant, certains auteurs tels que Weininger ont exagéré l'antagonisme entre l'attitude amoureuse et l'attitude maternelle. En fait, le symbolisme féminin dépasse souvent cette antithèse. C'est le cas de la mythologie lunaire et surtout de l'image des eaux dormantes, que G. Bachelard évoque avec une insistance justifiée à propos du rôle de l'anima dans la rêverie.

On peut se demander si les écrivains, quand leur inspiration émanait de cette source, étaient eux-mêmes conscients du caractère féminin de la nature rêvante. Nous ne pouvons pas toujours l'affirmer. Mais les citations que G. Bachelard emprunte à l'introduction écrite par Barrès pour *Monsieur Vénus* de Rachilde montrent bien que parfois la rêverie révèle sans voile sa féminité à celui qu'elle inspire. Quant aux rêves d'androgynie qui symbolisent l'union idéale de l'animus et de l'anima, ils s'expriment avec une surprenante netteté dans l'essai philosophique de Balzac intitulé *Séraphîta*. G. Bachelard, qui semble avoir tout lu, sait toujours découvrir la phrase, le texte ou le livre qui illustre et démontre ses interprétations de l'imagination poétique. Sans ces preuves à l'appui, sa phénoménologie de la rêverie en termes d'anima et d'animus pourrait sembler plus séduisante que rigoureuse. Seulement, les exemples sont là ; le dossier littéraire exhibe ses pièces à l'appui. Et l'on s'aperçoit alors que non seulement les poèmes cités confirment la thèse, mais encore que celle-ci permet de mieux pénétrer dans l'intimité des œuvres et d'en saisir tout le sens. Vraiment, c'est bien avec l'anima qu'il faut lire le livre de Bachelard, et l'on parvient à se convaincre ainsi que la nature féminine de notre rêverie est nécessaire aussi bien pour écrire que pour goûter la poésie.

Jean CAZENEUVE.

Humour rose et noir

Dans l'introduction au recueil de nouvelles qu'il présentait, il y a deux ans, sous le titre *Tout l'humour du monde*, Pierre Daninos se plaisait à rapporter la conversation qu'il avait eue avec un professeur, expert en la matière, puisque auteur d'une des meilleures thèses qui aient été soutenues sur ce sujet (1). L'universitaire lui demanda naturellement quelle était sa définition de l'humour et, pour proposer finalement la sienne, lui posa tant de questions savantes et ridicules, qu'elle le laissa déconcerté ou qu'il voulut bien le paraître pour la beauté d'un récit arrangé à son avantage.

Ce professeur, Robert Escarpit, écrit aujourd'hui dans la collection *Que sais-je*, l'article sur *l'Humour*, qui manquait jusqu'alors à cette encyclopédie permanente. La conversation avec Pierre Daninos y est citée pour illustrer le procédé que l'humoriste emploie de préférence. Victime de l'ironie, que la connaissance permet, l'ignorant se retourne contre l'homme compétent et le présente comme un dangereux pédant contre lequel s'exerce alors le sentiment de supériorité que le lecteur s'attribue sans aucune difficulté grâce aux vertus du merveilleux « bon sens ». L'utilisation démagogique la plus grossière de cette attitude est constante chez Pierre Poujade, comme l'a bien montré Alfred Sauvy (2) et Robert Escarpit poursuit : « Pierre Daninos me pardonnera de l'avoir comparé à Pierre Poujade. Je lui devais bien cette revanche. »

Parfaitement informé ou renseigné, l'humoriste joue l'ignorance et la naïveté. Voltaire fait parler l'Ingénu et Candide. Rousseau imagine le bon sauvage. Daninos est derrière « *un certain Monsieur Blot* » (3). Et c'est pourquoi, auprès de Pierre Poujade, M. Blot est un Français moyen très supérieur. D'abord il est actuaire — et tout le monde certainement ne peut pas être actuaire dans une compagnie d'assurances aussi importante à Paris. Et il répond si bien aux banales questions d'un concours de presse (il s'agit précisément de déterminer les caractères du Français moyen idéal) qu'il obtient le prix qui le fait sortir de sa toute relative médiocrité. — Il est ainsi mis à même de participer à la vie de ceux qui réussissent sans effort apparent ce qu'ils sont et ce qu'ils font jusqu'au moment où sa maladresse congénitale lui fait perdre ce

(1) En réalité, il s'agit d'une conférence : « L'humour est-il une philosophie? » prononcée le 5 février 1955, devant la Société de philosophie de Bordeaux.

(2) *La Nature sociale*, éd. Armand-Colin.

(3) Hachette.

qu'il avait gagné et le remet à sa place dans la société — cette place où on ne le remarque pas. Il redevient ce qu'il était : « transparent ».

Ce livre est extrêmement réussi. Il constitue un nouveau « dictionnaire des maux courants », que la vie sociale fait quotidiennement subir à un homme quelconque avec les femmes, la sienne et les autres, avec les jeunes de la nouvelle génération, avec les hommes sérieux d'aujourd'hui, avec les hommes d'affaires, dont l'assurance en toute matière est un éternel sujet d'étonnement — avec les snobs — et cela sans fin. On y retrouve (jusqu'au nom de Blot et l'expression de la transparence) les thèmes d'un roman que Pierre Daninos avait publié en 1949, *l'Éternel Second*. L'intérêt de ce roman était dans le développement d'une haine qui s'affirmait peu à peu contre ceux qui sont premiers toujours et partout, jusqu'à la formation d'un projet criminel, que par deux fois une mort accidentelle rend inutile, pour aboutir au suicide de l'infortuné Évrard. L'intrigue et son issue dramatique donnaient à Évrard une consistance qui manque à Blot. On peut le regretter, mais le propos de l'auteur n'est décidément plus maintenant de nous émouvoir. Il ne veut que nous faire rire et sourire, même si nous trouvons, de bonne ou de mauvaise grâce, que c'est trop et que c'est un peu dommage.

En même temps Robert Escarpit se délasse de ses tâches sérieuses en publiant un ouvrage fort divertissant, *Peinture fraîche* (1). Le procédé comique est ici celui, sûr et éprouvé, de l'exagération systématique. Nous sommes introduits dans une maison dont le mur du salon (ou de la salle à manger) est humide, très humide : il suinte, il coule, il s'écroule. Il faut donc le consolider et le repeindre. Et ce sont toutes les mésaventures que l'on éprouve lorsque l'on veut faire ce genre de travail soi-même et en famille avec l'aide capricieuse d'hommes à tout faire et capables de tout, dont les prévisions sont toujours démenties par la malice des choses et des circonstances. Mais c'est aussi et surtout l'occasion, en de plaisantes et multiples diversions, de pénétrer dans l'intimité de cette sympathique famille et de porter sur l'éducation des jugements qu'illustre avec de bien savoureux exemples l'enseignement moderne des langues, dont la brièveté et la réduction risquent de ramener l'usage de la parole à l'expression la plus animale des émotions élémentaires et alimentaires. L'auteur ayant poussé l'amabilité à l'égard des critiques jusqu'à rédiger lui-même trois commodes prières d'insérer d'opinions différentes, il nous suffira d'indiquer que le lecteur les trouvera à la page 124, pour avoir la conscience tranquille.

L'illustration de ces livres est, comme leur texte, sans aucune méchanceté, tout au plus pourra-t-on, après avoir ri, et sans aller plus loin, trouver qu'ainsi la vie n'est pas tellement drôle, puisqu'on le sait assez, le comique ne va pas sans tristesse secrète ni l'humour sans une certaine mélancolie.

Mais si l'humour est « l'anthropophagie des végétariens » comme

(1) Arthème Fayard. Collection *Champagne*, dirigée par Hélène Tournaire.

le disait un jour Picabia, il peut être terrible. On se rappelle, non sans gêne, ce chef-d'œuvre de l'humour noir, *le Projet facile, équitable et modeste pour empêcher les enfants des pauvres en Irlande d'être à la charge de leurs parents ou à leur pays et pour les rendre utiles au bien public*, que Swift écrivit en 1729. Il suffit de penser à illustrer cette satire pour que le malaise devienne insupportable.

Or, à cette tradition anglo-saxonne appartiennent les meilleures nouvelles de Saki, qui viennent d'être éditées (1). Certaines d'entre elles, dont la surprenante *Fenêtre ouverte*, avaient déjà été révélées au public français par le recueil de Daninos. Nous sommes cette fois dans un monde insolite et incertain. A cet univers inquiétant, la nature et les animaux participent — et bien entendu les enfants, qui la plupart du temps mènent le jeu avec une cruauté diabolique. Le procédé est donc ici celui de la transformation et de la métamorphose des êtres et des caractères, le même qu'utilisait Swift dans *Gulliver*. Il nous met au bord du sentiment que la nature inspire, la panique, que discipline, si l'on peut dire, le décor de la vie anglaise — et ce mélange est effectivement explosif. Ce n'est pas sans raison que l'éditeur lui-même effectue avec l'humour macabre des dessins de Siné un rapprochement possible. Nous sommes donc loin d'un humour de bonne compagnie — mais nous n'en sommes pas encore à celui que les guerres et le totalitarisme nous ont appris à pratiquer. Hector Munro, dont Saki était le pseudonyme, refusa de devenir officier et fut tué sur le front en 1916. L'absurdité de cette guerre était sans doute encore considérée par lui comme par tant d'autres à l'époque, comme un aspect supplémentaire de l'absurdité des choses. Le jeu inventé dans *la Cure d'agitation* n'était sans doute qu'imaginaire : l'organisation simulée d'un massacre de Juifs dans la maison d'un couple trop paisible, qui se plaignait de mener une vie où il ne se passait jamais rien. Pourtant là, comme pour l'œuvre de Jarry (et de Kafka qui se pensait et se voulait comique) nous lisons cette nouvelle autrement qu'elle n'a sans doute été écrite, car l'incroyable fiction est devenue réalité vraie — et l'on admirera une fois de plus les leçons prophétiques qu'administrent à la fois au bon sens des uns et à la compétence des autres, les grands humoristes.

SERGE JOUHET.

(1) Robert Laffont, présentation de Graham Greene.

Monsieur Vincent parmi nous ou la signification d'un centenaire

Il fallait s'y attendre : le centenaire de Vincent de Paul (1581-1660) vient de remettre en lumière le premier saint curé de France : M. Vincent après M. Vianney. Un parallèle entre les deux prêtres, temporairement presque voisins, à deux siècles de distance, dans la région lyonnaise, attelés aux mêmes problèmes spirituels, serait instructif. Une sainteté également authentique, mais servie de part et d'autre par deux natures, deux psychologies très différentes, venues de terroirs français qui ont laissé leur empreinte et leurs contrastes.

Études nouvelles.

Comme le centenaire du curé d'Ars, celui de M. Vincent a suscité une littérature où la ferveur du peuple chrétien est largement exploitée par l'édition. Les nouvelles biographies consacrées à saint Vincent de Paul posent à nouveau la question de l'hagiographie. Il faut reconnaître que toutes les vies de M. Vincent se sont efforcées de « briser la statue », encore que la légende et le conventionnel aient fait chez ce saint moins de dégâts. Le saint gascon a bien résisté à l'hiératisme traditionnel. Le terrain est déblayé à présent. Tous les biographes sont soucieux de traduire le vrai et l'authentique.

Jusqu'où doit aller le souci de la vérité? Faut-il dire toute la vérité? Un exemple symptomatique. Comme l'a bien démontré Mgr Calvet, Louise de Marillac, la collaboratrice de M. Vincent, fut enfant naturelle. La chose a été soigneusement cachée par le grand nombre des anciens biographes. Et parmi les récentes vies de saint Vincent de Paul, seul l'abbé Cognet révèle ce détail, qui explique le caractère introverti de la collaboratrice du saint. M. Vincent eut la sagesse d'orienter ce grand cœur, qui n'avait pas connu de mère, à devenir la mère de tant d'êtres abandonnés et de souffrances.

L'étude psychologique du biographe — ou le portrait de l'artiste — doit reposer en premier lieu sur l'histoire et sur l'examen des sources. Le film de Maurice Cloche, *Monsieur Vincent*, où claquaient les répliques d'Anouilh, n'avait pas toujours respecté la vérité historique. Il faut le regretter. De plus, le sens religieux de l'action sociale de M. Vincent n'y paraissait guère.

Ce qui représente à tout le moins un péché d'omission. « Briser la statue » ne peut à aucun moment signifier ignorer la grâce, au point que le secret de l'héroïsme et de la charité ne s'enracinent plus dans l'action de Dieu et dans la fidélité de l'homme qui y collabore. S'il n'est pas indispensable d'être saint pour parler d'un saint, il est difficile à qui n'a pas le sens de la grâce et de la foi d'avoir l'intuition de l'itinéraire intérieur.

Faut-il choisir les hagiographes parmi les romanciers ou les historiens? L'idéal serait qu'ils fussent l'un et l'autre, qu'ils intègrent à la fois le saint dans son milieu historique et dans le contexte spirituel du temps, mais qu'ils puisent dans l'analyse romanesque le sens de la psychologie des saints, qui est, selon un mot d'André Billy, « affaire d'intuition et de génie ».

Deux éléments prennent une part de plus en plus grande dans les biographies modernes : l'iconographie et les morceaux choisis. Le saint parle par le document et le documentaire. Cet apport nouveau a donné d'excellents résultats dans les derniers livres consacrés à M. Vincent. Si la publication simultanée nous présente souvent les mêmes images et les mêmes citations, le lecteur a du moins la joie de découvrir ses préférences.

Une des réalisations les plus remarquables est l'album consacré à *Saint Vincent de Paul* (1), où les images se déroulent à la manière d'un film. Les photos de Léonard von Matt sont d'une précision, d'une présence et d'une qualité documentaire admirables. Elles reconstituent, à leur manière, le scénario d'une existence. Le texte de Louis Cognet, un des meilleurs connaisseurs du XVIIe siècle spirituel, est à la fois sobre et concis, d'une rigueur historique jamais prise en défaut.

Moins somptueuse, mais d'une présentation iconographique fort attrayante, grâce aux photographies de J. A. Fortier, le livre d'André Frossart, *Votre très humble serviteur, Vincent Depaul* (2), plus journalistique de ton, aux formules toujours percutantes, séduira nombre de lecteurs, à qui il rendra présent le saint, comme le film l'avait fait avant lui. « C'est un saint moderne : la preuve, dit Frossart, il a réussi au cinéma. » L'auteur a le talent d'instruire sans fatiguer.

La collection « Maîtres spirituels » s'est opportunément enrichie, en l'année du centenaire, d'un *Saint Vincent de Paul et la charité* (3). Si la présentation iconographique ne peut lutter avec les deux précédentes dont elle diffère assez peu par le choix des images, ce petit livre du Père Dodin a multiplié les cartes, les tableaux chronologiques, index et bibliographie critique. En cent pages, l'auteur donne une substantielle notice biographique, qui a l'avantage de faire parler le saint lui-même. Il est visible que le Père Dodin, prêtre de la Mission, — sans doute le seul de tous les biographes récents — a lu les quatorze volumes qui couvrent l'œuvre litté-

(1) *Saint Vincent de Paul*, 245 p. Éditions Desclée de Brouwer. Paris, 1959.
(2) Éditions Bloud et Gay. Paris, 1960.
(3) Éditions du Seuil. Paris, 1960. Collection « Maîtres spirituels ». N° 21.

raire du saint. Les extraits qu'il en apporte permettent de mieux cerner l'itinéraire spirituel.

Il faut avouer que la production littéraire de M. Vincent est peu connue. Le saint a été un conférencier infatigable. Nous possédons plus de trente mille lettres de sa main. L'abbé Brémond s'était déjà plaint du cordon de silence qui entoure ces œuvres. « Huit gros volumes, riches de doctrine, pétillants d'humour, écrivait-il, et où je n'ai pas encore rencontré une seule ligne banale, chose unique dans une collection de ce genre. Aujourd'hui encore le grand public les ignore. »

L'édition critique donnée par Pierre Coste (1920-1925) n'a guère amélioré la situation. Pour y remédier, le Père Dodin a publié dans une édition facilement maniable : les *Entretiens spirituels aux missionnaires* (1). Ce n'est peut-être pas la partie la plus riche de l'œuvre, ni la mieux prise sur le vif. Il s'agit de conférences, de conclusions d'oraison, d'avis au chapitre, d'allocutions, de paroles et de maximes. Ce ne sont pas des notes du saint lui-même, mais des résumés, des notations provenant de disciples qui assistaient aux entretiens. Si ces textes nous parviennent à travers des rédacteurs et des secrétaires, ils ne perdent pas pour autant les qualités qui caractérisent M. Vincent : imbrication de la vie et de la foi, du temporel et du spirituel, fidélité à la vocation chrétienne au milieu des sollicitudes du monde, sans jamais déserter les responsabilités terrestres et quotidiennes.

Deux autres biographes ne recourent ni à l'image ni aux extraits. La courte vie écrite par Robert Sabatier pour la nouvelle collection *Meneurs d'hommes* (2), est solidement documentée. Elle raconte surtout les réalisations du saint, son action religieuse et sociale, sa lutte contre la misère, ses causes et ses effets. Peut-être M. Sabatier a-t-il laissé par trop dans l'ombre les qualités spirituelles, le mystère d'une âme, limité qu'il était par l'objet de la collection et le nombre des pages.

Jean Mauduit (3) a eu visiblement le souci de faire œuvre d'historien et de ne jamais séparer le personnage du temps qu'il éclaire et qui éclaire son action. Mais il a puisé davantage dans les livres d'histoire que dans les textes du saint lui-même. Ces sources de seconde main sont cause de maintes approximations. La définition des Cordeliers (p. 42) est inexacte. Celle de la communion des saints ferait sourire une théologien. Le cardinal de Bérulle n'a pas *créé* l' « école française ». Ce terme est d'ailleurs de l'abbé Brémond. Je doute qu'un Oratorien ait jamais prétendu que de l'Oratoire était sorti « la réforme la plus féconde qu'eût jamais reçue le clergé de ce pays » (p. 112). Ces réserves faites, nous pouvons à l'aise reconnaître l'élégance de l'écriture où une certaine recherche frise l'exagération, le goût des formules frappées, (« La détresse de ces églises où Dieu a froid »), la truculence liée au sens de l'obser-

(1) Éditions du Seuil. Paris, 1960. 1180 pages.
(2) *Saint-Vincent de Paul*. Éd. La Table Ronde. Paris, 1960.
(3) *Saint-Vincent de Paul*. Éd. France Empire. Paris, 1960. Collection dirigée par Michel de Saint-Pierre.

vation et à la sympathie, le souci de laisser parler M. Vincent lui-même.

La surproduction n'est pas forcément signe de richesse. Toutes ces biographies sont rapides. L'examen méthodique de l'expérience et de l'évolution spirituelles n'a pas été faite, les sources de la spiritualité ont été insuffisamment analysées. La voie reste ouverte pour des investigations plus profondes, afin de découvrir la leçon d'une vie, qui domine le XVIIe siècle et l'histoire de la chrétienté. De cette existence nous voudrions souligner les dominantes.

Problématique de l'époque.

M. Vincent est solidement enraciné dans un pays et dans une histoire. Il est gascon jusqu'à la moelle et jusque dans la sainteté. Originaire du pays de Paul, sa famille en a conservé le nom, presque le surnom, aussi pour que la particule ne fasse point illusion sur la roture de son origine, saint Vincent signait (comme le montrent les autographes et le titre de Frossart) *Depaul*, et se faisait appeler M. Vincent. « *Je ne suis qu'un porcher et le fils d'une pauvre villageoise!* » Il gardera toute sa vie et dans les situations les plus enviables le sens de cette humilité, qui est la santé des saints. Il l'inculquera sans cesse à ses missionnaires au cours de ses entretiens.

Ce fils de paysan avait la noblesse qui tient non du sang mais du cœur. La vie de Paris, la fréquentation des grands, loin de le perdre lui ont permis de jauger les vraies valeurs et de se trouver, dans sa vocation religieuse et sociale, en se débarrassant des ambitions éphémères, en approfondissant de plus en plus sa fidélité à Dieu, jusqu'à l'héroïsme, en manifestant son altruisme dans les domaines les plus divers : missions des campagnes négligées, rassemblement des enfants abandonnés, assistance des pauvres, soutien des esclaves et des galériens, organisation du secours de la nation, des affamés, des sinistrés, éducation du clergé, service de l'hygiène et de la santé, service de l'humanité souffrante.

Vincent de Paul n'a approché les grands que pour leur rappeler leurs devoirs, et réparer leurs insuffisances. Jusqu'à Paris, dans sa vie et son style il est resté peuple, en communion avec un monde concret dont il a assumé la souffrance, la misère, dont il a connu les immenses ressources. Sa foi lui a permis de faire une révolution, dans la paix et la charité, celle de l'Évangile, commencée dans sa propre vie.

Action et contemplation.

M. Vincent avait puisé dans sa foi et dans son cœur le secret d'un amour des hommes confondu avec l'amour de son Dieu, l'un et l'autre inextricablement liés et mêlés. Au nom d'une expérience quotidienne, il paraît demander dans ses *Entretiens* aux supérieurs de savoir passer rapidement de la contemplation de la

très sainte Trinité à la gestion des affaires domestiques *(Entretien avec A. Durand)*. Il avait puisé cette spiritualité d'un sain réalisme dans la doctrine de son directeur, le cardinal de Bérulle, dans la sainteté de son confesseur, Du Val, auprès de saint François de Sales, son ami ; avec eux il inaugure, au début de ce XVII[e] siècle, ce que Brémond appellera la théologie de *l'École française.*

Mais chez Vincent de Paul les thèmes de la spiritualité bérullienne sont tournés vers l'action. Au pauvre peuple qui meurt de faim et se damne, il faut donner le pain et la foi. Il crée une armée de missionnaires qui seront les tâcherons de Dieu, travaillant à la journée pour Dieu, au gré des occasions quotidiennes. Il médite Jésus-Christ, non pour pénétrer mieux ses états intérieurs, mais pour imiter sa vie terrestre, pas à pas, au service du Père, et pour rendre, selon le mot de Frossart, Jésus-Christ aux pauvres et les pauvres à Jésus-Christ.

L'éminente dignité des pauvres.

Comme Paul de Tarse, Vincent de Paul a le don inné de sympathie, à l'endroit de tout homme. La sainteté transforme progressivement ce don en amour, au-delà de tous les amours terrestres. Il aime les hommes par penchant. Il aime le visage humain. Il en connaît les secrets et les ressources. Il a levé une armée de femmes pour combattre la misère et la souffrance et a découvert à ces religieuses leurs inépuisables virtualités.

En tout homme, il voit un frère, si bien qu'il est pauvre avec les pauvres, prisonnier avec les prisonniers, forçat avec les forçats. Si l'épisode où il se substitua à un galérien est légendaire, la légende ici, est plus vraie que l'histoire. Il a une prédilection pour les pauvres. Il les entoure de respect, les invite à sa table, les accompagne après le repas, jusqu'à la porte, le chapeau à la main. Il disait à leur propos aux Filles de la Charité : *ce sont nos maîtres et nos princes.* Il vénère en eux leur dignité d'homme, l'image du grand pauvre, Jésus-Christ. *Allez voir de pauvres forçats à la chaîne, vous y trouverez Dieu, servez ces petits enfants, vous y trouverez Dieu.* Il a si bien enseigné cette doctrine à Bossuet que ce dernier a pu prononcer devant son auditoire royal un sermon *sur l'éminente dignité du pauvre dans l'Église de Jésus-Christ.*

A ses filles, les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, la famille religieuse la plus peuplée du monde, le Fondateur donne cette règle d'or : *Vous avez le droit de vivre et de vous vêtir; tout le reste appartient aux pauvres.* André Frossart a trouvé la formule qui exprime sa place dans notre histoire : « Il a fait entrer le pauvre dans l'âme française. »

S'il a réponse à toutes les souffrances, à toutes les détresses rencontrées, celles du corps comme celles de l'âme, il le doit à son cœur possédé par Dieu. *La charité quand elle habite dans une âme, occupe entièrement toutes ses puissances,* explique-t-il à ses séminaristes : *point de repos, c'est un feu qui agit sans cesse, il*

tient toujours en haleine, toujours en action la personne qui en est embrasée.

Hier curé de Clichy, alors peuplé de cultivateurs dont il pouvait dire : *J'avais un si bon peuple,* M. Vincent trouverait du changement, s'il revenait aujourd'hui dans sa paroisse. Il trouverait d'autres nécessités, d'autres désespoirs, auxquels il apporterait une même réponse, celle d'un cœur inépuisable : *car l'amour n'a qu'une chanson.*

A. HAMMAN.

D'un livre à l'autre

H. VAN HOFMANNSTHAL ET C. J. BURCKHARDT : LETTRES. — *Traduction de Louise Servicen* (1)

Dix années d'une correspondance entre deux hommes d'une haute qualité intellectuelle. Burckhardt était arrivé à Vienne vers la fin de la première guerre mondiale. Il appartenait à la diplomatie suisse et avait été envoyé dans la capitale autrichienne en qualité d'attaché de légation. Son échange de lettres avec Hofmannsthal dura dix ans et seule, la mort de l'écrivain, en 1929, y mit fin.

La différence d'âge entre les deux correspondants était grande — vingt ans. Cet écart donne à ces lettres un intérêt particulier. Au jeune diplomate cultivé, sensible, bouillonnant d'idées, le dramaturge illustre ne s'adresse jamais en effet, en directeur pouvant se prévaloir de sa riche expérience. Il écoute sans la moindre impatience son interlocuteur, attentif à lui laisser toute liberté de s'exprimer, soucieux de ne contrarier d'aucune manière la démarche de sa pensée. Ainsi s'établit entre les deux hommes une sorte d'égalité respectueuse qui délivre le plus jeune de toute appréhension, l'encourage à la confidence et permet à l'aîné de marquer avec la plus fine discrétion les nuances de ses réactions.

Ces lettres offrent ainsi un panorama d'une société qui paraît aujourd'hui située dans une période historique éloignée. Elles sont un tableau de l'Autriche après la chute de la double monarchie. Mais surtout elles apportent sur Von Hofmannsthal, sur son caractère, son travail, son existence, de précieux renseignements. Peu à peu se dessine une sorte de portrait psychologique du poète avec ses inquiétudes, ses tourments — inquiétudes de l'artiste, tourment du patriote anxieux de l'avenir de son pays. Et le recueil se clot sur la lettre de détresse où, en quelques lignes, il annonce à C. J. Burckhardt le suicide de son fils Franz. Il ne devait lui survivre que vingt-quatre heures.

Les lettres de Burckhardt, avec leur tour et leur ton tout à fait personnels, ne le cèdent pas d'ailleurs, en intérêt, à celles d'Hofmannsthal. On est frappé par la pénétration, la netteté des jugements de ce jeune homme. Ses vues sont d'un historien et d'un diplomate. Ni lui ni l'auteur de *Jedermann*, ne voyaient l'avenir sous de riantes apparences. Pourtant, il ne ferme pas la porte à toute espérance. « Peut-être, écrit-il, après de lourdes défaites et des dévastations, le grain semé germera-t-il à nouveau un jour, dans le sol profondément labouré. »

(1) Plon, édit.

RICHARD WAGNER ET LOUIS II DE BAVIÈRE : LETTRES (1)

Bien différentes sont ces Lettres dont Mme Blandine Ollivier vient de procurer un choix. Elles font partie d'un ensemble de cinq cent quatre-vingt-dix-sept pièces qui furent connues seulement en 1936, soit cinquante ans après le suicide de Louis II de Bavière, grâce aux soins d'un érudit allemand, le Dr Strabel. Elles n'avaient jusqu'ici jamais été publiées en français. Elles vont du 5 mai 1864 au 10 février 1883.

Le ton, d'un romantisme enfiévré en est assez extraordinaire et parfois gênant. On s'habitue mal à voir Wagner s'adressant au souverain, l'appeler : « Mon beau miracle aimé », ou « Être aimé et sublime », et le roi répondre : « Mon aimé par-dessus tout au monde. »

C'est au début de mai 1864 que Louis II de Bavière, qui avait reçu la révélation wagnérienne alors qu'il avait seize ans, en assistant à Munich à une représentation de *Lohengrin*, se fit présenter le compositeur qu'il avait envoyé chercher à Stuttgart où il vivait assez misérablement. La vue de celui à qui déjà il avait voué une admiration éperdue ne fit qu'exalter les sentiments du prince. Il installe Wagner à Starnberg, paie ses dettes, le pensionne pour lui assurer toute sécurité (lui donnant en même temps une maison à Munich) et se jure de faire représenter dans des conditions grandioses les œuvres de son ami. Dans ce dessein il ordonne la construction d'un Festpielhaus qui sera le temple de l'art wagnérien. Et tout de suite s'engage cette correspondance d'un lyrisme boursouflé où s'affirment au cours des années, sous les fleurs équivoques du style, les lignes différentes des deux hommes, le roi perdu dans ses rêves, dans ses vagues aspirations à une régénération par l'art de l'humanité ; le musicien, attaché, avec son égocentrisme d'artiste de génie, à la création de son œuvre, d'un monde... Et qui, pour parvenir à son but trouve des astuces, des finesses, use parfois d'une subtile diplomatie.

Ces lettres décrivent la courbe passionnée des sentiments des deux correspondants. Dès la première période qui prend fin en décembre 1865, Wagner est en butte à de nombreuses attaques. Les conseillers de Louis II, inquiets de l'influence qu'il a prise, travaillent à ruiner sa faveur. Le peuple les approuve. Et le musicien doit reprendre le chemin de la Suisse.

Il reviendra à Munich, assistera, aux côtés de Louis II à la création des *Maîtres Chanteurs*. Puis ils resteront huit ans sans se revoir, s'écrivant sans cesse. C'est ensuite l'installation à Bayreuth, l'appui financier constant de Louis, comblant sans répit le déficit, les dernières entrevues, *Parsifal*, la mort de Wagner, le 13 février 1883. Sa dernière lettre à son « royal seigneur » est de Venise, 10 février. Trois ans plus tard le roi dément disparaissait dans les eaux du lac de Starnberg.

(1) Plon, édit.

GEORGES PIROUÉ : PROUST ET LA MUSIQUE DU DEVENIR (1)

Il est souvent question aussi de Wagner dans l'ouvrage de M. Georges Piroué. Il était, avec Beethoven et Debussy, le musicien de prédilection de Marcel Proust. Qui avait amené celui-ci au wagnérisme? Sans doute Robert de Montesquiou. Peut-être, entre l'œuvre du compositeur et la sienne, le romancier du *Temps perdu*, qui, de surcroît, partageait avec Baudelaire, Mallarmé et nombre d'autres, l' « obsession d'un art assimilant tous les arts », à laquelle le drame wagnérien tentait de satisfaire, peut-être a-t-il cru découvrir une équivalence. Comme lui-même, a-t-il pu penser, le musicien utilisait comme matière des réminiscences. Il a organisé son œuvre, remarque M. Piroué, comme il aurait mis sur pied une représentation. Et cette similitude de conception de la représentation lyrique entre Wagner et Proust, pourrait permettre, ajoute-t-il, de réconcilier deux aspects presque toujours séparés ou opposés du roman proustien : la chronique psychologique et sociale, l'exercice de la poésie.

Marcel Proust était-il musicien? Si l'on veut parler de connaissances techniques, non. Quand il discutait avec son ami Reynaldo Hahn, il invoquait volontiers, comme pour s'excuser de ne pas partager toujours les mêmes goûts, son incompétence. Ainsi faisait-il à propos de *Pelléas*. Pourtant, on savait que la musique avait tenu une grande place dans sa vie, qu'elle avait été une de ses grandes passions. De son propre témoignage, elle courait à travers toute son œuvre « comme un fil conducteur ». Sur ce sujet, on ne possédait jusqu'ici qu'un petit nombre de travaux, la critique ayant surtout, selon l'expression de M. Georges Piroué, « exploré l'activité littéraire » du romancier.

L'indication donnée par lui-même n'était cependant pas à négliger. Il y avait tout lieu de penser qu'à suivre « le fil conducteur », on obtiendrait de l'œuvre proustienne une vue fort différente de celle qu'on a coutume d'en prendre. Effectivement, c'est ce qui se produit. En plaçant cette œuvre sous un éclairage insolite, l'essai de M. Georges Piroué introduit dans son étude un élément de renouvellement.

Il trace d'abord un tableau des années où les dispositions musicales de Marcel Proust purent se préciser grâce d'abord à sa mère, ensuite à ses relations mondaines où figuraient des mélomanes avertis. Le goût de la musique ne le quittera plus (vers la fin de sa vie, il dira qu'une des choses qu'il a le plus désirées dans les mois qui ont précédé, a été d'entendre les derniers quatuors de Beethoven).

Proust a donc une esthétique musicale. Et on l'a vu, il tient à ses opinions, même contre Reynaldo Hahn. Les romantiques surtout l'attirent. Tout ce qui, musicalement, précède le XIXe siècle, paraît l'avoir peu retenu. (Mozart est à peu près ignoré de lui.)

(1) Denoël, édit.

Avec Beethoven, Wagner et Debussy, il goûte Schumann et Chopin. Et s'il est attiré par la musique de chambre en ses formes les plus austères (derniers quatuors de Beethoven), il est aussi grand amateur de théâtre lyrique.

A la recherche de la musique à travers le roman de Proust, M. Georges Piroué est amené à préciser la théorie de la réminiscence. Et il étudie enfin la structure musicale du *Temps perdu*. Car c'est en somme une partition que ce vaste roman. Musique et littérature s'interpénètrent. Et cet amalgame, inimitable sans doute, est le prototype de l'œuvre d'art à laquelle une multitude d'autres œuvres semblent être rattachées par voie de conséquence.

Faire tenir en 280 pages autant d'idées et d'aperçus originaux est une manière de tour de force. L'essai de M. Georges Piroué sera indispensable à quiconque se plonge ou s'est plongé dans l'océan de l'œuvre proustienne.

MARCEL BRION : VIENNE A L'ÉPOQUE DE MOZART ET DE SCHUBERT (1)

JEAN CASSOU : LES HARMONIES VIENNOISES (2)

Dans la collection *la Vie quotidienne*, voici un nouveau volume consacré à Vienne. Il excède même le cadre indiqué par le titre puisque l'auteur nous conduit jusqu'en 1848. Le dessein de M. Marcel Brion a été de décrire une période viennoise dont la révolution d'octobre 1848, la reprise de la ville par Windischgraetz et la répression qui s'ensuivit semblent marquer le terme. Non que tout ait été instantanément transformé dans l'existence de la capitale autrichienne. Dans leur ensemble, sans trop se demander d'ailleurs si la chose était possible, les habitants ne souhaitaient que revenir à l'état de choses qu'ils avaient connu avant l'insurrection. Et de fait, François-Joseph ayant succédé à Ferdinand, fêtes, spectacles, processions reprirent avec un éclat comparable à celui de naguère. En réalité, une transformation profonde s'était accomplie dans les esprits. La peur, la méfiance, s'y étaient introduites. Des rancœurs étaient nées, des colères persistaient. Malgré les apparences, une autre époque commence.

Ce qui caractérise en effet celle que raconte M. Marcel Brion dans son livre abondamment documenté, c'est une gentillesse de rapports, une bonne entente entre des gens de condition sociale différente. La hiérarchie est reconnue, la déférence observée. Mais, de part et d'autre, pas d'arrogance, pas d'obséquiosité servile non plus. Il y a là un mélange de décorum et de simplicité probablement unique. La familiarité sans laisser-aller empêche les animosités de classes.

Dans ce rapprochement, entre la fierté d'appartenir à une ville dont le prestige est grand et la satisfaction que dans cette ville il fasse « bon vivre ». L'impression qu'on retire de la lecture de ce livre est celle de la facilité avec laquelle on vivait à Vienne

(1) Éd. Hachette.
(2) Éd. Albin-Michel.

à cette « belle époque ». Facilités matérielles, plaisirs de la table auxquels le Viennois se montre sensible. Plaisir aussi d'une atmosphère légère, tourbillonnante d'allégresse où triomphent la danse et la musique, musique de Schubert, musique des Strauss. Quel heureux temps, s'écrierait-on volontiers, oubliant qu'il recélait quand même bien des injustices, bien des souffrances qu'aggravait souvent une administration tracassière. Le Congrès de Vienne qui fut l'occasion d'une « surenchère de luxe et de prodigalité » ouvrit les yeux sur beaucoup d'abus et d'inégalités.

L'esprit de revendication y prit sans doute naissance. Mais il fallut encore pas mal d'années avant que le Viennois docile et prenant les choses du meilleur côté, songeât à se révolter.

C'est aussi la Vienne de Schubert qui revit dans le roman de M. Jean Cassou, *les Harmonies viennoises*, paru en 1926 et qu'on vient d'avoir l'heureuse idée de rééditer. La musique, la jeunesse, l'amour y enlacent leurs thèmes. Il ne s'agit point d'une œuvre à couleur historique, mais d'une rêverie fantasque et passionnée, lyrique et moqueuse. Baignés de poésie, les personnages s'y détachent pourtant avec relief. Et cette histoire vous transporte vraiment dans Vienne, vous imprègne de son atmosphère musicale. C'est un roman d'une exquise qualité.

NICOLE VEDRÈS : SUITE PARISIENNE (1).

La chronique, cet art délaissé... Car vous l'avez, bien sûr, cent fois entendu dire : « On n'écrit plus de chroniques. » Ce qui se formule souvent ainsi : « Il n'y a plus de chroniqueurs. » L'un pouvant être la conséquence de l'autre, et réciproquement.

Assurément le genre a évolué. Rapporter de menus faits, citer — en les arrangeant peu ou prou — des propos entendus, enfiler des anecdotes, saupoudrer le tout de traits d'esprit (ou de calembours) sans oublier l'indispensable mot de la fin, cela semble il est vrai, désuet. La chronique, aujourd'hui, s'apparente plus au reportage. Elle apporte des visions rapides, des instantanés. Mais elle ne s'en tient pas au présent, à l'instant fugitif qu'elle a fixé. Ce qui fait son charme, c'est qu'elle est beaucoup moins limitée. Elle permet à l'auteur de remonter à son gré dans le passé et même de s'aventurer dans l'avenir. Surtout elle lui permet — et c'est ce que nous demandons — d'exprimer ses réactions devant l'événement considéré. Il importe peu qu'il soit mince, un prétexte. Au contraire. Plus que le thème, comptent les variations, les chemins sinueux découverts à la rêverie attentive, les facilités accordées à la disponibilité de l'écrivain.

Une chronique aussi, c'est un état d'âme.

Ai-je défini, même approximativement, la manière de Mme Nicole Vedrès si l'on peut parler de manière à propos d'un art dont l'apparente spontanéité n'est pas le moindre attrait. Elle-même dit que, dans chacune de ses chroniques, elle accroche ses humeurs

(1) Édit. Mercure de France.

du jour, ses sentiments d'autrefois. Son livre y trouve une unité qui manque d'ordinaire aux recueils où se juxtaposent des écrits de circonstance. En somme c'est une même chronique qu'ordonne la seule fantaisie. Rencontres ou conversations fournissent un point de départ à réflexions, à souvenirs, à tout ce qui se peut improviser autour d'un homme, d'un événement, et surtout de soi-même. Les développements se succèdent sans rigueur, les idées s'associent de façon imprévue en une sorte de vagabondage surveillé. Il y a du brillant, du charme, de la désinvolture. Ils ne doivent pas faire négliger une solidité qui ne s'étale pas, mais qui élève ces pages au-dessus du jeu facile et du divertissement. Qu'un chroniqueur, un vrai, soit nécessairement un moraliste, n'est-ce pas, dans ce pays et dans sa littérature, une réplique décisive à ceux qui proclament la mort de la chronique, une constatation rassurante pour son avenir?

ROGER DARDENNE.

Cannes 1960 :
Le n° 13 porte malheur

La vie du XIIIe Festival international du Film de Cannes a été morne. On aurait très bien pu mourir d'ennui si un accident de dernière heure, le palmarès, n'avait fait scandale. Étant donné les manifestations du public durant ces quinze jours, la décision du jury nous apparaît comme un acte de force. La liste des prix répond malheureusement à l'impression d'incertitude et de médiocrité que nous a donnée ce Festival.

La chute dans l'érotisme le plus morbide, la monotonie des thèmes, l'impuissance créatrice, l'incapacité des scénaristes, le mépris du spectateur, tout ceci est arrivé à Cannes, sous la forme de vingt-huit films en compétition dont la majorité portait en outre une même marque de fabrique : l'ennui. Jamais les films n'ont été aussi longs. Le temps est un facteur artistique avec lequel on ne peut pas jouer car chaque récit exige une durée propre pour ses nécessités dramatiques. A force de vouloir allonger indéfiniment une histoire dans laquelle il ne se passe rien, on aboutit toujours à l'échec.

La situation est grave et elle semble parfois sans issue. Si, du point de vue moral, le processus de décomposition atteint un point inimaginable, du point de vue artistique, la situation est la même. Le cinéma est prisonnier de banalités érotiques devenues maladives ; il est esclave de slogans de propagande qui l'étouffent et surtout, il est menacé de perdre le plus élémentaire de ses principes : savoir raconter une histoire.

Ne soyons pas toutefois trop pessimiste car il y a de nombreuses exceptions. D'autre part, Cannes 1960 a été peut-être une étape profondément salutaire vers une rénovation. La crise a atteint son point culminant ; le signe le plus clair en est la violente réaction du public.

C'est sans doute la première fois que le scandale a soulevé des protestations générales dans la salle. Le public s'est rendu compte qu'il n'y avait rien d'autre sur les écrans que des monstres, des êtres tarés avec lesquels il est impossible de s'identifier. Si cette réaction se maintient et si elle est convenablement appuyée par la critique, elle pourra être le commencement d'un authentique assainissement du cinéma, plus efficace que tous les systèmes de censure qui prennent toujours, même appliqués à bon escient, une allure de contrainte.

Revenons maintenant au Festival pour examiner brièvement les films en compétition. Comme toujours, la liste en est gonflée

par des productions médiocres. Il est absurde de faire un voyage de plusieurs centaines de kilomètres pour voir des films qui dans notre ville ne nous feraient pas traverser la rue.

Le royaume de la médiocrité.

Il n'y a rien de plus déprimant pour un critique que de voir certaines œuvres dépourvues de la moindre marque d'intelligence. C'est le cas du film argentin *la Procession*, pétri d'intentions moralisantes, mais sans une seule réussite cinématographique. Nous pourrions en dire autant d'une série de films envoyés par les démocraties populaires. Deux comédies stupides : *Télégramme* (Roumanie) et *Quand le diable s'en mêle* (Tchécoslovaquie) n'ont pas réussi à nous arracher un modeste sourire. Du côté oriental, nous avons encore dû cette année supporter un interminable drame hindou *Sujata*, où une fin prévisible se fait attendre pendant deux heures et demie de péripéties larmoyantes. Le film chinois a été cette année un peu plus supportable. *L'Ombre enchanteresse* se voyait avec plaisir. Le film brésilien *Cidade Ameacada* était passable, mélodrame de gangster calqué sur le patron américain avec une bonne interprétation et une photographie acceptables.

Les premières armes des jeunes.

La jeunesse appelle l'indulgence. C'est pourquoi il y a eu à Cannes certains films de réalisateurs jeunes qui méritent au moins notre attention. Tel est le cas de *La Chasse* (Norvège) réalisé par Erik Lochen ; ce film est un modèle d'écriture calligraphique sur un thème donné car, l'histoire comporte de nombreuses références au passé. Un autre cinéma jeune, celui de la Belgique, nous envoie le film d'un débutant. *Si le vent te fait pair*, de Émile Degelin, a été mal accueilli à Cannes. Une copie défectueuse et le thème trop scabreux de l'inceste, sont la raison de cet échec. Ce film avait cependant une certaine pudeur dans la forme et il abondait en détails heureux. Mais le sujet compromettait par trop les fins esthétiques de l'œuvre. C'est là le prix de l'inexpérience.

Ce manque d'expérience ; nous l'avons retrouvé dans le film espagnol *Les Voyous*, dû également à une équipe qui fait ses premières armes au cinéma. Son réalisateur, Carlos Saura, possède des dons indéniables de cinéaste. *Les Voyous* en sont une preuve, malgré tous ses défauts. La caméra de J.-J. Baena nous introduit dans le Madrid des quartiers populaires tout à fait convaincant et plein de vie. Film néoréaliste avec quinze ans de retard? Peut-être, mais chaque cinéma national doit découvrir ses propres méditerranées et c'est en ce sens que le film de Saura peut être important. Quant aux défauts du film, ils sont plus d'ordre dramatique que cinématographique.

C'est pour d'autres qualités que nous parlerons maintenant d'un film qui dénote également un certain amateurisme, quoique son auteur, Astrid Henning-Jensen, n'en soit pas à ses premières armes en matière de cinéma. *Paw, un garçon entre deux mondes*

(Danemark) est un bon exemple de films pour enfants. L'histoire de ce garçon de couleur plongé dans un milieu européen a une beauté incontestable et une grande valeur éducative. Les images et la couleur sont belles. Si, par moments, l'histoire s'étire inutilement, l'ensemble du film est plus qu'acceptable. Surtout, il s'agit d'un genre auquel il faudra bien prêter attention. *Paw* a mérité le prix de l'Office catholique international du cinéma, ce qui ne peut que nous réjouir.

Les succès commerciaux.

La définition du film commercial est encore à trouver, mais cette expression a généralement une nuance péjorative. C'est injuste car le succès commercial peut être une preuve de qualité et il témoigne toujours d'une certaine réussite dans les buts que l'on veut atteindre. Pour peu que ceux-ci soient élevés le film n'en sera que plus intéressant.

C'est le cas de *Celui par qui le scandale arrive (Home from the hill)* de Vicente Minelli, présenté par les États-Unis. La critique, qui souvent a peur d'être accusée de partialité, doit reconnaître que le film de Minelli est un des rares où la rigueur et la perfection attestent une véritable direction. Nous ne nierons pas qu'il s'agit là d'un long mélodrame ; mais n'y a-t-il pas de grands films qui soient de grands mélodrames? Minelli est maître de son histoire ; il sait la raconter en évitant ses dangers, en exploitant ses qualités et en dirigeant les acteurs, arrivant ainsi à intéresser le public pendant tout ce temps. Voilà qui a été trop rare à Cannes cette année. Que les hommes de cinéma veuillent bien y réfléchir.

C'est un thème semblable à celui du film américain (l'influence du milieu familial sur la formation du caractère d'un adolescent, qui a été abordé, quoique d'une façon moins complète par Jack Cardiff dans *Sons and lovers* (Amants et fils). On y retrouve la tension dramatique de *Home from the Hill* mais avec une issue différente. Cardiff a laissé pendants un certain nombre de problèmes, tandis que Minelli les résolvait tous. Signalons toutefois l'excellente photographie et l'interprétation hors pair de Dean Stockwell, Wendy Hiller et Trevord Howard. Nous ne comprenons guère pourquoi le palmarès a pu les oublier.

Et puisque nous parlons de succès commerciaux, disons quelques mots du film de Jules Dassin, *Jamais le dimanche* présenté sous le pavillon grec et qui a mérité une mention au palmarès pour son interprète féminine Melina Mercouri. *Jamais le dimanche* est une comédie, où la grâce et l'esprit abondent, qui se voit avec plaisir et amusement. Les défauts — surtout la faiblesse du fond — n'apparaissent qu'une fois le film terminé. Tant que dure la projection nous sommes emportés par la vague de sympathie un peu dévergondée qui se dégage de cette œuvre. *Jamais le dimanche* est un demi-succès, mais c'est tout de même un succès. Le prix de Melina Mercouri est moins discutable que celui de Jeanne Moreau.

Le film italien *Ombre Blanche*, dû à la main experte de Nicholas Ray, a été présenté le dernier jour du festival ; ce qui l'a privé

d'une bonne partie de l'attention qu'il mérite. Malgré le caractère un peu particulier de l'histoire, son conventionnalisme, *Ombre Blanche* possède suffisamment d'éléments pour plaire au grand public. La vie et les coutumes des Esquimaux constituent la matière première du film, qui se déroule dans le cadre impressionnant du Groenland. La base dramatique en est le conflit entre la civilisation et la mentalité primitive. Ray a rendu l'histoire convaincante ; Baccio Bandini s'est chargé de l'orner de belles scènes de chasse en extérieurs.

Les échecs.

Cannes 1960 a été le témoin de grands échecs. Mieux vaut un grand échec qu'un succès modeste, diront certains, peut-être avec raison. Mais que le lecteur ne se trompe pas à la lecture du palmarès. Les membres du jury ont eu le souci de choisir tous les films ratés pour leur donner un prix de consolation. Procédé aussi stupide qu'inconséquent.

Commençons malgré tout par les échecs de qualité, aussi paradoxale que paraisse l'expression. *La Dame au petit chien* de Iosif Kheifits (U.R.S.S.) est la plus belle de ces œuvres manquées. Film absolument inutile et gratuit, au service d'un canon de beauté totalement formel. Son défaut fondamental? L'absence d'histoire. La nouvelle de Tchékov, sur le thème d'un couple soumis aux rigueurs d'une passion adultère, aurait pu faire un film de durée normale, à condition de lui donner un véritable scénario, où le thème central aurait été complété et enrichi. Mais, parce que cette facture n'a pas été soutenue, le film cesse d'intéresser au bout de dix minutes. De temps en temps nous suivons, touchés par le ton poétique d'une image, par les qualités de l'interprétation, par la mélancolie de l'ambiance... Mais rien de tout cela n'arrive à nous épargner l'ennui. *La Dame au petit chien* est la chose la plus ennuyeuse que le septième art ait jamais inventé.

Le film français *Moderato cantabile*, de Peter Brook, souffre du même mal. Nous sommes ici encore devant une passion qui n'arrive pas à déboucher sur l'adultère. Les mêmes notes de poésie, de tristesse et de mélancolie y prédominent, la même recherche esthétique, le même souci de perfection et d'harmonie. Malgré tout, et bien que *Moderato Cantabile* soit plus supportable que *la Dame au petit chien*, le résultat final est presque le même. Le film de Brook suit fidèlement la nouvelle de Marguerite Duras, mais en oubliant que les procédés du cinéma ne sont pas ceux de la littérature. Le cinéma doit montrer tout ce qui dans un livre peut rester dans l'ombre. *Moderato Cantabile* est un film où l'on sous-entend trop de choses, où les personnages demeurent indéfinis. La suggestion a sans doute elle aussi ses propres limites.

Passons maintenant aux échecs fracassants. Ce n'est plus une relative déception que nous éprouvons mais une indignation manifeste. Les mentions du palmarès n'ont fait que l'accentuer. *Kagi* (l'Étrange obsession) est un film japonais dû au réalisateur Kong Ichikawa et dont la protagoniste est Machiko Kyo. L'histoire

accumule un nombre invraisemblable de complications morbides au sujet des relations sexuelles d'un ménage où le mari commence à être victime d'une forme de démence sénile. Les péripéties et les réactions sont d'une recherche et d'une complexité telles qu'on arrive difficilement à pénétrer dans cette histoire. Kong Ichikawa fait un récit minutieux et parfois d'une excellente facture cinématographique ; toutefois le caractère extravagant du thème et surtout le manque de mesure ont fait du film japonais quelque chose d'absolument ridicule qui provoque le rire. Si le tragique — et *Kagi* ne saurait avoir d'autre sens que celui d'une grande tragédie — déchaîne l'hilarité, c'est que les objectifs poursuivis ont été manqués. Même la Palme d'Or ne pourrait rien contre cette vérité. C'est quelque chose de semblable qui est arrivé avec le film *Avventura* dû à Michelangelo Antonioni. C'est l'échec le plus voyant de toute l'histoire du Festival, malgré une liste de cinquante signatures réunies en sa faveur et un prix fantôme à l'heure du palmarès. Contre *Avventura*, on peut invoquer des raisons morales et idéologiques. Le monde de Antonioni est d'une partialité vraiment infantile, d'une limitation maladive. Mais ce n'est pas là-dessus que nous voudrions insister. Si le public était irrité par la gratuité de chaque nouvelle scène érotique, il manifestait surtout de l'impatience devant ce récit incroyablement morose. *Avventura* est un film interminable où il ne se passe presque rien. Deux heures et demie de répétitions de plans interminables. Si Antonioni avait réduit chaque scène de moitié, *Avventura* aurait eu l'apparence d'un film ; dans son état actuel, il n'est qu'une étrange masse monstrueuse où l'on n'arrive pas à distinguer des éléments un peu organisés. Il est certain que le film de Antonioni possède de beaux moments, mais cela ne suffit pas à faire un film, ni à mériter un prix.

Les succès modestes.

Le Mexique possède une tradition cinématographique qui ne se dément guère dans les Festivals. Cette année n'a pas été une exception. Toutefois, n'exagérons pas : *The Young One* (La Jeune Fille) de Luis Buñuel est un film de qualité sans plus, même dans la production mexicaine et dans l'œuvre de Buñuel. Pas de comparaison possible entre la jeune fille et *Nazarin*, par exemple qui fut primé l'année dernière à Cannes. Le dernier film de Buñuel est une œuvre soignée, intéressante, avec de nombreuses trouvailles dans la mise en scène. Mais il s'agit tout de même d'un film de circonstance, tourné dans un temps record avec un budget réduit. Tous ces éléments provoquent notre admiration, mais ils sont trop visibles. *La Jeune Fille* est un bon, un honnête film, qui ne saurait en aucun cas être confondu avec un chef-d'œuvre.

De son côté Roberto Gavaldon a tenté avec *Macario*, second film présenté par le Mexique, une expérience nouvelle et intéressante. Il a mis à profit un paysage et quelques types réalistes souvent vus dans le cinéma mexicain, au service d'une fable métaphysique qui n'est pas sans rappeler certains films de Bergman,

quoique l'histoire ait une profonde racine hispanique, mises à part certaines banalités. Macario le bûcheron rencontre la mort ; l'histoire est un songe qui se termine au moment où commence le film. Ce n'est pas là non plus un film extraordinaire, mais sa qualité en est peu commune et l'ensemble est d'une facture acceptable. L'atmosphère fabuleuse est parfaitement rendue et même rehaussée par d'excellentes photographies de Figueroa.

Le film polonais *De la veine à revendre* de André Munk occupe une place marquante parmi les succès mineurs ; dans toute autre occasion, il aurait mérité une mention au palmarès pour l'acteur Bogumil Kobiela. Il s'agit là encore d'une comédie, mais dont le comique a de la force, les valeurs satiriques de la profondeur et qui finit sur une note grotesque. Comme l'œuvre de Chaplin, à laquelle elle se rattache par le fond, l'œuvre de Munk a une note de tristesse et de mélancolie. Son héros est un homme malheureux poursuivi par le mauvais sort. Parce qu'elle reproduit les principaux épisodes de l'histoire polonaise dans les quarante dernières années, cette vie a une valeur de témoignage inoubliable. Voilà l'œuvre la plus libre qui nous vienne d'au-delà du rideau de fer, nous pourrions presque dire l'œuvre la plus libre de tout le Festival. Ce que d'autres voient dans les teintes sombres du drame stéréotypé, Munk le traduit à travers un prisme satirique qui n'épargne même pas le régime actuel. Nous sentons que derrière chaque plaisanterie se cache une tragédie ; la valeur et la liberté de ce film témoigne de la vitalité d'un peuple que l'histoire des dernières décennies a traité d'une manière implacable.

Un film déconcertant.

Arrivé à ce point, un problème se pose : comment classer le film de Fellini *La Dolce Vita?* Le jury lui a attribué la Palme d'Or mais nous savons que nous ne pouvons guère faire cas des prix. *La Dolce Vita* est-il un film scandaleux, puisqu'il a provoqué le scandale, un film commercial puisqu'il « marche » admirablement, une œuvre réussie ou un échec intéressant. Est-il en tête de la production fellinienne ou au contraire est-ce là sa grande faiblesse? Nous pourrions nous poser toutes ces questions et beaucoup d'autres encore. Une analyse complète de *La Dolce Vita* dépasse largement le cadre de cette chronique. Essayons toutefois d'introduire un peu de clarté dans le débat.

Du point de vue moral, on a déjà dit suffisamment de choses pour ne rien ajouter. Le film scandalise par la crudité de certaines scènes, quoique dans sa plus grande partie, il ne soulève pas d'objections sérieuses. Mais il ne s'agit pas de jouer sur les intentions. Fellini n'aime pas le monde qu'il nous montre ; on pourra même dire qu'il le condamne. Or, ceci ne suffit pas, répétons-le. Il y a certaines limites à ne pas dépasser et surtout certaines erreurs à ne pas commettre. La vision de *La Dolce Vita, même si elle est la réalité, ne correspond pas à la réalité en général.* Cette société en voie de décomposition, nous ne devons pas en tenir compte ; ce sont là des êtres marginaux qui n'ont qu'un intérêt secondaire. Le

souci baroque de ne pas éviter les excès a conduit Fellini sur un chemin glissant. Les éléments positifs de sa critique sont détruits par le fait que son monde cesse d'être humain pour devenir une collection de monstres de foire. Un peu plus de sobriété aurait rendu le film non seulement plus positif mais encore plus convaincant.

Voilà que de l'aspect moral, nous sommes arrivés à l'esthétique. *La Dolce Vita* est un film baroque, mais d'une grande richesse de personnages et de situations, un film où les trois heures de projection sont vraiment remplies et où la force d'expression de Fellini témoigne encore de grandes possibilités. Mais ceci ne saurait suffire. L'ambiguïté fellinienne touche ici à la désorientation. L'extérieur a dépassé les intentions et nous avons souvent l'impression que le film a échappé aux mains de Fellini. A côté de passages d'une grande beauté et d'une véritable profondeur psychologique — les relations de Marcello avec son père ou avec Emma — il y en a d'autres où l'insécurité prédomine. L'exemple le plus frappant en est la gratuité du suicide de Steiner que Fellini lui-même n'a pas réussi à nous expliquer dans sa conférence de presse.

D'autre part, *La Dolce Vita* suppose la répétition de toute une série de thèmes que l'on retrouve dans d'autres films de Fellini. Ainsi le créateur se copie lui-même. Quand la répétition a pour but la recherche d'une plus grande profondeur, elle nous paraît valable, mais quand il s'agit simplement de vivre de ses rentes, on peut dire que le travail créateur est mort. Pour ne prendre qu'un seul exemple, la dernière image du film n'est qu'une répétition qui a perdu toute sa force. Le visage de la jeune fille qui parle, sans que nous puissions entendre ses paroles à cause du bruit de la mer, ne nous cause pas la moindre émotion alors que nous sommes encore sous le choc du sourire de Cabiria.

Malgré toutes ces réserves, on ne saurait nier certaines qualités au film de Fellini. Mais *La Dolce Vita* n'a ni la perfection esthétique des *Nuits de Cabiria*, ni la profondeur de la *Strada*, ni même l'authenticité de *I vittelloni*. Ce n'est pas un pas en avant ; c'en est peut-être même un en arrière.

Les Grands succès.

Il a manqué à Cannes 1960 des chefs-d'œuvre. Le Festival n'a pas ouvert de nouvelles voies. Nous ne pouvons pas signaler un *Orfeu Negro*, ni une nouvelle vague, mais il y a tout de même eu de grands films qui peuvent se compter sur les doigts de la main.

La participation française est passée assez inaperçue cette année, pour des raisons qui sont sans doute étrangères à sa qualité. L'écho de *le Trou* de Jacques Becker a été amorti parce qu'une grande partie de la critique connaissait déjà le film. Nous avons déjà pu apprécier dans toute sa perfection et dans toute sa rigueur le travail de Becker dans un contexte de médiocrité presque général. Si le succès n'a pas été plus grand, la cause en est sans doute la difficulté même du film et certaine déformation des esprits en ce

qui concerne la durée. Une projection trop longue était condamnée à avoir mauvaise presse. Mais il est impardonnable que le jury ait oublié *le Trou* de Becker pour le prix de la mise en scène, alors que celui-ci n'a pas été attribué. Autre lacune de ce palmarès déconcertant.

Le sort n'a pas favorisé non plus *l'Amérique insolite* de François Reichenbach. Accueil chaleureux dans la salle, mais réservé de la part de la critique. La raison de la déception est que l'on espérait du film de Reichenbach une chose différente, absolument nouvelle. Les spectateurs voulaient voir une chose que Reichenbach ne pouvait pas leur donner : une Amérique inédite. En effet, le film devait s'écarter des sentiers battus, mais en demeurant fidèle à la réalité. C'est pourquoi, si l'œuvre comporte trente pour cent d'images déjà connues, nous ne pouvons nous plaindre d'un manque de nouveauté.

Reichenbach a fait un grand reportage sur l'Amérique, sans souci de créer des théories générales, en évitant les explications ou en les rendant suffisamment rapides pour qu'elles n'aient pas un ton dogmatique. Un reportage est forcément quelque chose d'extérieur, mais qui peut capter l'âme. Reichenbach atteint l'âme d'un grand pays, à force de cordialité, d'amour et de sympathie. *L'Amérique insolite* demeurera un modèle de documentaire, le reportage d'un journaliste qui est aussi un poète, comme tous les grands journalistes d'ailleurs.

Le film que Ingmar Bergman avait envoyé à Cannes cette année arrivait précédé par une vaste publicité. Nous savions qu'il avait déchaîné dans son pays des polémiques. Finalement, *la Source* est un film sans surprise. Cette fois-ci, Bergman s'est contenté de narrer une histoire contenue dans une ballade du XIVe siècle, celle d'une jeune fille qui, alors qu'elle allait à l'église pour porter les cierges de Sainte Marie, fut violée par trois bergers qui ensuite l'assassinèrent. Le film nous raconte la vengeance du père et le miracle final de Notre-Dame qui fit jaillir une source au lieu même où avait été assassinée la jeune fille et au moment où l'on enlève son cadavre. Bergman s'est appliqué à son récit, soignant jusqu'aux moindres détails. Comme dans *le Septième Sceau*, il a voulu faire une œuvre archaïque, libérée cette fois-ci d'une préoccupation excessive et d'intentions cachées. Le récit est d'une grande pureté esthétique et quoique certains effets — la scène du viol par exemple — soient très discutables, tout le film est un exemple de mesure et d'équilibre. Nous n'avons jamais vu un film de Bergman aussi dépouillé de tout ornement inutile, aussi simple et aussi bien raconté. Quoique nous préférions personnellement d'autres de ses films, nous ne pouvons que nous laisser gagner par la simplicité et la beauté de ce récit où le réalisme et la poésie sont si heureusement mariés.

Et pour terminer, disons quelques mots du film qui, de toute évidence, aurait dû remporter la Palme d'Or. Quelques minutes encore avant la lecture du palmarès tous les parieurs misaient sur *la Ballade du soldat*, de Grigori Tchoukhrai, qui depuis le jour de sa présentation avait soulevé l'admiration générale.

Pour une fois, le cinéma soviétique taisait les slogans de propagande pour nous offrir une œuvre humaine, de portée universelle. La grande réussite du film de Tchoukhrai est d'avoir fait abstraction de notes par trop locales, pour atteindre au général. Le film aurait pu se dérouler pendant n'importe quelle guerre, dans n'importe quel pays sans rien perdre de son émotion. Car *la Ballade du soldat* est surtout un film émouvant qui parle au cœur, un film simple, plein de fraîcheur, et de spontanéité, raconté dans une forme admirable et une progression dramatique appropriée. Un film avec lequel on peut s'identifier car il repose sur une série de sentiments nobles comme le respect de la femme, l'amour filial, le patriotisme. Si tout ceci répond à des slogans de propagande calculés, il faudra reconnaître l'habileté de cette propagande.

Georges Collar.

Réalités du roman

LÉON URIS : EXODUS (1)

Exodus est un ouvrage important quant à son seul volume : près de 700 pages. L'œuvre de Léon Uris a été traduite remarquablement par Max Roth aux États-Unis. Elle y a eu un succès considérable. La traduction française a connu un accueil chaleureux parce que *Exodus* retrace l'un des drames collectifs les plus angoissants, les plus passionnants de notre temps : un épisode des luttes soutenues par le peuple d'Israël pour créer un État d'Israël et pour en faire reconnaître l'existence.

Il s'agit donc d'un livre-document d'un très exceptionnel intérêt. Son auteur a entrepris, avant de traiter son sujet, une très vaste et minutieuse enquête en Europe, à Chypre ; en Israël naturellement. Il a même pris part, en 1956, à la Campagne du Sinaï en qualité de correspondant de guerre. Il a fait plus œuvre de reporter que travail d'historien ; et on ne doit pas retenir quelques inexactitudes, paraît-il *historiques*, que des coupeurs de cheveux en quatre ont relevées dans ce cycle énorme, où la référence n'est jamais formelle. Il importe davantage que le climat, l'atmosphère y soient, avec un goût d'épopée. Ils y sont.

La première partie d'*Exodus* se passe à Cyrénia en 1946. Mark Parker, l'envoyé spécial de l'*American News Syndicat* y retrouve une amie d'enfance Kitty Fremont. Tous deux se lient d'amitié avec Ari ben Canaan, l'animateur de l'organisation pour l'immigration illégale. Mark et Kitty vont aider Ari à monter *l'opération Gédéon*. Qu'est-ce que *l'opération Gédéon?*

Son but est de faire évacuer d'un camp (celui de Cavrados) trois cents enfants et à les transporter à Cyrénia. A Cyrénia, un vieux remorqueur les attendra. Il s'appelait l'*Aphrodite*. On l'a rebaptisé *Exodus*. Pour réaliser son dessein, et avec la complicité de ses amis, Ari a revêtu (repris plus exactement), son uniforme de capitaine de l'Armée anglaise et camouflé l'entreprise en battant pavillon d'une unité régulière de transports maritimes. Il gagne donc la Campagne de l'*Exodus*, car les articles de Parker

(1) Édit. Robert Laffont.

Nous sommes heureux de signaler à nos lecteurs que Pierre Descaves, président du Conseil supérieur de la R.T.F., membre du Jury Renaudot, donnera chaque mois dans cette revue une chronique consacrée à l'actualité romanesque. Un témoin de la vie littéraire particulièrement informé et impartial, nous aidera ainsi par sa clairvoyance et son autorité à faire un choix dans l'abondante production romanesque, la plus vivante, mais souvent la plus incontrôlée de l'édition française. (N.D.L.R.)

ont alerté l'opinion politique : la bataille morale, avec l'aide des enfants, triomphera.

Pour chacun des acteurs du drame, que ce soient les généraux et les autorités alertés à Londres, que ce soit le général Sutherland, fils d'une mère juive, chef des Forces anglaises à Chypre, que ce soient des personnages secondaires mêlés à l'action, le romancier-reporter a adopté un procédé d'analyse rétrospective. Grâce à ces effets d'éclairage psychologique, on perçoit la foule des petits drames intérieurs qui hantent ces hommes, avec un passé surgi du fond de leur conscience.

Tous ces personnages se retrouvent dans la seconde partie d'*Exodus*, cette fois en Palestine, au cours des derniers mois du mandat britannique, et dans les premiers mois de l'Indépendance. De nombreuses péripéties sociales, raciales, sentimentales illustrent cette période d'acclimatation nouvelle. C'est ainsi — et c'est là la péripétie la plus attrayante — que Kitty Fremont se défend très longtemps de se laisser intégrer dans ce milieu étranger. Mais elle devient finalement la compagne d'Ari ben Canaan... Il y a aussi, et encore, et toujours, des luttes intestines ; il y a les tableaux de combats contre les Arabes et contre les Égyptiens ; des querelles entre les gouvernementaux et les Macchabées terroristes ; il y a l'exode des Juifs yéménites, les rapatriements sur le *tapis magique* des aviateurs américains. *Exodus* prend, de ce fait, la *valeur d'un documentaire épique*.

Les destinées convergentes des personnages rassemblés par M. Léon Uris se développent dans un rythme de force créatrice d'où un peuple finira par imposer au monde la renaissance de sa patrie. C'est là que se manifeste (avec un extrême bonheur d'évocation et avec une abondance descriptive captivante) la construction humaine la plus étonnante de notre époque. Nous la revivons à travers ces évocations. On conçoit dès lors les difficultés et la grandeur de l'aventure. Entendons de l'aventure humaine menée par une poignée d'hommes de foi, d'énergie et d'espérance. Ils n'ont pas oublié ceux-là qu'héritiers d'un peuple magnifique et dont les faits et les revers sont dans l'histoire, ils se devaient à cette tâche quasi-surhumaine d'un renouveau.

MICHEL DÉON : TOUT L'AMOUR DU MONDE II (1)

Voici le tome II d'une série, à laquelle l'auteur prodigue l'étiquette de roman. Il s'agit plus exactement, afin de mieux situer cette remarquable production, d'une *suite* ou si l'on préfère de *mélanges* dans le genre et le style que M. Jacques Chardonne a accordés à quelques-unes de ses dernières œuvres. Chaque chapitre (il y en a six) est l'occasion d'un savoureux dosage où se mêlent des souvenirs de voyage, des remarques artistiques, des réflexions politiques, des vues morales, voire philosophiques, l'évocation de quelques amis de choix. M. Michel Déon est également un conteur

(1) Édit. Plon.

d'une richesse et d'une justesse d'invention inépuisables et difficilement égalables. Au gré de sa fantaisie, on lit des *nouvelles*, petits récits extrêmement séduisants, que ce soit à Spetsai, à Nazari, à Sintra, à Gandria, à Bellagio, ou dans cette Grèce qui lui est chère et où il passe la plus grande partie de sa vie. Il dédie son livre à « Guillaume Francœur », le héros des romans de son ami André Fraigneau et il indique : « Ces chapitres réunissent une brassée d'images qui racontent, avec quelques plongées dans le passé, une année de voyages. » Riche et abondante année dont il découvre les beautés géographiques, les particularismes et les particularités (mœurs, femmes, cuisine ; quelque chose comme « amour, pain et poésie »). On vit à la fois dans le réel et dans l'imaginaire, sans bien savoir où commence la fiction, où apparaît la vérité. Mais M. Michel Déon a raison : la vie a parfaitement le droit d'être un rêve, l'expression d'une grande soif de bonheur, de liberté et d'amitié — et naturellement des passions du cœur. *Tout l'amour du Monde* est un modèle de dépaysement de haut vol et de grand goût.

Le romancier de *La carotte et le bâton*, s'installe parmi les maîtres de sa génération. Il manie, avec virtuosité et avec un tact infini, l'une des plus belles langues de ce temps : le français.

RAYMOND LAS VERGNAS : CAVALERIE LÉGÈRE (1)

Les romans dits militaires de la fin du XIXe siècle et du début du XXe ont oscillé entre le réalisme vengeur des *Sous-Offs* de Lucien Descaves et les picaresques évocations du *Train de 8 h. 47* de Georges Courteline.

Les guerres de 14-18, de 39-40, 44-45, de lointaines expéditions, d'incessants combats ont situé le genre à divers échelons de relations vécues et de souvenirs arrangés. M. Raymond Las Vergnas ouvre une nouvelle tranchée dans le dispositif du roman militaire, avec une œuvre d'ironiste et de moraliste. Son livre, un roman, est intitulé *Cavalerie légère*, encore que le héros de son histoire soit le sous-lieutenant de réserve d'Infanterie Morel, affecté au 2e Bataillon d'Infanterie du 358e R.I. de Tarbes. L'action se déroule dans les années 20-21, quand le kaki supplantait progressivement le bleu horizon.

Le roman tire son titre d'une déclaration faite au jeune officier par le capitaine Trets, tombé malade et qui commande cette compagnie. Sa consigne essentielle est de passer en charge à son jeune subordonné sa monture, un cheval étonnant, animal un peu haut et difficile à manier. Il ne s'agit pas de s'en laisser conter par les officiers du régiment de Hussards qui tient garnison à Tarbes. Ce demi-sang répond au nom de *Caf'*, ce qui est tout simplement l'abréviation de *Caf' Conc'*, nom de baptême à lui donner par ledit capitaine Trets : « Il faut dire que, dans ma famille,

(1) Édit. Albin Michel.

on a toujours aimé la chansonnette. Et aussi la belle musique. *La Veuve joyeuse*, *Lakmé*, *Les petites Michu*, *Guillaume Tell*. Sans oublier l'admirable ouverture de *Cavalerie légère*. Ah ! ce Suppé, quel poète ! » Ainsi parle le capitaine Trets et ses propos donnent le ton à l'ouvrage où, par amphibologie, on pourrait être dépisté par ce diable de cheval. Il faut ajouter que le sous-lieutenant Morel, élève à Henri-IV du célèbre professeur Alain, ancien normalien, agrégé de philosophie, pratique le canular sur une très haute échelle. Par canular on entend un esprit de blague et de mise en boîte, suffisant pour ridiculiser quelqu'un, mais pas assez marqué pour provoquer l'irritation de la personne qui est la victime de plaisanteries, parfois cruelles. Celles-ci sont d'ailleurs à articulations de références et de réminiscences *classiques* — circonstance qui en atténue la portée. Le *canulateur*, si l'on peut dire, s'amuse beaucoup plus que le *canulé*.

C'est bien le sentiment que l'on retire de la lecture de ce roman. Il y a d'abord une fresque générale, fort bien venue, et qui est celle d'une petite ville de garnison après la guerre de 1914-18. Toute une peinture en taille douce-amère de mesquines vanités cocardières et de routines effarantes.

Il y a encore et surtout ce Jacques Morel, qui, avant de s'installer dans sa chaire au lycée de Chartres, accomplit sa « période ». Alors qu'il comptait l'être à Bayonne, il a été affecté à Tarbes. Sa déconvenue a été atténuée par le fait d'une rencontre faite, à Pau, d'une charmante brunette de dix-huit printemps, Bérénice, dont s'accommodent fort ses vingt-trois ans ! Bérénice a promis de venir le rejoindre. Ce qu'elle fait. On retrouve Jacques à Tarbes chez son logeur, l'équivoque M. Plumèche, qui s'est pris d'estime pour l'officier, et qui déteste Bérénice et également le pauvre Larrouy, l'ordonnance maladroit. Jacques est naturellement en relations avec les autres officiers de son bataillon, entre autres le commandant de Peyloubier, qui a de la branche, et le lieutenant Pachu, sorti du rang, aigre en ses propos. Son ami véritable est le sergent-chef Didier, qui a passé son enfance à Londres, et poussé des études personnelles. Il rêve d'écrire un roman ! Cependant l'ami le plus attachant, c'est le cheval, le cheval Caf' dont Morel a fait connaissance au manège et qu'il a pu justement maîtriser. Ce dressage sensationnel a valu à Morel une popularité du meilleur aloi parmi les officiers de Hussards ; et les compliments du colonel de Saint-Alain, commandant le régiment de Cavalerie. Celui-ci n'a de cesse de le faire participer à une course de la saison hippique tarbaise. En secret, le chef de la Cavalerie légère locale a convoqué un redoutable écuyer. De cette façon, l'Infanterie sera quinaude et ridiculisée. Notre jeune Centaure improvisé déjoue le complot et arrive premier sur le poteau. A ruse, ruse et demie ! Et nous verrons encore Morel aux prises avec l'ordonnance, le minable Larrouy, avec Bérénice qui est affublée d'une mère abusive et d'un beau-père plus ou moins « écornifleur ». L'élément dramatique viendra d'ailleurs du faux ménage Jacques-Bérénice. Les deux jeunes gens ont fait de l'amour un sport agréable ; ils se brouillent, se chamaillent ; ils se récon-

cilient naturellement. Or, Morel s'est aperçu qu'un voleur lui dérobait régulièrement quelque argent. La prime de 5 000 francs représentant le gain de sa victoire hippique (une petite fortune en 1920) disparaît le soir même. Ses soupçons effleurent Plumèche, le fumeux Plumèche, puis se portent sur Larrouy. Bien injustement. Le pauvre troufion se suicide. En fait, il est innocent. La coupable est la tendre Bérénice ! Doublement coupable, d'ailleurs, car cette jeune personne trompe Jacques avec le colonel de Saint-Alain. La Cavalerie légère a eu, ainsi, quand même, sa revanche.

On conçoit avec quel désabusement le sous-lieutenant Morel quitte la petite garnison. Il redevient civil. Il ira enseigner à Chartres. Au moment du départ, le sergent-chef Didier lui annonce qu'il a renoncé à écrire son roman. Ce roman devait relater les aventures de Morel pendant son semestre à Tarbes. Or, comme son chef, Didier n'a rien vu, ni le fond, ni le sens de cette éducation militaro-sentimentale. Dans le train, le professeur reprend conscience de son état, de ses aspirations, de ses devoirs. Il se tourne vers l'avenir. Tarbes sera une étape dans ses souvenirs ; une étape vite estompée. « Oublions, murmure-t-il. Oublier, c'est peut-être cela, être jeune. »

Cette pointe de mélancolie apporte la note juste, utile à ce roman jeune, à ce roman spirituel et gonflé d'un humour qu'on a pu dire universitaire. Il n'y a pas cependant plusieurs sortes d'humour. Il y a d'abord celui qui porte. *Cavalerie légère* fait mouche à chaque coup.

PAUL GUTH : JEANNE LA MINCE (1)

Le nom de M. Paul Guth s'attache déjà à la création d'un type — d'un type bien à lui : le Naïf. Type d'autant plus étonnant, d'autant plus anachronique dans un temps où tout le monde se sait à la page. Ce modeste héros devient comme un porte-morale, un porte-parole de certain bon sens. Naïf ? Naïf à demi, qu'on a vu successivement enfant, adolescent, troufion, locataire, marié, amoureux, éducateur pour accéder finalement à la consécration d'un Saint-Naïf. Paul Guth a une logique tirée des Évangiles. Pour bien saisir son nouveau roman, il ne faut pas omettre de signaler que Paul Guth est un virtuose des Livres d'enfants. Après *Les Passagers de la Grande Ourse* et la *Locomotive Joséphine*, il a trouvé un autre type : Moustique, ce qui nous a valu *Moustique et le marchand de sable*, *Moustique et Barbe-Bleue*, en attendant, on l'espère, bien d'autres et sympathiques Moustiques !

Le Naïf et Moustique ont guidé notre auteur et l'ont amené à Jeanne, à *Jeanne la Mince*, le premier roman sans doute d'une importante série, puisque nous quittons une Jeanne toute minette et qui nous intéresse prodigieusement. On ne pensera pas une

(1) Édit. Flammarion.

seule seconde que le romancier a cédé à une mode mercantile et perverse, car les fillettes sont à la mode en littérature, — avec si l'on peut dire — leur ancêtre Gigi et ses succédanés infiniment plus marquées, que ce soit la « Lolita » des ballets noirs ou la « Zazie » mal embouchée de Raymond Queneau. Non ! Jeanne, née Guth, est infiniment plus saine, plus candide, plus « naïve » que toutes ses devancières en littérature. C'est ainsi qu'elle est la plus originale, encore que son père spirituel, le romancier, ne la ménage pas dans ses analyses. Mais, comme l'on dit, dans nos provinces, le fond de Jeanne est bon.

Pour plus de sûreté d'ailleurs, le romancier a laissé la parole à son héroïne. Le premier des trente et un chapitres que comporte cette première tranche de confessions débute ainsi : « Je m'appelle Jeanne Malary. J'ai passé mon enfance, au début du siècle, dans une petite ville du Sud-Ouest. Je revois une belle maison au-dessus de la rivière, avec une terrasse ombragée de platanes. En bas, l'eau ne semblait pas bouger. Tout était solide, tranquille. On vivait un perpétuel été ! » Sept lignes ont suffi. On est dans l'atmosphère, ou si l'on veut dans le bain. Jeanne est la fille d'un brave homme, très avisé. Ce fils de paysans, qui n'a mordu à aucune étude sérieuse, a fait carrière dans les haricots. Entendez qu'il s'est spécialisé dans leur culture, et que sa science de plus en plus connue et reconnue. Jeune encore, c'est une autorité ès haricots que l'on consulte dans le monde entier. Au cours d'un voyage d'études au Chili, il y a épousé Pilar, une Chilienne. C'est là-bas qu'est née notre Jeanne. Le trio revint au pays. Pilar, d'une beauté sauvage, n'arrivera jamais à s'adapter complètement à la vie de la province languedocienne. Bientôt, le papa, de plus en plus spécialisé, connut des succès éclatants : il a acclimaté en France le Haricot du Cap ; il a obtenu le croisement du Haricot d'Espagne et du Haricot commun. Il fut appelé par l'Institut agronomique de Santiago, et repart pour le Chili avec Pilar. La petite Jeanne est confiée à la garde de la sœur de son père, sa tante Malérette, surnom formé sur son nom de jeune fille : Malary. Elle est propriétaire du magasin de bonneterie des Cornières, sur la place de la ville.

Bientôt arrive une terrible nouvelle : Pilar est morte, Jeanne est donc orpheline de mère. Son père, occupé par ses affaires, ne songe pas à revenir. Commence pour la petite une étrange vie dans le magasin des Cornières, où règne cette Malérette, qui n'a pas été heureuse en amour, si elle l'a été en affaires. Par son mariage, cette riche paysanne est devenue l'alliée d'une bonne famille commerçante de la ville, les Tatou ; et, après la mort de son brigand de mari au bout de trois mois de mariage, elle ne sera plus que l'avisée directrice de *A la confiance*, l'enseigne du magasin qu'elle a mené à la prospérité. Cette fille des champs et des grands travaux au grand air ne quitte plus le comptoir. Elle s'alourdit, s'empâte, se gonfle. La Malérette n'a donc que pitié pour la petite fille maigre confiée à ses soins : « Que tu es mince, minçote !... » La bonne tante s'occupe à sa façon, élève à sa façon Jeanne dite « Jeanne la Mince », et qui demeure mince en dépit de tous les

régimes. La Malérette n'est pas une mauvaise femme, loin de là ; mais vieux jeu et si loin de comprendre cette enfant dans laquelle ne coule pas impunément le sang chaud de l'exubérante maman si tôt enlevée.

Pratiquement, Jeanne est cloîtrée dans la vieille boutique, au milieu de vieilles gens. Elle demeurerait complètement ignorante si quelques leçons ne la débrouillaient pas, ne la délangeaient pas de ce tran-tran monotone. Tout la porte à la découverte du monde. Il en résulte les thèmes de cette première portion de confidences. Ce sont autant d'épisodes savoureux, quelquefois un peu à tiroirs — c'est-à-dire plus ou moins attendus avec des développements un peu longuets, mais qui participent cependant à créer l'atmosphère légèrement surannée et jeunette de ces années d'enfance. Jeanne la Mince ne se faufilera pas partout comme Alice au Pays des Merveilles ; bien des choses seront merveilles pour elle. Une défense instinctive et farouche lui viendra lorsqu'elle aura à se défendre puis à éviter les curiosités tardives d'un oncle abusif, et voleur par surcroît ; elle remettra à leur place trois garnements en veine de hardiesses, vite réprimées. L'expérience de Jeanne la Mince se complètera par ses propres curiosités et le comportement des trois demoiselles Tatou, ses cousines. Il y a là beaucoup d'événements qui bousculent la petite morale de l'enfant : Jeanne la Mince est dans beaucoup de passages Jeanne la Naïve. Ce qui fait un agrément de plus pour le récit. Scène après scène, décor après décor, accessoires après accessoires (l'auto, la bicyclette surtout et même l'aéroplane) se constitue pour l'enfant un univers qui a vraiment existé au temps du Loupillon et de M. Armand Fallières. Ah ! que l'enfance était belle sous le soleil de la République, troisième du nom ! Il y a bien les petites querelles politiques locales, un curé qui pourrait être l'abbé Constantin ; il y a cette cousine qui revient de l'Indochine avec son boy et ses colifichets... ; oui, il y a tout cela et bien d'autres menus et pittoresques détails. Mais, il y a aussi la grande menace, l'ombre terrible de la mobilisation de 1914. Le roman s'arrête là. « Un monde, note Jeanne la Mince, un monde allait s'écrouler avec les souvenirs de mon enfance dans un énorme brasier. » Tel est ce livre mémorable. Une fois de plus, avec mille petits riens, Paul Guth a fait un grand Tout, de fraîcheur, d'ironie, de tendresse. De cette poésie enfantine et provinciale des années 1910-1914, le romancier tire une nouvelle version d'une certaine *douceur de vivre*. Il fait bon vivre, — ce n'est pas mince ! — quelques heures, avec Paul Guth !

PIERRE DESCAVES.

Le théâtre

JEUNES COMPAGNIES — LE CAS DE CONSCIENCE AU THÉATRE
L'ANTIMYSTICISME DE « POLYEUCTE »

D'avril à juillet, Paris est une capitale internationale du théâtre, où se produisent des troupes venues des quatre coins du monde et aussi des quatre coins de la province française. Ceci ne doit pas nous faire oublier que, toute l'année, Paris est un laboratoire dramatique. Aux « mardis » de l'Œuvre et de l'Alliance française, au Théâtre du Tertre de la rue Lepic ou autres lieux de petites dimensions propices aux grands espoirs, de jeunes compagnies prouvent la vitalité d'un art que la froide raison, depuis longtemps, aurait dû décourager. Ce non-sens économique est de l'ordre du merveilleux.

Parmi ces cœurs vaillants du théâtre, on citera d'abord M. Antoine Bourseiller. Il n'a pas seulement la ferveur : il joint aussi l'intelligence à la culture. Précisons : une intelligence du tragique. Hier, sa mise en scène de la *Marianne*, de Tristan L'Hermite, aujourd'hui, celle de *la Mort d'Agrippine*, de Cyrano de Bergerac, sont l'œuvre d'un artiste sensible à la grandeur tragique et doué de cette imagination qui sait inventer des moyens de l'exprimer sans la rabaisser. Avec la pièce de Cyrano, représentée en 1653, comme avec celle de Tristan L'Hermite, jouée en 1636, il ne s'agit pas de spectacles destinés aux érudits et curieux de la Société d'étude du XVIIe siècle, mais d'œuvres que leur qualité dramatique et poétique doit tirer d'un injuste oubli. *La Mort d'Agrippine* est quelque chose comme la tragédie de *Polyeucte* dans un monde sans Dieu ni dieux. Un libertinage teinté de stoïcisme fait les héros et fonde leur héroïsme. Ne croyant plus à « ces dieux que l'homme a faits et qui n'ont point fait l'homme », ces Romains, corneliens sans la foi, regardent les supplices avec sérénité : « ... et puis mourir n'est rien, c'est achever de naître. » « Fais jusque dans ton cœur descendre ta raison », recommande leur sagesse qui, à travers les intrigues de palais, leur impose une vertu de loyauté : « Pour paraître innocente, il faut être coupable », dit un vers à longue portée.

Sur l'étroite scène du Studio des Champs-Élysées, M. Antoine Bourseiller a eu l'heureuse idée de disposer une haute glace en biais dont le reflet met sous nos yeux un escalier. Premier avantage : l'aire du jeu est agrandie. Second avantage : l'auteur abuse du hasard qui permet aux gens d'entendre sans le vouloir ce qui n'était pas précisément dit pour eux... ; c'est toujours très gênant quand nous les voyons à trois ou quatre pas derrière les infortunés qui parlent sans soupçonner leur présence ; l'artifice paraît un peu moins gros lorsque la glace les montre s'arrêtant pour écouter avant de descendre l'escalier. Si les pouvoirs désirent encourager le théâtre tragique, M. Antoine Bourseiller mérite leur attention : que le Ministère de la Culture envoie donc au Studio des Champs-Élysées les futurs fonctionnaires de l'Éducation nationale qui seront chargés d'enseigner l'histoire de la littérature française !

Pour jouer la tragédie, il faut des tragédiens et pour former des tragédiens il faut imposer aux comédiens un certain ton tragique. Là est la réussite de M. Bourseiller dont les acteurs sont pourtant de talents très inégaux. C'est dans cette direction que doivent encore travailler metteur en scène et acteurs de la compagnie Jehan Tasso qui présentent *Ajax* au Théâtre de l'Alliance française. On crie trop dans cette tragédie. Dans le rôle de Teucros, plus apaisé, il est vrai, M. Denis Manuel donne le bon exemple et nous rappelle que les leçons du Conservatoire ne doivent pas être systématiquement dédaignées. Ceci dit, et avec quelques réserves sur des fragments d'échafaudage poétiquement peu suggestifs, ce fougueux spectacle est un beau témoignage sur la permanente actualité de Sophocle (1). Peu importe, en vérité l'imagerie des mythes : un héros que les dieux ont bafoué et qui est trop lucide pour n'être pas tué par le ridicule, pareille histoire reste émouvante pour nous, au Théâtre de l'Alliance française, comme elle l'était pour ceux qui en suivaient les péripéties à l'ombre du Parthénon. Cette évocation doit beaucoup à M. Mario Pilar, Ajax athlétique et désespéré ; surtout elle nous révèle une traductrice. Le dialogue de Mlle Jeanne Moatti est une traduction pour la scène ; quelques sondages au cours de la représentation permettront d'apprécier sa fidélité à l'esprit du texte ; aucune concession facile à la langue quotidienne et usagée du temps présent : une

(1) Dans la collection « Les Grands Dramaturges » (L'Arche), M. Jacques Lacarrière publie un *Sophocle* qui est un essai historique et philosophique pour situer le grand tragique dans son temps. Dans ce livre suggestif, le cas d'Ajax est particulièrement bien expliqué.

expression poétique avec naturel, voilà ce qui permet à Sophocle de rester Sophocle en parlant français.

Le spectacle Tennessee Williams révèlera une grande comédienne à ceux qui n'ont pas vu Mme Renée Courtois à La Huchette et, dans un tout autre genre, une jeune actrice, Mlle Rosette Zuchelli, vouée au rôle des gamines-épaves, des innocentes sacrifiées. *La plus étrange histoire d'amour*, *Parle comme la pluie, et laisse-moi écouter*, *Propriété condamnée*, *Portrait d'une madone* sont quatre variations sur le même thème : désir, délire, martyre. La compagnie Robert Postec présente ces exercices de psychanalyse appliquée, le mardi, au Studio des Champs-Élysées. Cette descente aux enfers est mise en scène avec art.

Les jeunes troupes remplissent un office de documentation. Pour connaître une œuvre théâtrale il ne suffit pas d'en lire une traduction : il faut voir ce qu'elle devient sur la scène. *Les Temps modernes* avaient publié une version française du drame polonais *les Noms du pouvoir :* on doit être reconnaissant à M. Pierre Arnaudeau de l'avoir représentée au Théâtre du Tertre. La pièce est un triptyque sur le thème : le seul pouvoir authentique est dans la volonté non falsifiée du peuple. Bien entendu, on ne nous dira pas quand cette volonté est falsifiée et quand elle ne l'est pas. Mais ne posons pas au dramaturge des questions qui embarrassent les philosophes de la politique. Regardons plutôt sa pièce. Le premier acte est un épisode de l'histoire romaine : un consul à poigne défend la République en écrasant l'opposition libérale. Le second acte nous montre Philippe II condamnant le prince Juan en qui repose l'espoir d'une monarchie populaire. Au troisième, on assiste au triomphe du chef dont l'autorité est acclamée par la *vox populi*. C'est le même héros qui, au cours des siècles, renaît de ses cendres et qui, sous des costumes différents, annonce le sens de l'histoire. Cette légende en trois époques doit être prise comme un mistère révolutionnaire. Le monde marxiste ne serait-il pas, aujourd'hui, à la frontière indistincte de son Moyen Age et de sa Renaissance? Quoiqu'il en soit, l'œuvre de M. Jerzy Broszkiewicz est dramatiquement originale et l'on regrette que le Théâtre National populaire de Nowa-Huta ne l'ait pas présentée au Théâtre des Nations.

Non que *Premier jour de liberté* présenté par le Théâtre de Gdansk soit sans intérêt. Il est même curieux de constater la persistance du théâtre fondé sur le cas de conscience aussi bien dans les pays de l'Est qu'en Occident. Les fameux « changements de structure » ont pu bouleverser l'économie,

les hiérarchies sociales, les régimes politiques, non l'esthétique de la pièce en trois ou cinq actes autour d'un problème, dont le maître, trop oublié, fut François de Curel. Le risque de ce théâtre, c'est *Si la foule nous voit ensemble*, première pièce de M. Claude Bal, remarquablement interprétée par Mme Sylvia Montfort au Petit Théâtre de Paris. Aux U.S.A., dans un État du Sud, une jeune aveugle aime un noir, bûcheron et guitariste ; si une opération la guérit de son infirmité, ne sera-t-elle pas aussi guérie de son amour, comme l'espèrent les racistes du pays, dès que ses yeux verront l'homme de couleur? Bien sûr, il y a là un sujet d'action dramatique, à condition de ne pas le transformer en « sujet de morale ». Surtout si un manichéisme simpliste commence par priver de toute efficacité la leçon de morale, mettant, d'un côté, les bons, d'une bonté incommensurable, et de l'autre, les méchants aux machinations enfantinement diaboliques. Au contraire, ce sont des drames trop vrais que nous avons pu voir au Vieux-Colombier avec *Soleil de Minuit* et *A vous, Wellington*. En Norvège, au cours de la guerre, cinq suspects doivent être fusillés : l'officier allemand dont le détachement occupe le village doit choisir celui qui sera gracié ; il visite les cinq familles ; il cherche une raison, un signe... ; en définitive, il favorise l'évasion des cinq condamnés, à ses risques et périls, et, on le devine, les périls sont plus sûrs que les risques. Dans une paillote de la jungle en Malaisie, sept soldats britanniques se trouvent coupés de leur base par la subite avance des troupes japonaises ; la radio ne fonctionne plus ; on appelle en vain : « A vous, Wellington » ; or voici qu'un fantassin japonais a la malheureuse idée d'ouvrir la porte ; que faire de cet encombrant prisonnier? le supprimer, évidemment ; mais on s'aperçoit bien vite que cet ennemi est un homme comme les autres. Les choses finissent toujours mal à la guerre : l'officier allemand de *Soleil de Minuit* sera sûrement fusillé, le Japonais d'*A vous, Wellington* est tué bêtement comme ses hôtes, sauf « le dur » qui est aussi un lâche.

L'inhumanité radicale de la guerre, voilà la terrible réalité que découvrent, à peu près à la même époque, le Belge Claude Spaak, l'Anglais Willis Hall, le Polonais Léon Kruczkowski. De jeunes officiers polonais se trouvent libérés par l'avance russe en 1945. Ils arrivent dans une petite ville allemande où tous les habitants qui ont pu le faire ont fui. L'un d'eux veut que « ce premier jour de la liberté » soit celui de la liberté de l'homme et non de la brute. Devant le déchaînement des instincts, il prend sous sa protection un médecin qui est resté par devoir et surtout ses trois filles. Ici aussi, les choses

tournent mal : malgré les leçons du père, parfait citoyen du monde, une des jeunes filles ne pratique pas le pardon des injures ; profitant d'une contre-offensive de ses compatriotes, elle s'installe dans le clocher avec un fusil-mitrailleur et tire sur les Polonais. Ironie du destin : c'est l'homme raisonnable et bon qui va l'abattre.

Il n'y a pas, à proprement parler, de thèse dans ces pièces, mais, à l'occasion d'un cas de conscience, une vision à la fois pessimiste et optimiste de l'homme : dans notre monde comme dans celui des Grecs, le héros échoue mais il y a toujours des héros. La comparaison avec les tragiques grecs est très limitée. Un tel théâtre ne trouve pas ses drames dans les légendes brodées par l'imagination au service de la conscience religieuse : il les cherche dans la réalité ; c'est pourquoi il est spontanément réaliste. *Le Canard sauvage* nous rappelle au Théâtre Récamier qu'il peut cependant être autre chose. La Comédie de l'Est présente la pièce comme le chef-d'œuvre du théâtre réaliste : la formule n'est pas fausse ; le jeune Lugné-Poe avait certainement tort de prendre Ibsen pour un Mæterlinck scandinave ; mais quand Lugné-Poe a réagi contre Lugné-Poe et non plus contre Antoine il eut raison de voir dans ses œuvres un réalisme mitigé de symbolisme.

La grandeur d'Ibsen est dans la qualité poétique de son théâtre. Il ne s'agit pas ici de quelques métaphores, du canard qui excitait la verve de Sarcey ou du grenier aux rêves, mais de ce climat poétique qui est celui du temps retrouvé. Le passé qui lentement envahit le présent, qui sourdement ronge l'avenir, ce retour des revenants qui terrifient les vivants, cette montée des souvenirs qui est la montée des périls, tel est le secret tragique qu'Ibsen le poète a su évoquer en dramaturge.

M. Hubert Gignoux ne doit donc pas s'excuser d'avoir inscrit *le Canard sauvage* au répertoire de la Comédie de l'Est. Reste à savoir, si, venant à Paris, il n'aurait pas mieux fait sentir l'originalité de son effort en jouant une pièce de Dürrenmadd ou du jeune auteur, Jean-Claude Marrey, qui appartient à sa compagnie.

Profitons de la nouvelle présentation qu'en donne la Comédie-Française pour voir *Polyeucte* là où la tragédie fait apparaître sa perfection : sur la scène. Cette présentation de M. Jean Marchat est fidèle ; on est entre gens qui comprennent les classiques et savent articuler l'alexandrin ; toutefois une juxtaposition de beaux morceaux ne crée pas une unité ; Mmes Thérèse Marney et Denise Noël, MM. Jean

Marchat, André Falcon, Jacques Destoop ont chacun leur style : l'ensemble est moins harmonieux que chaque rôle pris à part. Du moins l'esprit de l'œuvre n'est-il pas trahi et ce spectacle sans esbroufe est propice à la réflexion.

De Voltaire à Péguy, de Sainte-Beuve à Octave Nadal, les commentaires de *Polyeucte* sont nombreux, philosophiquement très divers et, historiquement, de plus en plus précis. Un mot encore...

Quelle que soit la date exacte de la composition de *Polyeucte*, entre 1640 et 1642, l'œuvre paraît sans rapport direct avec la querelle dite « janséniste », mot qui n'a de sens historique qu'au moment où la publication posthume de l'*Augustinus* transforme le nom de Jansénius en étiquette péjorative. Or, l'ouvrage de l'évêque d'Ypres paraît en 1640 à Louvain et en 1641 à Paris (1). Si l'on veut situer la tragédie de Corneille, on pensera plutôt à deux grands courants qui, depuis le début du siècle, divisent les spirituels. Il y a, d'une part, la théologie mystique dont saint François de Sales s'est fait le porte-parole dans la société laïque : l'amour pur de Dieu exclut toute considération d'intérêt personnel, serait-ce l'intérêt le plus désintéressé, le bonheur de l'au-delà auquel tous les biens d'ici-bas seront sacrifiés ; dans cette perspective où le moi s'anéantit, la grâce ne peut plus être une délectation du moi ; les « douceurs sensibles » ne signifient pas nécessairement sa présence et la plus grande « sécheresse » de l'âme n'est pas incompatible avec l'action sourde, inconsciente, dirait-on aujourd'hui, du secours divin. L'autre tradition est, en gros, d'origine augustinienne : si désintéressé que soit l'amour de Dieu, il ne peut pas ne pas être l'amour de Celui qui est mon bien ; pour nous affranchir des tentations de ce monde, la grâce est psychologiquement sentie, elle est un plaisir qui attire l'âme et l'emporte sur les autres plaisirs. Corneille n'a sûrement pas choisi entre ces deux tendances ; sans poser aucun problème, spontanément, il a fait parler ses chrétiens dans le sens de la seconde ; et ceci, sans nuances : la simplicité avec laquelle ils escomptent les bénéfices du martyre exprime une théologie naïve et foncièrement antimystique.

Cette théologie antimystique coïncide avec une anthropologie si humaniste qu'elle est à peine chrétienne. A Port-Royal, on n'eût certes pas admis que, laissée à ses seules forces, la nature ait le pouvoir de faire un Sévère et une

(1) C'est dans *Œdipe*, en 1659, que Corneille s'engagera dans la querelle janséniste ; à la scène V de l'acte III, il prendra position contre la thèse dite janséniste de la grâce.

Pauline, ce parfait honnête homme et cette épouse modèle. Corneille a appris au collège des Jésuites la grandeur de la sagesse antique, mais, ici encore, il simplifie et la souveraineté de la raison sur les passions qui élève ses Romains paraît bien exclure l'idée de péché originel.

Chose étrange, cet homme si absolument libre n'oppose aucune résistance à la grâce : la « sainte concupiscence » fait brusquement irruption et les autres concupiscences sont refoulées sans combat. Cet homme si essentiellement raisonnable ne cherche aucune raison à la foi : la lumière-sentiment dispense de toute discussion. Bref, la grâce agit en coup de théâtre et l'homme de théâtre en profite ; de là cette stupéfiante et tranquille déclaration que nous lisons à la fin de l'*Examen :* les deux conversions finales « servent à remettre le calme dans les esprits de Félix, de Sévère et de Pauline, que sans cela j'aurais eu bien de la peine à retirer du théâtre dans un état qui rendit la pièce complète, en ne laissant rien à souhaiter à la curiosité de l'auditeur ».

Le tragique de *Polyeucte* ne naît pas d'une exigence de la conscience chrétienne : c'est un tragique plus lyrique que dramatique. L'œuvre est davantage un chant à la gloire de Dieu qu'une action où la liberté de l'homme est aux prises avec la volonté de Dieu. Appelons-la non une tragédie religieuse mais une tragédie sacrée.

HENRI GOUHIER.

Télévision et logement

La civilisation va si vite et les hommes s'y adonnent avec une telle frénésie qu'ils n'ont guère le temps de penser à sa marche, encore moins de la contrôler.

Une personne de ma connaissance qui s'occupe de construction et de décoration m'a dit qu'elle venait de terminer l'aménagement intérieur d'une banque ; le client voulut remercier les chefs d'entreprise qui avaient mené à bien le travail ; il donna un cocktail, pour les réunir, dans la banque aménagée : il fut étonné — et son décorateur le fut lui-même — de constater que le nombre des chefs d'entreprise s'élevait à quatre-vingt. C'est que les plâtriers n'ont rien à voir avec les staffeurs, ni les menuisiers avec les ébénistes, que l'entreprise de dallage qui fait le sol du cabinet de toilette n'a rien de commun avec l'entreprise qui fait le parquet du bureau attenant. Toute entreprise de construction est un faisceau d'entreprises artisanales, aussi a-t-on beaucoup de peine à organiser leur collaboration. Si le peintre vient avant l'électricien, celui-ci abîmera sa peinture, mais le peintre pourra-t-il faire des raccords, s'il se trouve sur un autre chantier? Si d'ailleurs il passe après l'électricien, il risque d'abîmer une prise, et le problème n'est pas plus facile. Le responsable d'une terrasse, c'est l'entrepreneur d'étanchéité ; mais cette terrasse comporte des gouttières. Que l'une d'elles se fende ou se bouche, le couvreur ou le plombier ne peuvent la réparer sans toucher à la terrasse. L'étanchéité subira donc une sorte de déchirure. Mais les entrepreneurs d'étanchéité sont rares, et sans doute, ils rechigneront devant un travail si petit ; ils craindront de perdre leur temps, et les autres craindront les reproches ; la gouttière ne sera pas réparée, ou du moins pour qu'elle le soit, il faudra beaucoup de diplomatie et de patience.

Si on ajoute les obstacles administratifs : les nombreuses autorisations nécessaires pour construire, pour installer un appareil à gaz, on comprendra que beaucoup se découragent, et qu'on aurait tort d'imputer aux seules difficultés d'argent, leur lassitude.

Je l'observe sans critiquer personne : je crois que le bâtiment n'a pas progressé au même rythme que d'autres industries : les « blocs » que je vois s'édifier n'ont pas l'air contem-

porains des avions qui les survolent, d'un côté, on travaille au centimètre, de l'autre au millième de millimètre. M. Peugeot fait une automobile, l'entrepreneur de construction ne fait pas un immeuble, il rassemble, pour le faire d'autres entrepreneurs. Même une entreprise de maisons préfabriquées vous renvoie au plombier, au peintre, qui ne dépendent pas d'elle. Le matériau moderne fait illusion, à cet égard : les poutres d'acier, le parepaing, substitué aux pierres de taille, n'empêchent pas qu'en fait, la construction n'ait guère changé, depuis soixante ans. Sans doute notre civilisation n'a-t-elle pas encore trouvé son architecture. Entre le poste de télévision, et la maison de banlieue sur laquelle ses antennes se dressent, il y a un contraste saisissant, qui nous échappe parce que nous y sommes faits.

C'est pourquoi je pense depuis longtemps qu'une des causes principales qui produit la crise du logement, c'est que — malgré certaines apparences et des phrases dites avec sincérité — le logement n'est pas aimé, comme il fut. Sans doute les gens aimeraient habiter des maisons et non des taudis, mais ils aiment beaucoup d'autres choses... ils les préfèrent ; ils trouvent pour changer leur voiture, l'argent qu'ils ne trouvent pas pour réparer leur plafond. Peut-être faut-il voir là une remontée du nomadisme, après tout, il n'y a pas si longtemps que la puissance des peuples nomades égalait celle des peuples sédentaires.

Ce qui me semble certain, c'est que nous comprenons très mal notre civilisation ; quand un homme tel que M. Heim explique combien le désert gagne sur cette terre où la démographie pourtant monte si vite, il étonne ses interlocuteurs, qui ne tiennent pas grand compte de ses avertissements. J'ai été un peu scandalisé que les pouvoirs exigent que les automobiles soient pourvues de dispositifs antiparasites, et non pas de dispositifs qui les empêchent d'infecter l'atmosphère. On respecte plus les postes de radio que les arbres, et même que les poumons des hommes. On proteste plus contre l'exécution des condamnés à mort que contre l'écrasement des piétons par les camions. Je ne défends pas, certes, la peine de mort ; je m'étonne seulement qu'on soit si indulgent pour ceux qui tuent, pourvu qu'ils ne soient pas magistrats. Si on abroge la peine de mort, comme je souhaite, le ministère de la Justice sera sans doute le seul auquel on ne pourra plus reprocher aucun homicide.

Mais on se demande si une civilisation peut être comprise avant d'être morte ; nous vivons la nôtre, nous la comprenons mal, encore faut-il nous en rendre compte, et des terribles risques que notre hébétude comporte.

★

UNE RÉPONSE DE HENRI GISCARD D'ESTAING *

Dans le numéro de mai de la *Table Ronde* M. E. Berl lance, contre la thèse que je soutiens dans mon ouvrage *D'Esterhazy à Dreyfus*, une masse d'objections et me les lance dans un noble désordre qui est très certainement un effet de l'Art, mais ne facilite guère une réplique claire et complète.

Je crois que les choses seront facilitées et éclairées par une remarque au sujet d'un malentendu fondamental entre M. E. Berl et moi. Il considère et traite comme une plaidoirie un travail qui est seulement une enquête parce qu'il aborde, en 1960, une nouvelle étude de l'affaire dans le même état d'esprit que les contemporains : pour eux, en effet, il s'agissait d'un procès dans lequel, à l'aide de plaidoiries, les adversaires tentaient d'établir la culpabilité ou l'innocence de Dreyfus. Aujourd'hui ce procès est éteint car l'unique objet du débat n'existe plus. Dreyfus est innocent — et ce que nous entreprenons est une enquête pour tenter de comprendre comment et pourquoi Dreyfus a été accusé injustement. Les polémiques de la foule n'ont donc plus pour nous aucun intérêt intrinsèque et quand nous y ferons allusion ce sera à propos de détails sans influence sur l'essentiel du sujet.

La conséquence de l'état d'esprit de M. Berl est qu'une partie notable de sa critique consiste implicitement (1) à m'accuser de « blanchir » ou de « noircir » tel ou tel personnage.

Quand j'écris que Mercier n'a pas trahi et protégeait nos secrets militaires, je le blanchis : j'essaie de rendre son cas moins pendable. Quand j'écris qu'Henry n'était pas non plus un traître, ou qu'il a exécuté son faux sur ordre, je le blanchis de telle sorte que, pour ne pas encourir ce reproche, il me faudrait passer sous silence ce que je considère comme les fondements même de la thèse que je propose.

En revanche, quand j'écris que Mercier a sciemment laissé accuser Dreyfus et s'est acharné contre lui de bout en bout, je ne le « noircis » pas : quand j'écris qu'Henry a été l'âme damnée de Mercier et a accompli toutes ses basses œuvres,

(1) Au cours d'une conversation postérieure à son article, M. E. Berl m'a formulé explicitement ce reproche.

* Dans son dernier *Journal d'un Écrivain*, (juin 1960), E. Berl nous a donné ses réactions devant l'ouvrage de Henri Giscard d'Estaing : *D'Esterhazy à Dreyfus* (édit. Plon). Dans le texte ci-joint que nous avons sollicité, M. Giscard d'Estaing répond à quelques objections. Page 183 de cette revue, nos lecteurs trouveront la suite du *Journal d'un Écrivain* de E. Berl et la conclusion qu'il donne à cette controverse.

je ne le « noircis » pas non plus. Comment, en effet, noircir des hommes qui sont tout noirs par définition, construction et hypothèse? Par contre, si j'écris que Picquart a très probablement introduit lui-même, et de façon frauduleuse, le petit-bleu dans un cornet de la voie ordinaire, je le « noircis »... ou que Dreyfus a peut-être fait, lui aussi, et de façon légitime, de l'espionnage, je le noircis également et, en définitive, M. E. Berl me considère un peu comme un antidreyfusard qui cherche à excuser les crimes de l'armée.

Antidreyfusard, je l'étais quand j'avais dix ans. J'ai été élevé, non dans la croyance de l'ignominie d'Henry (1) mais dans celle de la culpabilité de Dreyfus par un père qui disait : « Dreyfus est coupable, le général de Boisdeffre a vu la preuve de sa culpabilité et il me l'a dit » — « Le petit-bleu est un faux fabriqué par les partisans de Dreyfus » — « Le faux d'Henry a été fait pour répondre au faux du petit-bleu ».

J'ai cru cela un certain temps et me faisais alors de ce drame que je devinais énorme, mais auquel je ne comprenais naturellement rien, une image s'apparentant aux contes de Perrault ou à la Comédie italienne, animée de personnages stéréotypés les uns bons les autres mauvais et agissant toujours, en toutes circonstances, conformément au caractère que je leur avais attribué une fois pour toutes.

Devenu un homme, j'appris que Dreyfus était innocent : le général de Boisdeffre, mon père et toute l'Armée avaient été trompés. Trompés? mais par qui?... et la question demeura de longues années sans réponse, jusqu'au jour où parut le *Journal* de Paléologue apportant, enfin le mot-clef de l'affaire : Mercier.

Nous savions qui avait trompé tout le monde : il restait à savoir pourquoi.

Je résolus de m'atteler à ce problème en reprenant la question à zéro — c'est-à-dire, avant toute chose, en dépouillant toutes les idées que je pouvais bien avoir sur les gens et sur les faits. Ayant fait ainsi table rase, j'ouvris un « compte » à chacun des personnages, mais un compte dépourvu de colonnes « Crédit et Débit », un compte où tout s'inscrivait au fur et à mesure des découvertes sans aucun souci des conséquences favorables ou défavorables que le fait nouveau pouvait avoir pour le personnage intéressé. J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour ne pas m'écarter de cette ligne de conduite.

En m'excusant de ce préambule un peu long mais nécessaire, j'en viens, maintenant à mon objet principal qui est

(1) Comme M. E. Berl nous dit qu'il le fut.

de répondre aux critiques et aux objections de M. E. Beck.

Ces recherches me permirent assez vite d'effectuer l'apport personnel d'un fait nouveau qui constitue un des éléments essentiels de ma thèse. Mercier a incontestablement commu- niqué et appuyé le projet formé par le général Deloye dans le but d'assurer la protection du secret du canon de 75. Jamais aucun historiographe de l'affaire n'avait fait état de cet élément qui conduit à considérer comme une affaire d'État le point de départ de l'Affaire Dreyfus.

Aussi suis-je singulièrement surpris quand je vois M. E. Beck écrire : « M. Giscard d'Estaing suppose (sic) que Mercier voulait avant tout (sic) protéger le secret du 75. » Je ne sup- pose pas, je démontre et j'affirme et si je n'y suis point par- venu toute ma thèse est à terre. Or, ce n'est pas moi qui ai inventé le canon de 75, c'est Sainte-Claire-Deville, et ce n'est pas moi qui ai inventé la machination du général Deloye, c'est le colonel [illegible] et le commandant [illegible] qui [illegible] par le maréchal [illegible] qui [illegible] à la fin de l'année 1893, Mercier étant ministre. Il ne s'agit donc pas là d'une « suppo- sition » mais d'un fait et j'aurais aimé que la critique de M. E. Beck m'en donnât acte.

M. E. Beck oppose cette affirmation que [illegible] tout ce qui laisse penser pas, quoiqu'il en soit, le vrai mobile de Mercier demeure d'ordre confessionnel et racial. Ceci, oui, c'est une supposition qu'aucun fait n'étaye et qui lais- serait croire que M. E. Beck était à toute force [illegible] le commentaire sur un terrain idéologique sur lequel je me refuse à le suivre. Oh, je suis certain que ce n'est point là son dessein [illegible], mais seulement la séquelle d'un état d'esprit qui a [illegible] sa raison d'être.

Je suis le premier à reconnaître que la raison d'État fut alimentée par des passions civiles, sociales et économiques, mais l'affaire Mercier-Esterhazy n'en demeure pas moins une affaire d'État et non une affaire idéologique.

[illegible] d'une affaire d'espionnage à caractère national.

— Il a incontestablement fait tout au monde pour obtenir la condamnation de Dreyfus et ensuite jusqu'au bout la thèse de sa culpabilité. [illegible] qu'il a été responsable de son accusation.

Il n'est pas contestable qu'il ait pu adopter cette attitude pour le plaisir de pratiquer un [illegible] idéologique à propos d'une affaire qu'il aurait gardée secrète. Il n'a [illegible] considérations politiques et raciales.

Le conseil de guerre de 1894, trompé par Mercier, a dé-

bonne foi condamné un officier d'état-major qu'il croyait coupable et non le Juif Dreyfus.

M. Berl me reproche d'avoir, dans le cadre d'une hypothèse, supposé (cette fois, c'est vrai) que Dreyfus avait pu, lui aussi, se livrer à l'espionnage de façon d'ailleurs licite et régulière.

La raison qui m'a poussé est que je crois à la réalité des aveux qu'il a faits aux capitaines Lebrun-Renault et d'Attel. Mais, faute de données, je suis le premier à qualifier, jusqu'à nouvel ordre, de roman le scénario que j'imagine : je n'ai donc pas été entraîné par le romanesque.

M. E. Berl s'attaque ensuite au cas d'Henry, cas qui me semble, à tort ou à raison, aussi simple que le personnage lui-même. A posteriori et non point a priori, Henry apparaît comme le type achevé du prétorien, de l'homme qui ne connaît que la consigne. Ignorant tout de l'affaire à son début, il la traite comme une autre et transmet le bordereau à ses chefs. Après l'inculpation (imprévue) de Dreyfus, Henry, mis ou non dans la confidence de l'activité occulte de Mercier, reçoit de ce dernier l'ordre de tout mettre en œuvre pour assurer la condamnation de Dreyfus. Il obéit, jusques et y compris un serment.

Plus tard, en face des attaques portées par Picquart contre le verdict de 1894, il reçoit l'ordre de fabriquer un faux pour constituer une preuve à l'usage des grands chefs de l'armée. Il obéit : mal, mais il obéit.

Démasqué, il répond au ministre de la Guerre Cavaignac : « J'ai agi seul dans l'intérêt de mon pays. » Incarcéré, il se tranche la gorge pour être bien sûr de ne pas parler, mais avant de mourir, il écrit à sa femme : « Tu sais pour qui j'ai agi. » Quitte à être accusé de le « blanchir » je maintiens ce point de vue : Henry a obéi jusqu'à la mort seul asile du silence absolu. Il a exécuté avec une rigueur inconsciente et implacable les ordres qu'il recevait. Du reste en le « blanchissant » ainsi, je « noircis » d'autant Mercier qui lui ordonna la confection du faux et tous ses autres actes. La tonalité générale reste donc la même.

Profitons-en pour régler l'affaire du rasoir à laquelle M. Berl fait allusion. « On a laissé, dit-il, intentionnellement son rasoir à Henry pour qu'il se suicide et peut-être même l'a-t-on aidé à se suicider. » Je crois qu'il serait plus exact d'écrire : Henry a été incarcéré au mont Valérien et mis au régime des officiers aux arrêts de forteresse, lequel régime ne comporte point la confiscation des objets de toilette, ni des lacets, cravates, bretelles et tous objets pouvant servir à se supprimer. La mesure légale eut consisté à l'enfermer au Cherche

Midi puisque le faux et usage de faux est un délit de droit commun : de la sorte il eut été hors d'état de se trancher la gorge. Le ministre Cavaignac ayant pris le parti de le mettre aux arrêts de forteresse, ne l'a peut-être pas fait sans intention : c'est possible.

L'attitude de Clemenceau au procès de Zola me vaut également une très longue remarque de M. E. Berl. J'ai simplement voulu dire, et pense toujours que si Clemenceau s'était douté qu'Esterhazy était un agent double ayant agi par ordre, il se serait sûrement abstenu d'un interrogatoire voué par avance à l'échec.

Je n'ai jamais contesté, bien au contraire, que Picquart ait été le principal artisan de la réhabilitation de Dreyfus puisqu'il lui rendit l'inappréciable service d'introduire le petit-bleu dans la voie ordinaire. Je trouverais tout à fait légitime les réparations qu'il reçut postérieurement si elles n'étaient pas aussi disproportionnées au sort qui fut réservé à Dreyfus. Je suis cependant, tout à fait de l'avis de Léon Blum qui a écrit un des mots les plus justes qui aient été proposés sur l'Affaire : « Si Dreyfus n'avait été lui-même, il aurait été antidreyfusard. »... et aussi de l'avis de M. E. Berl quand il écrit que les partisans de Dreyfus lui reprochaient de n'être pas dreyfusard.

Je reconnais bien volontiers qu'il m'ouvre là des horizons que je ne soupçonnais pas étant peu familiarisé avec les polémiques qui ont parfois divisé les partisans de Dreyfus. J'enregistre avec intérêt cet argument qui est suffisant pour expliquer, peut-être à lui seul, le sort qui fut fait à Dreyfus. Du reste, la controverse sur ce point n'ayant eu comme point de départ qu'une hypothèse à laquelle je renonce, ne saurait compromettre l'ossature de la thèse que j'ai défendue dans mon ouvrage.

L'entreprise de Mercier conçue dans l'intérêt national est identique dans son principe aux machinations du même genre ourdies par toutes les nations. Parvenue à la connaissance du public par la faute des petits papiers de Schwarzkoppen, elle a été défendue avec une brutalité dont je ne fais nullement l'avocat.

Cette entreprise a très certainement été bénéfique au point de vue matériel, car elle a défendu non seulement le secret du 75, mais encore bien d'autres. En revanche, le scandale de l'Affaire Dreyfus a provoqué dans notre pays des ravages moraux incalculables. Je ne me sens ni goût ni qualité pour établir le bilan définitif de cette horrible tragédie.

HENRI GISCARD D'ESTAING.

★

SUITE DU « JOURNAL D'UN ÉCRIVAIN »

L'art de conférer est difficile. Montaigne le dit bien : le livre de M. Giscard d'Estaing m'avait intéressé et un peu offusqué, j'en avais parlé sans dessein polémique, et voilà son auteur tout hérissé devant moi.

Je lui donne acte, très volontiers qu'il a établi l'existence d'une « entreprise Mercier », Paléologue nous la faisait soupçonner seulement : il a ainsi expliqué la genèse de l'affaire Dreyfus avec plus de clarté et de vraisemblance que tous ceux qui l'avaient fait avant lui. Il aurait grand tort de croire que cet exposé ait heurté chez moi des passions ou des idéologies ; je trouvais très difficile d'imputer au seul antisémitisme l'inculpation et la condamnation de Dreyfus en 94 : je ne suis manichéen ni en histoire ni en politique ; je crois même ne l'avoir jamais été.

Les réserves que j'ai faites d'instinct, les : je suppose, qui ont irrité M. Giscard d'Estaing ne tiennent pas à ce que je révoque en doute l'existence de « l'entreprise Mercier » ni à ce que cette existence contrarie mes doctrines ou mes passions, mais très simplement à ce que les organismes de police, et encore plus ceux de « doublage » suscitent chez moi la méfiance. Même après avoir lu Paléologue et M. Giscard d'Estaing, nous connaissons mal l'organisation Mercier. Nous connaissons certains de ses membres : le colonel Weill, le capitaine Lauth, Esterhazy. Cette liste, évidemment n'est pas limitative ; d'autre part, nous ne savons pas évidemment, tout ce que cette organisation a fait, il est peu probable que nous le sachions ; nous sommes chez Peter Cheney, chez le Gorille — mais sans le romancier qui nous montre, au dernier chapitre les méchants et les bons.

L' « entreprise » veut défendre le secret du 75? Sans doute. Ne veut-elle que cela? Qui peut le dire? M. Giscard d'Estaing qui me soupçonne de lui supposer des arrière-pensées et qui lui-même m'en suppose, croit sans doute que j'impute à l' « entreprise » un propos antisémite. Je pensais plutôt aux visées complexes d'un personnel non recensé et, par nature, inquiétant. On a insinué que Mercier, menacé, voulait sauver son portefeuille : ce n'est pas établi, mais ce n'est pas impossible. Sur Weill auquel Paléologue et M. Giscard d'Estaing

attribuent un rôle important, je ne me sens pas très renseigné. D'où ma tendance à mettre au conditionnel ce que M. Giscard d'Estaing met à l'indicatif. Entre lui et moi, la différence principale, c'est qu'il affirme « l'entreprise Mercier a été bénéfique » et que je n'en suis pas sûr. Le secret du 75 a été préservé ; mais nous ignorons en quoi, par quoi, dans quelle mesure, il était menacé et donc dans quelle mesure, l'entreprise Mercier a coopéré à sa préservation.

L'actif de l'entreprise reste donc difficile à évaluer : il faudrait une confession générale des services d'espionnage allemands. Au contraire, le passif de l'entreprise est très lourd, et évident pour M. Giscard d'Estaing comme pour moi : la condamnation de Dreyfus est injuste (M. Giscard d'Estaing ne doute pas de son innocence), l'incarcération de Picquart ne l'est pas moins : M. Giscard d'Estaing pense que Picquart introduit frauduleusement le petit bleu dans les cornets de la femme Bastian ; mais cette pièce authentique et capitale, s'il la tenait d'un agent secret, on conçoit qu'il n'ait pas voulu le découvrir ; le destin de Henry mené, d'abord au crime, puis à la mort est atroce. Tout cela était-il absolument nécessaire à la sauvegarde du 75? Rien ne le prouve.

Quand on passe outre, ainsi, à la morale, à l'humanité la plus élémentaire, on devient justiciable de l'efficacité : dans le doublage, les limites entre le licite et l'illicite, entre le civisme et la forfaiture sont troubles ; il s'agit, en fin de compte, de voir si on a reçu plus qu'on a donné, si on a fait plus de bien que de mal. « L'entreprise », met la confusion dans l'armée, la discorde dans la nation et l'anarchie dans l'État.

Qu'elle dédaigne la justice, la vie, la liberté et l'honneur des personnes, soit. « Les États sont des animaux monstrueux, à sang froid ». Mais elle ne se soucie pas davantage du Quai d'Orsay, de la présidence de la République, du Conseil des ministres — où siège Poincaré. Elle semble même avoir étendu son dédain aux services de renseignements du ministère de la Guerre : elle est, en somme une police occulte, qui se surajoute et s'oppose aux autres organismes policiers. Ces entreprises-là sont toujours dangereuses et souvent funestes : celle du Comité de Salut Public contre le Comité de Sûreté Générale a fait beaucoup de mal ; Napoléon — et Balzac — sont sévères pour celles de Fouché. Mercier, en outre, s'avère léger. Il laisse Esterhazy tête à tête avec Schwartzkoppen, quand il perd son portefeuille. Dans un système où l'injustice est excusée, cette légèreté que M. Giscard d'Estaing signale et souligne, est-elle excusable?

Pour moi, Mercier reste donc un exemple de ce qu'il ne faut pas faire. Il méconnaît la distinction des Services, celle

de l'Armée et de la Police, il assume un rôle de policier auquel il n'était sans doute pas bien préparé. Il n'est pas plus facile à défendre du point de vue de l'État et de l'intérêt public que du point de vue de l'éthique : Sartre ne peut pas accepter Mercier mais Bismarck non plus, ceux qui lui passeraient son immoralité ne lui passeraient pas son indiscipline. Jaurès l'a détesté ; mais qu'on imagine, en 1899, un ministère Richelieu, à la place du ministère Waldeck-Rousseau, on doute que Mercier ait vécu jusqu'en 1921...

N'ignorant pas que je suis de souche dreyfusarde et de formation sorbonnarde, M. Giscard d'Estaing, je le sens, est tenté de me récuser, de me dire avec une bienveillance teintée de hauteur : « Je sais que l'injustice en secret vous irrite. »

Il rappelle que des entreprises analogues à celles de Mercier se rencontrent dans tous les pays, et dans tous les temps. C'est certain, et je l'accorde volontiers.

Mais M. Giscard d'Estaing m'accorde lui-même que Mercier a mené la sienne maladroitement. Or si Mercier a droit à la malhonnêteté, il n'a plus droit à la maladresse. Fût-il animé par une intention toute patriotique, il s'est placé dans un ordre où l'intention ne compte pas, où seul le succès justifie. Qu'on choisisse donc comme on veut, son tribunal : si c'est Kant qu'on prend pour juge, Mercier sera condamné, si c'est Machiavel, il le sera également.

M. Giscard d'Estaing a tort de penser que je « maintiens la controverse sur un terrain idéologique... » même « sans dessein conscient ».

Assurément, je pense qu'il faudra toujours en appeler aux idéologies pour discerner ce qui est licite et illicite à une « entreprise » Mercier ou autres.

Mais, si nous admettons que « l'affaire Mercier-Esterhazy n'est pas une affaire idéologique, qu'elle est une affaire d'État », nous ne pouvons échapper à la question : « Qu'en dit l'État? » Nous avons eu les réponses de Casimir-Perier, de Delcassé, de Poincaré ; nous imaginons facilement celle du général de Gaulle ; je serais surpris que, dans ses rêves, il regrette beaucoup de n'avoir pas Mercier pour collaborateur.

L'antidreyfusisme a fini en anarchisme. C'est là une des grandes leçons de l'affaire, on l'a payée un bon prix, il ne faudrait pas qu'elle soit perdue.

Sans doute, il me répugne de voir « la raison d'État défendue par des procédés cruels, injustes et immoraux ». M. Giscard d'Estaing a raison de m'en soupçonner.

Mais il a tort d'oublier que je me suis beaucoup préoccupé d'histoire : ce n'est pas seulement le lecteur de Platon qu'inquiète chez moi l'anarchie militaire.

Qu'on préfère « une injustice à un désordre », soit, pourvu que cette préférence n'autorise pas à créer et à propager le désordre. Qu'on respecte les hiérarchies, soit ; mais alors, qu'on ne demande pas aux commandants de faire des faux, pour tromper les généraux. Qu'on quitte le terrain idéologique, soit ; mais qu'on ne tente pas de se poser là où il n'y a plus de terrain du tout. Si on absout, et honore le faux patriotique, comment absoudre sa malfaçon?

Bref, je ne voudrais pas que M. Giscard d'Estaing suscite à Mercier trop d'émules. Pour parler comme lui, je ne pense pas qu'il ait le dessein de le faire, mais je ne suis pas sûr qu'à son insu, il ne le fasse pas, et que les iniquités de Mercier ne prennent pas un air d'intrépidité. Il y a toujours des entreprises Mercier, mais il y a toujours aussi une tentation de croire qu'on sert mieux son pays, quand on le sert *per fas et nefas;* il y a du plaisir à transgresser la morale, et plus encore à mépriser ceux qui ne la transgressent pas ; à se mettre au-dessus des lois en invoquant l'efficacité et au-dessus des faits en invoquant la pureté de son cœur... Il y a un certain délire de l'espionnage et du contre-espionnage, du groupe secret, qui ne voit plus que lui-même et les siens, qui s'imagine mener le monde. Dans l'ombre, à l'insu de tous, et sans avoir jamais à rendre aucun compte à personne... J'ai pensé à tout cela, j'avoue même que j'avais un peu oublié l'affaire Dreyfus et M. Giscard d'Estaing, je comprends qu'il l'ait senti et qu'il ait voulu me le faire sentir.

EMMANUEL BERL.

Le roman bourgeois

Roman bourgeois, c'est le vieux titre qu'Antoine Furetière donna en 1666 à son œuvre la plus connue. Furetière était un esprit indocile et même paradoxale. On sait qu'il fut exclu de l'Académie française pour avoir publié un dictionnaire concurrent à celui des Quarante. Lorsqu'il assemblait les deux mots roman et bourgeois, c'était à peu près comme s'il eût annoncé « l'Épopée d'un Emballeur », car pour les gens de son époque le roman était une histoire de chevaliers, de princes ou de bergers de légende, et le bourgeois, c'était la roture, sinon la canaille, indigne de figurer dans de nobles récits. On voit par cet exemple que le genre a bien évolué depuis lors. Il y a entre Mlle de Scudéry et l'abbé Prévost, entre La Calprenède et Marivaux, celui de la *Vie de Marianne,* plus de distance qu'entre l'Arioste et François Coppée. Les lettres ont mis très longtemps à reconnaître que le roman pouvait peindre les mœurs et les sentiments de l'humanité moyenne.

A certains égards il était plus facile à leur faire admettre que les thèmes en fussent pris à l'humanité la plus basse, la sous-humanité, à la pègre, car dans ce cas le roman devenait une œuvre plaisante, caricaturale. On pouvait lire sans honte Pétrone et Scarron comme plus tard on lut Carco et Oscar Méténier : A ce propos rappelons que ledit romancier était « chien de commissaire » et qu'il s'acquit, voilà soixante ans, une belle renommée de réaliste. Pourquoi ne songe-t-on point à rééditer le *Gorille,* la *Chair,* et la *Bohème bourgeoise,* dont le titre même concerne notre sujet? Pourquoi? Parce que les audaces d'avant-hier seraient les décences d'aujourd'hui, parce que nous avons fait de grands progrès dans l'obscénité et la pornographie, parce qu'enfin ce n'est plus dans les bas-fonds que la littérature cherche ses magots, ses démons, ses grotesques, mais dans la classe moyenne. Dans ce qu'on appelait naguère encore bourgeoisie.

Nous n'avons aucunement dessein d'écrire l'histoire sociale de la bourgeoisie qu'a si bien étudiée et contée feu Bernard Grœthnysen. C'est l'entité bourgeoise dans la littérature

qui nous importe, or elle-même a changé de définition, d'extension, de compréhension, comme on dit en logique. Pendant très longtemps le bourgeois était vraiment le citoyen ou le sujet qui n'aspirant pas à la noblesse (encore qu'il y prétendit souvent) n'entendait pas non plus retomber dans la servitude des travailleurs, artisans ou paysans. Mais ce caractère spécifique n'entraînait pour lui aucune particularité de l'esprit ou du cœur. Celle-ci lui fut attribuée lorsqu'on l'opposa non plus à d'autres castes, mais à la coterie des intellectuels, des artistes, parfois bien plus pauvres que lui, ou plus riches, mais qui n'étaient pas les fidèles de Mammon et les dévots de Plutus. Le bourgeois devint donc essentiellement l'homme étranger au monde de l'esprit. « J'appelle bourgeois, » dit Flaubert, qui était un bourgeois fieffé par ses origines, son aisance, sa sagesse pratique, « j'appelle bourgeois celui qui pense bassement. » Et c'est ainsi que Clément Vautel « je suis un affreux bourgeois » le peignait pour l'en glorifier au lieu de le noter d'infamie. Nous nous accordons en général pour reconnaître que Béranger fut un esprit bourgeois et Voltaire quelquefois, et, horreur souvent Victor Hugo. Dans la mesure où ces hommes illustres ont prêté leur voix à des passions communes, à des idées grossières.

Le bourgeois serait donc, par nature, un conformiste, peut-être un paresseux. Mais si ce danger le menace en politique, c'est surtout en esthétique qu'on ne lui pardonne pas son aisance à se contenter de peu. Là il figure l'arrière-garde. Les Allemands l'ont conçu et identifié les premiers à l'époque de leur *Sturm und Drang*. La notion et le nom de « Philistin » vient de chez eux. Parce que c'est chez eux qu'on a d'abord opposé la liberté secrète et intérieure aux modes de vivre et de penser que le vulgaire manifeste dans sa triviale et banale existence. « Rien ne me plaît, avait bien dit Ronsard, fors ce qui peut déplaire — Au jugement du rude populaire. » Mais la populace d'alors, c'était la masse inculte et ignorante. Deux ou trois siècles plus tard, c'était la prétendue « bourgeoisie », où pouvaient figurer de hauts fonctionnaires, des ducs et marquis, des financiers, des gens de robe, à condition qu'ils ne fussent pas frottés de haute littérature.

Ils pouvaient l'être, et demeurer des bourgeois. Les récents biographes de Mérimée, M. André Billy, M. Robert Baschet, ont fort bien marqué que cet écrivain si libre et si savant ne s'est jamais dégagé de sa gangue bourgeoise. Oh ! certes il vitupérait les préjugés, les superstitions, la morale, la foi, le *cant*, la pudeur même. Et il prétendait dans ses lettres n'admirer que les barbares, les criminels approchés avec

joie dans son court séjour en prison, les détenus de droit commun. Mais quand on lui faisait lire Baudelaire, il ne sentait qu'un haut-le-cœur devant ce pauvre garçon, ce bohème, que les salons n'avaient jamais reçu et qui traînait dans les cafés... Sainte-Beuve, si fin et si libéral, n'a jamais pu, lui non plus, se défendre de ces préventions-là, ni envers de grands romanciers ni envers de grands poètes. Tous ces « bourgeois » sentaient que certaines formes de littérature menaçaient, sinon l'ordre social, du moins l'équilibre moral et la hiérarchie des valeurs admises par l'esprit. Ximenès Doudan, qui fut précepteur chez les Broglie, a écrit sur Balzac des phrases que l'on trouve à présent incroyables : pour lui, la *Comédie humaine* fleurait l'estaminet, le quinquet et l'ignoble eau-de-vie... (nous citons à peu près le texte). Un romancier d'aujourd'hui, qui ne se compare point à Balzac nous a dit qu'une grave revue lui avait refusé un roman parce qu'il y avait une histoire de grossesse et d'avortement concerté. Un autre raconte, dans ses Mémoires, qu'une grande dame, patronne et protectrice de bien des littérateurs, lui disait : « Pourquoi, cher ami, vous occupez-vous de ce petit monde? »

Il est à croire, ceci dit bien objectivement, que, s'il était né un Proust prolétarien et populiste, jamais il n'eût pu conquérir la gloire du Proust mondain. Et après tout, rien ne dit que dans certaines conditions de pauvreté ou de labeur, la psychologie puisse trouver sa pâture comme chez les oisifs et les riches. Les doctrinaires de la Révolution sociale nous reprocheraient cette conjecture qui en effet est triste. Elle implique une résignation à la division de l'humanité non pas en hautes et basses classes, mais en âmes simples et âmes compliquées : celles-ci seraient telles par faveur du destin, celles-là par malédiction. Ou encore, si leur simplesse cache de grands trésors de finesse, de vertu, de clairvoyance, elles n'ont jamais eu les moyens ni le temps de s'exprimer. Il nous souvient que cette inégalité a inspiré des révoltes ou des rancœurs. Un fameux écrivain d'extrême-gauche vitupérait, il y a quelques années, les confrères qui osaient, eux, citadins, (et il l'était aussi, bien entendu, et aucunement un pue-la-sueur) écrire des romans paysans, car ils « dépouillaient ainsi le prolétariat rural de sa thématique, comme un minotier le disponible de son blé ». « On pourrait en dire autant des hommes qui mettent en scène des femmes, ou même de tous ceux qui écrivent autre chose que des autobiographies plus ou moins déguisées. En somme le « sujet » est toujours dépouillé de sa « thématique » personnelle quand il devient un « objet » pour autrui.

Mais alors cette division en castes de l'espèce humaine justifierait la conception qu'on eut à l'époque classique, du roman limité à un certain personnel romanesque, c'est-à-dire fictif ou légendaire. Peut-être cette conception revient-elle, discrètement ou sournoisement en honneur dans la littérature d'aujourd'hui. Nous entendons bien : dans le roman le plus moderne. Car, vérifiez-le sans peine, il ne peint volontiers qu'une partie excentrique de la société, non astreinte au travail, à la quête de l'argent, libérée des esclavages que la cité, la famille, le Décalogue, imposent au vulgaire ; et même souvent c'est un petit monde de détraqués, de *minus habentes*, d'*outlaw*, qui se propose à la rêverie et à l'admiration du lecteur. Nous voilà devant une « Astrée » à rebours, des Amadis de Saint-Germain-des-Prés, voire des Octave Feuillet de Saint-Trope : si un nouveau Furetière paraissait, c'est la peinture des gens normaux qu'il appellerait son roman bourgeois.

ANDRÉ THÉRIVE.

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1960. 69752.